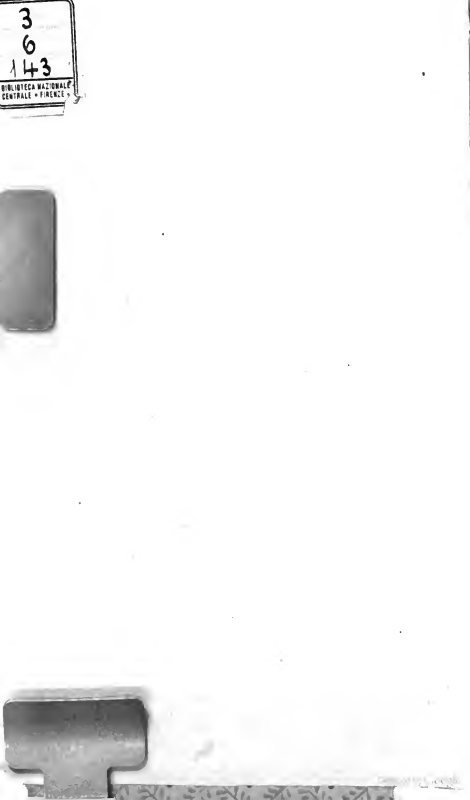




LES

CHEVALIERS-POËTES

DE L'ALLEMAGNE

(MINNESINGER)

PAR

OCTAVE D'ASSAILLY



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-EDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS.

1862

LES

CHEVALIERS-POËTES

DE L'ALLEMAGNE

MINNESINGER.

Paris.--Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55 quai des Augustins.

LES

CHEVALIERS-POËTES

DE L'ALLEMAGNE

(MINNESINGER)

PAR

OCTAVE D'ASSAILLY



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1862



LES MINNESINGER

LES MINNESINGER

Après les expéditions guerrières, premiers pas des nations au sortir du berceau, surviennent des temps moins turbulents, plus sereins, des rayons de soleil après l'orage, et dans ces rayons vivifiants apparaissent des hommes dont la voix ne résonne plus pour célébrer une victoire ou maudire une défaite, mais pour exalter une joie ou pleurer une douleur. Le Lyrisme succède alors à l'Épopée; un chant poétique n'est plus l'écho d'une passion et d'une clameur communes, mais l'expression d'un

sentiment tout personnel. Quand Pindare composait ses vers au bruit des chars olympiques, la Grèce récitait depuis de longues années l'*Iliade*, et la figure d'Homère, exhaussée par les temps, était déjà grande à l'égal des dieux.

Les *Nibelungen* ont été l'*Iliade* de l'Allemagne. Pleines d'aspirations sauvages, d'aventures inouïes, de luttes effrayantes et continuelles, elles suffirent à charmer, tant que l'Évangile lui manqua, son imagination amante du merveilleux. L'Allemagne, assise à l'ombre de ses épaisses forêts, trouvait un plaisir mêlé d'épouvante et d'orgueil à s'entendre conter, sur un rhythme sonore, les marches terribles d'Attila, les exploits du fabuleux Sigefrid, la vie du roi de Frise, Hettel, perdu dans les glaces du Nord, ou les conquêtes de Rother le Lombard. Un peu plus tard, elle s'éprendra des légendes chevaleresques de Charlemagne, applaudira aux coups d'épée du paladin Roland, et viendra s'étonner ou sourire autour de la fameuse Table ronde où trô-

nait Artus. Aux jours que nous allons essayer de peindre, la scène a changé; les derniers vestiges de barbarie ont disparu; l'art chrétien a pris son vol et, du haut des cathédrales gothiques, inspire une nouvelle famille de poëtes. Les Minnesinger (Chantres d'amour) se montrent et terminent par un hymne de tendresse les rudes concerts dont nos oreilles se fatiguent pendant la première période de la littérature germanique, parce que le fer y fait plus de bruit que l'homme. Presque inconnus en France, les Minnesinger sont dignes d'être mis en lumière. Ils méritent qu'on secoue pour eux la poussière des bibliothèques et qu'on s'arrête devant ces manuscrits du moyen âge, sorte de vitraux mystérieux où l'esprit se dévoile au milieu des fleurs enluminées et du capricieux méandre des arabesques.

Jetons d'abord un regard sur les ancêtres des chevaliers-poëtes, sur les héros des *Nibelungen*, guerriers fougueux, indomptables, tout fiers de sentir encore ruisseler dans leurs veines le sang

d'Odin, remontons à la Germanie païenne, partout nous y trouverons à admirer ce qu'admirait lui-même Tacite, lorsqu'au déclin de sa vie, ne trouvant plus dans Rome que des crimes à narrer et des débauches à flétrir, il détournait loin du triomphe des Césars sa pensée d'honnête homme, allait demander la vertu aux barbares, et découvrait chez les aïeux de notre Clovis un sentiment dont Homère n'avait point parlé, que Virgile n'avait point connu, le sentiment de la grandeur de la femme. La femme, chez les Germains, n'était pas une esclave comme en Asie, un modèle de statue comme en Grèce, une nourrice de futurs légionnaires comme dans le système impérial. Aux peuples du Nord, déshérités du soleil, elle est apparue radieuse, souveraine, presque divine. Quand il revient, le soir, épuisé de fatigue, glacé de froid, le chasseur teuton, dont les pieds ont tout le jour foulé les broussailles ou la neige à la poursuite de la bête fauve, ne peut voir qu'une figure céleste

dans l'épouse qui l'attend au seuil de la cabane, amoncelle pour lui dans l'âtre les éclats odorants du sapin, lui verse l'hydromel dans la coupe, et l'enchante jusqu'à l'heure du sommeil par des récits de combats, des hymnes en l'honneur de ses pères. C'est elle qui tisse ses vêtements, c'est elle qui bande ses blessures, c'est elle qui lui fait pressentir dans ce monde les délices de la Walhalla. Aussi n'hésite-t-il point à vénérer dans la femme quelque chose de surnaturel, *aliquid sanctum et providum*, pour parler comme l'historien des *Annales*. C'est trop peu d'en faire sa compagne, il la proclame la reine de sa destinée. Sur ce front fier et pâle, qui s'incline pour le relever dans le malheur, c'est trop peu de poser un baiser de reconnaissance, il enlace une couronne de prophétesse. Dans ces yeux bleus et limpides, qui l'animent au péril, qui le suivent à travers la mêlée, qui le saluent de loin lorsqu'il reprend le chemin du foyer, son imagination naïve voit des horizons infinis, des inspirations d'en haut. Il lui con-

fiera ses projets de guerre, les discours dont l'assemblée a retenti, les vengeances qu'il médite. Il la consultera sur l'avenir et l'écoutera avec plus de foi que l'Athénien n'en mettait en inscrivant sur ses tablettes les vers improvisés par la sibylle de Delphes. Enfin, lorsque les ans auront courbé son corps comme un arc et rendu sa tête aussi blanche que les pins chargés de frimas, si elle a quitté la terre avant lui, son souvenir soutiendra ses pas jusqu'au bord du tombeau. Près d'expirer, il s'écriera avec Sigefroid, l'Achille des *Nibelungen*, frappé à mort par l'épée d'un traître :

« De la vie, je ne regrette rien tant que Kriemhild, la jeune fille que j'ai tant aimée, la jeune fille qui m'a donné sa foi. En abandonnant la vie, je ne forme qu'un souhait : qu'elle soit traitée selon son rang et selon ses vertus, lorsque je ne serai plus là pour veiller sur elle... Et maintenant, je m'en vais là-haut rejoindre mon père et mes hommes. »

Une race chez qui les femmes sont entourées de

respect, d'une sorte de prestige recèle des trésors merveilleux de force et d'enthousiasme. Elle est déjà grande; elle n'attend pour monter qu'une impulsion, qu'un souffle, car elle a des ailes. Il ne manque à ses traits puissamment accentués qu'un peu de cette grâce, de cette lumière qui, répandues sur le visage d'un peuple, révèlent de nobles aspirations, au lieu de la fureur des combats et de la soif du sang, premières passions ou plutôt premiers instincts des sociétés qui commencent. Cette œuvre de perfectionnement ne s'accomplira pour elle qu'à la voix du Christ. Mais, du jour où cette voix viendra lui donner l'élan, l'arracher aux ombres de ses chênes sacrés, aux mystères d'un culte déshonoré par les sacrifices humains; du jour où la loi nouvelle viendra enflammer son cœur en achevant de le purifier, et accomplir au delà de ses rêves, en lui montrant, au sommet du paradis chrétien, une fille de la terre, glorifiée et radieuse pour avoir mis au monde le

Roi des rois, cette noble race secouera sa poussière, tournera son regard vers Dieu, et célébrera, non plus seulement l'amour terrestre d'autrefois, des charmes d'un jour, mais cette beauté et cet amour que l'Évangile a fait connaître au monde.

On n'en saurait douter, le riche limon de la nature germanique est devenu statue sous la main hardie de l'inspiration chrétienne. Voilà qu'une poésie toute brillante de jeunesse a pris l'essor vers les cieux. Elle apparaît dans son plus vif éclat, au XIIe et au XIIIe siècle. Elle a pour instrument une langue forte, naïve et sonore, dont les accords tantôt mâles et fiers expriment de larges pensées, tantôt vibrent comme les cris de la passion, et quelquefois exhalent une suavité si tendre, qu'on les dirait recueillis sur les lèvres d'un séraphin. Le sentiment que nous avons signalé avec Tacite au fond du cœur allemand renaît, mais sous une forme infiniment plus précise, et l'on écoute avec ravissement ce chœur de poëtes, groupés sous le nom de

Minnesinger (chantres d'amour), qui passe à l'horizon, élevant sa voix mélodieuse au-dessus des flots du Rhin.

Les Minnesinger ont une physionomie à part. Ils tranchent à côté des anciens bardes, esprits belliqueux, que l'on se représente aisément l'orbe du bouclier sur la bouche, cheveux épars, entonnant des refrains farouches dans le tumulte des mêlées, assis le soir du combat sur des monceaux de cadavres, animant Hermann au carnage des légions de Varus, ou bien encore appuyés contre un arbre sacré, en face d'Attila au berceau, annonçant des destins formidables au fléau de Dieu qui vagit dans une corbeille. Ils n'ont rien de la galanterie savante des troubadours provençaux, damoiseaux couronnés de roses, courtisans folâtres des princesses et des châtelaines, dont la lyre insouciante et frondeuse vibre plus souvent pour le bon plaisir de la reine d'un tournoi qu'en l'honneur de la Reine des anges. Ils ressemblent encore moins aux successeurs de

nos trouvères épiques, engeance gaillarde, railleuse et fine, chez qui le mot pour rire et le proverbe sont tout et l'idéal une plaisanterie. Rarement ils offrent, dans leurs écrits, ces tableaux licencieux, jamais cette mélancolie fiévreuse, caractère du romantisme moderne. Les Minnesinger chantent la nature avec la candeur des petits enfants qui s'élancent en souriant dans les bras de leur mère. Ils font leurs chefs-d'œuvre comme le moissonneur fait sa gerbe, sans y songer; et ne se retournent pas pour voir s'ils sont suivis de cette glaneuse qu'on nomme la postérité. Ils sont voués à Dieu, à la Vierge, aux femmes, à la patrie. Une passion jeune et tendre les anime et pénètre leur parole d'une sorte de parfum; mais cette passion est candide, et, loin de rechercher le bruit des villes ou le faste des cours, elle est amoureuse de solitude, de recueillement, de mystère.

« Çà, amenez-moi, s'écrie un preux dans ses adieux à sa maîtresse, amenez-moi mon destrier. Ma bien-aimée

m'ordonne de quitter mon pays, et je m'éloigne, et je m'en vais chevaucher au loin pour lui plaire. Mais je t'en supplie, ô ma bien-aimée, je t'en supplie, que personne au monde ne sache que je t'ai donné ma foi et que tu m'as donné la tienne... Fais comme l'étoile du soir, jeune fille, fais comme l'étoile du soir qui se voile sous les profondeurs des cieux, fais comme elle lorsque mes pas retentiront près de toi : détourne tes yeux sur un autre, de sorte qu'aucune pensée ne surprenne nos pensées, aucun regard le secret de nos âmes. »

Des traits pareils reviennent à chaque page. La voix du monde effraye les Minnesinger, la marche des passants les inquiète comme les oiseaux dans la saison des nids. De cette pudeur aimable naît je ne sais quel charme auquel on ne tente pas de se soustraire. Ils sont simples, ils sont vrais plus qu'on ne saurait le dire. Leur esprit se remplit sans cesse de pensées riantes et limpides. Quelques-uns ont continuellement le regard tourné vers les joies d'en haut, ou semblent ravis en extase devant une apparition céleste, tels que ces beaux chérubins d'Angé-

lique de Fiesole, déployant leurs ailes blanches sur un fond d'or qui figure la lumière du paradis. Ceux-là ont fait un vœu, revêtent l'armure, prennent la croix, s'élancent à travers les mers, et rapportent à la jeune fille qui les attend des exploits en cadeaux de noce, un cœur fidèle et des vers nouveaux sur un rhythme oriental. D'autres s'arrachent aux distractions frivoles, vont s'adosser, par un soir d'automne, à un rocher battu des vents, et là courbent un front pensif sur les détresses politiques de leur temps, sur les couronnes qui glissent et se ramassent dans le sang, sur la barque de saint Pierre environnée de tempêtes, sur les peuples qui gémissent et se demandent entre quelles mains ils doivent remettre leurs destinées, de celles qui portent le glaive ou de celles qui s'appuient sur le Christ. La plupart ont un style qui leur est propre, une douleur de prédilection, des tournures originales, une idée dont ils s'éprennent aussi bien que de leur dame. Chez tous domine un profond sentiment religieux auquel vient

se rattacher une variété infinie de sentiments subalternes, ainsi qu'on voit autour d'un père vénéré se jouer sous mille aspects une troupe d'enfants, différents d'expression et de nature.

A de rares exceptions près, les Minnesinger sont nobles et chevaliers. Nous en voyons errer de hameau en hameau, de ville en ville, comme ces vieillards aveugles, pâles rapsodes des *Nibelungen*, qui charment encore, au XIIe siècle, les peuples de l'Allemagne, mais beaucoup s'estimaient de trop illustre lignage pour chanter ainsi. Suivis de pages qui portent un jour une harpe, le lendemain un bouclier, ceux-là cherchent les sites pittoresques et les épais ombrages pour s'y inspirer, les cours fastueuses et les auditoires d'élite pour y trouver la gloire.

Novateurs dans un siècle turbulent, nos poëtes ont été les premiers à sentir qu'un hymne d'amour vaut bien un bardit de guerre. Dans ces châteaux, ensevelis aujourd'hui sous la mousse, rougeâtres

amas de pierres et de ronces où se dressent maintenant quelques tours en ruines, songez qu'ils ont passé, brillé, vécu.

Les Minnesinger de temps à autre se montrent aux bords du Rhin, en Souabe, dans les plaines de Franconie, en Autriche et jusqu'en Bohême, où le roi Wenceslas, tient à honneur d'accueillir ces hôtes fantasques. L'empereur Henri, Conrad le Jeune, Othon, marquis de Brandebourg, un second Henri, marquis de Misnie, plusieurs ducs régnants furent Minnesinger eux-mêmes : Ils traitaient en frères les Minnesinger. Mais rien ne surpassa jamais l'hospitalité du landgrave Hermann et de Louis, duc de Thuringe, époux de sainte Élisabeth, heureux prince à qui la Providence n'a point mesuré ses largesses, puisqu'elle lui donna pour femme un ange, pour cour des chantres d'amour, pour tombeau une croisade. Autour de lui et grâce à lui, nous assistons à une scène peut-être unique dans l'histoire des lettres. Dans une salle magnifique, à

la Wartbourg, tout ce que l'Allemagne renferme de génie poétique se trouve rassemblé. Par intervalles, les rois allemands de la gaie science se lèvent et chantent tour à tour en s'accompagnant de la lyre. Là surgirent des renommées qui vivent encore ; là s'enfantèrent des poëmes recueillis par l'admiration des peuples, conceptions vigoureuses dont le moule s'est perdu. Plus tard on fera mieux peut-être, de même jamais.

Les chevaliers-poëtes n'ont pas tous brisé des lances à *la guerre de la Wartbourg ;* mais c'est le rendez-vous et le point de départ des plus considérables d'entre eux. Leurs figures se dressent aux yeux vivantes, éclairées par ce fanal commun, et nous distinguons à sa lumière (le choix n'est pas chose facile : leur nombre dépasse cent soixante) ceux dont les ouvrages, les mœurs et les allures ont pour nous plus d'attrait.

Qu'on ne s'attende pas à trouver des savants dans les Minnesinger. Non, nous l'avouons en toute

humilité, la plupart ont beaucoup plus étudié dans les champs que dans les livres. S'il faut en croire la tradition, ils ne savaient ni lire ni écrire; écrire, selon les idées répandues alors, n'étant que l'attribut des ignorants qui n'ont pas appris à parler, la misérable occupation des moines, pauvres hères incapables de donner un coup d'épée, bons tout au plus à voler aux nobles leur place en paradis. N'allez point leur demander, comme à des disciples de saint Thomas, dans quelles règles fatales et diverses doit s'envelopper le raisonnement pour ressusciter à l'état de syllogisme, c'est-à-dire dans combien de prisons ingénieuses il est possible de renfermer la raison humaine sans qu'elle soit à l'aise dans aucune. Ne les interrogez ni sur la pierre philosophale, ni sur la nécromancie, ni sur aucun des sujets qui passionnèrent les érudits de cette époque. Leurs soucis sont ailleurs. N'abordez même qu'avec une extrême réserve la question de la littérature antique, grecque et romaine : tous pour-

raient recevoir la leçon d'un écolier de quatrième.

Les Chantres d'amour n'ont pas de seigneurs suzerains en littérature. Ils ne relèvent que de Dieu et de leur propre génie. Ils s'élancent dans des sentiers nouveaux ; si ces sentiers paraissent environnés d'abîmes, c'est qu'ils sont toujours élevés. En nous attachant au pas des Minnesinger, nous parcourrons en tous sens l'Allemagne du moyen âge, et nous espérons, à la fin de notre course, pouvoir décliner le jugement arrogant de Peire Vidal, ce troubadour provençal qui, nonchalamment couché au pied des oliviers de sa brûlante patrie, jaloux sans doute de ses confrères en poésie de l'autre côté du Rhin, s'écriait avec un dédain presque espagnol :

Alamans trob deschausitz e vilas,
E quan neguns se feing d'esser cortes,
Ira mortals e dols et enois es,
E los parlars sembla lairar de cas,
Per qu'ieu no vuelh esser senhors de Friza,
C'auzis tot jorn lo glai dels enoios.

« Les Allemands sont aussi rudes que grossiers. Si l'un d'eux, par hasard, se mêle d'être aimable, il y a de quoi en mourir; leur langue est un hurlement de chiens continu. Aussi n'ai-je nulle envie d'être seigneur au pays de Frise pour entendre tout le jour des cris discordants tels qu'en poussent les suppliciés. »

WALTHER DE LA VOGELWEIDE

WALTHER DE LA VOGELWEIDE

De tous les Minnesinger, il n'en est pas qui mérite mieux son titre de chantre d'amour que Walther von der Vogelweide (Gauthier de la Prairie des Oiseaux). Nul ne réunit à un degré plus éminent la grâce et l'énergie, la vérité et la profondeur, le sentiment national et la ferveur religieuse, l'originalité du style et la hardiesse des conceptions. Nul n'a été plus franchement fils de son siècle par l'ardeur à se jeter en avant dans tous les conflits, par l'audace à se précipiter dans tous les torrents

d'idées et de passions, qui divisaient, submergeaient l'Europe au moyen âge. Aucun n'a plus aimé et sa patrie et sa foi, et sa dame et les croisades, les belles choses en un mot. C'est pour cela aussi que nous l'aimons davantage. Parfois, dès leur entrée dans la lice, les anciens paladins pressentaient un rival, croyaient distinguer un héros, et sans tenir compte de l'ordre des combattants perçaient droit jusqu'à lui : c'est ainsi que dans le groupe des Minnesinger la figure de Walther de la Vogelweide frappe les yeux tout d'abord.

Le chevalier-poëte nous a laissé mille détails sur sa vie, sur ses goûts, sur ses œuvres, sur ses voyages; mais, après n'avoir rien négligé pour faire connaître son caractère, il semble prendre un malin plaisir à nous voiler son berceau. Il en est de lui comme de ces oiseaux qu'on entend chanter, que l'on voit voltiger, courir sur le bord des ruisseaux, bâtir des nids, égayer tous les feuillages, sans que personne puisse dire d'où ils

viennent, quelle mère les a nourris, quel coup de vent les a apportés. Quoi qu'il en soit, Walther apprit l'art des vers en Autriche, où le duc Frédéric, surnommé le Catholique, encouragea ses premiers pas, et lui donna protection, argent et sourires. Alors, les princes avaient besoin d'un poëte, et les poëtes d'un prince. Frédéric mourut en revenant de croisade, le 16 avril 1198, et cette perte laissa un vide immense dans le cœur du jeune homme, qui se trouva tout à coup sans appui, c'est-à-dire privé de ressources et d'espérances. Il porta le deuil de son patron couronné, non-seulement sur son manteau, mais — comme il le raconte lui-même — sur ses traits et dans tout son être. « Je marchais auparavant droit et superbe comme une grue, » dit Walther dans son pittoresque langage ; « mes pas sont, à l'heure qu'il est, devenus lents et traînants comme ceux d'un paon. » Ce désastre l'amena à la cour de Philippe de Hohenstauffen, au moment où il allait devenir empereur

en dépit du duc Berthold de Zæhringen et de Bernard de Saxe. Se mettre à la suite d'un tel prince, c'était s'aventurer au milieu des écueils politiques et des fureurs des partis. Le poëte s'y mêla comme font les esprits d'élite, pour les dominer. Henri IV a rendu le dernier soupir, et déjà les compétiteurs au trône se heurtent autour de son cadavre. Les épées se croisent au-dessus de son cercueil, non pour lui rendre hommage, mais pour se disputer une couronne que la mort a fait tomber la veille. Sur cette tombe à peine fermée retentissent des clameurs furieuses, luttent ces ambitions dont les instincts semblent ceux des oiseaux de carnage. L'Allemagne gémit. Elle sait par expérience combien il en coûte de sang et de souffrances pour enfanter un nouveau maître. Personne n'ignore qu'à cette époque, des princes ennemis, batailleurs et cupides, la secouaient comme une urne dont ils espéraient, à force de violences, faire sortir leur nom. Après s'être épuisée d'or pour armer les bras

de ses bourreaux, menacée par l'étranger sur sa frontière, elle était, pour surcroît de malheur, en disgrâce auprès de Rome. Le saint-siége s'irritait de voir les Hohenstauffen, ces prétendus continuateurs de Constantin, qui attaquaient l'Église au lieu de la protéger, apparaître sans cesse en Italie, y traînant à leur suite la terreur et la servitude. L'Allemagne enfin, terrifiée par des excommunications incessantes, par la marche des armées, souffrait dans son corps et dans son âme. Ce que l'on ignore, ce qu'on ne saurait assez admirer, ce sont les efforts de Walther de la Vogelweide pour conjurer la tempête.

Entendez sa voix puissante qui s'élève au milieu de ce tourbillon, et demande, avec une naïveté sublime, pourquoi ces cris, pourquoi ces fureurs, pourquoi ces combats. Impérialiste, comme tous les Allemands de son temps, Walther se tourne vers Philippe, la seule autorité politique à laquelle il ait foi pour sauver l'État qui chancelle :

« J'étais assis sur un rocher... Perdu dans mes pensées, j'avais ramené l'un de mes genoux sur l'autre, j'y avais appuyé mon coude, et ma tête s'inclinait de côté dans ma main droite. Et je me posais cette question avec angoisse : Comment donc doit-on vivre en ce monde?... Près de moi murmurait l'onde d'un ruisseau; les poissons coulaient avec l'onde, et tout autour, ce n'étaient que campagnes, forêts, feuillages, roseaux, gazon. J'avais devant les yeux tous les êtres qui rampent sur la terre ou qui volent dans les airs, et je vous dis, créatures de Dieu : Il n'y en a pas une parmi vous qui vive sans haïr! Depuis la bête sauvage jusqu'au vermisseau, il y a combat, combat à mort. Les oiseaux même se font la guerre. Mais au moins les animaux ont un but. Ils cherchent une nourriture, faute de laquelle ils périraient. Ils reconnaissent des maîtres, un droit de la force; les uns dominent et les autres servent... Ah! malheur à toi, pays d'Allemagne, malheur à toi! dans quel état m'apparais-tu! Voilà maintenant que le moucheron veut élire son roi! voilà que ton honneur s'en va déclinant! Ah! renais à la gloire, pays d'Allemagne, renais à la gloire! Les petits fronts couronnés ne rêvent qu'agrandissement. Les misérables princes te pressent comme dans un étau [1].

[1] Othon le Welphe, Bernard de Saxe, Berthold le Riche.

A toi, Philippe, de ceindre le diadème et de les forcer à reculer... A Rome, mes oreilles n'ont entendu que mensonges. Là, deux souverains faisaient le métier de tromper, et de là s'est élevé un conflit épouvantable tel que n'en ont point contemplé nos pères, tel que n'en verront jamais nos fils. La discorde se mit entre les prêtres et les hommes du siècle. Vit-on jamais calamité pareille? L'âme et le corps étaient frappés de mort. Les prêtres combattaient vaillamment, mais les hommes du siècle valaient plus par le nombre. Tour à tour, ceux-ci ont déposé l'épée, tour à tour, ils l'ont reprise. Ils ont porté la main sur l'étole, ils ont envoyé en exil qui bon leur semblait et n'ont oublié qu'un seul, celui qui l'avait mérité. Alors on porta le trouble dans la maison du Seigneur. Et j'entendis dans le lointain, au fond d'un cloître, de grands gémissements. C'était un solitaire qui versait des larmes et qui lançait vers Dieu son cri de douleur: O désolation! Le fils de saint Pierre est trop jeune pour son fardeau! Christ, sauve ton royaume! »

N'est-ce point là un cri à la façon de Dante? N'est-ce point là le sentiment d'amertune qui soulevait sa poitrine, lorsque, détournant des splendeurs

du paradis et des flammes de l'enfer sa prunelle ardente, il la reportait sur les misères de sa patrie, et composait ces vers sombres :

« Hélas! la nuit est plus noire que jamais, sur les villes d'Italie, et saint Pierre, regardant le Vatican où siége un pontife coupable, s'écrie : Ma place, ma place, ma place est vacante devant le fils de Dieu!

. . . . Il luogo mio
Il luogo mio, il luogo mio, che vaca
Nella presenza del figliuol di Dio. »

Tout à l'heure nous avons entendu la plainte du Jérémie pleurant sur les malheurs de sa Jérusalem. Walther fait maintenant un retour sur lui-même, oublie un instant les désastres de sa patrie, et, repliant sa pensée sur ses rêves qui se sont dissipés, sa jeunesse qui s'est enfuie, ses bonheurs qui se sont envolés, ses années qui ont disparu, il s'adresse en même temps aux ruines de son cœur, et termine le chant par des paroles pleines d'une mélancolie profonde :

« O tristesse! Par où s'est-elle dispersée la gerbe de mes années? Tout ce après quoi je soupirais, qu'était-ce? Il semble que par-dessus tout cela j'aie fait un somme, car j'ai tout oublié. A l'heure qu'il est, j'ai secoué le sommeil, et cependant tout ce qui m'était familier jadis, comme ma main droite l'est à ma gauche, m'est devenu étranger. Les hommes, et jusqu'à cette contrée où mon enfance a grandi, me montrent un visage que je ne reconnais plus. Pour moi, c'est comme s'ils n'étaient pas. Ceux-là qui jouaient avec moi quand j'étais petit, ils sont aujourd'hui infirmes et vieux. La campagne gît devant moi déserte, la forêt est tombée sous la cognée. Il n'y a que le ruisseau qui coule toujours comme il coulait. Et lorsque je remonte vers quelques-uns de ces jours de délices, évanouis pour jamais, c'est comme si je frappais dans la mer. Le gouffre se referme, et je murmure avec un redoublement de douleur : Hélas! hélas! »

Il suffit de parcourir les fragments qui précèdent pour s'apercevoir que l'on marche à côté d'un esprit ailé. Ces plaintes annoncent une tendre et magnifique nature. Ce n'est pas par des éclats de joie qu'un homme donne la véritable portée de son

génie. La gaieté jaillit des parties superficielles de l'âme, la douleur seule apprend à en sonder les profondeurs.

Mais les tristesses ne sont pas éternelles, et d'heureux événements vont éclaircir le front de Walther que nous avons laissé assis sur son rocher, contemplant l'Allemagne, dont l'*honneur va déclinant.* Philippe vient d'être élu roi, et voilà notre poëte qui se relève en battant des mains pour assister au couronnement du souverain, dans l'ancienne ville de Mayence. Walther a repris courage. Il voit avec ravissement le glorieux prince qu'il aime chevaucher d'un air superbe au milieu des petits princes qu'il n'aime pas, les barons remettre enfin l'épée dans le fourreau, les prélats déconcertés courber la tête devant l'excommunié de l'évêque de Sutri [1]. Perdu dans la foule ébahie,

[1] L'évêque de Sutri avait excommunié Philippe de son propre chef, sans l'assentiment du pape. L'excommunication fut levée quelque temps avant le sacre.

il se mêle au cortége, se penche, regarde, inquiète les hommes d'armes et admire comment la couronne germanique avec ses vieilles pierreries sied bien à une tête charmante, presque enfantine, encadrée de cheveux blonds. « L'éclat de ces diamants et l'éclat de cette jeunesse semblent se sourire, » s'écrie-t-il; et, en effet, c'étaient la grâce et la jeunesse enchâssées dans un des plus anciens diadèmes du monde par deux orfévres fantasques, l'élection et le hasard.

Mais Walther a déjà quitté Mayence pour voir les fêtes de Noël à Magdebourg. Là, nouvelles splendeurs et partant nouvelles descriptions. Philippe est, à ses yeux, plus grand que jamais. Philippe s'avance à la vue de l'Allemagne, revêtu solennellement du manteau des empereurs, tenant d'une main le sceptre de Charlemagne, de l'autre, sa jeune épouse, une fille de la Grèce, née sous le beau ciel d'Orient, dans le palais de Constantinople. La beauté d'Irène, assise près de lui sur un

trône, apparaît au poëte si radieuse, que, pour la mieux célébrer, il dérobe à l'écrin des comparaisons mystiques des joyaux jusqu'alors réservés à la mère du Sauveur. Désormais on saura qu'elle était pareille à la Vierge Marie, rose sans épines et colombe sans tache, c'est-à-dire comme jamais femme mortelle n'a été. Jamais on ne verra, non plus, pompes et cérémonies pareilles à celles de Magdebourg ; notre Minnesinger en est enivré, et son pinceau retrace brillamment les spectacles qui se déroulent autour de lui.

Tout à coup Walther s'arrête : il n'est plus question d'étincelantes armures, d'équipages armoriés, de vaillants coups de lance, de louanges à l'empereur. Sa main par hasard a pressé son escarcelle, et l'escarcelle résonne comme une outre vide. Il se met à réfléchir qu'il est noble et chevalier, mais peu riche. L'ode alors tourne à l'épître, et certes Clément Marot, dans sa lettre à François Ier, ne déploie pas plus d'élégance et de finesse.

Il s'adresse à Philippe et le semonce à outrance. Il lui montre le peuple qui s'attend à voir retomber sur sa tête en pluie d'or et d'honneurs l'amour qu'il lui a voué. Décidément, pour un prince, Philippe n'est pas généreux ; il ignore combien les largesses rehaussent les qualités et la fortune. A l'imagination féconde du poëte les exemples ne manquent pas. Ici, c'est Alexandre le Grand dont les coffres-forts étaient toujours ouverts à tout venant et auquel, en revanche, tous les royaumes furent départis; là, c'est Richard Cœur de Lion, dont la rançon ne fut taxée à si haut prix qu'à cause de son universelle réputation de libéralité[1]; enfin, Saladin, qui mériterait d'être sauvé, bien qu'infidèle, seulement pour avoir inventé la maxime : « Les mains des rois devraient avoir des trous. » Philippe de Hohenstauffen, à ce que dit l'histoire, mit si bien à profit la leçon du chantre d'amour,

[1] La rançon de Richard Cœur de Lion fut fixée à 100,000 marcs.

que des immenses États légués par ses pères il ne lui resta bientôt plus que le nom. Voilà ce qu'il lui en coûta pour avoir voulu singer Alexandre et Saladin, et, ce qui est plus difficile encore, satisfaire un poëte.

Cependant la renommée de Walther grandissait. On parlait de lui le soir dans les châteaux, dans les vastes salles boisées de chêne où les nobles d'alors se réunissaient à la veillée pour raconter leurs exploits, écouter les récits de l'aïeule, ou redire les chefs-d'œuvre des Minnesinger. Il plaisait aux preux grisonnants par sa fière indépendance et son culte pour la bonne terre d'Allemagne ; aux jeunes gens par ses élans de tendresse, sa rêverie nonchalante, sa plaisanterie mordante et fine ; aux châtelaines et aux bachelettes par des strophes comme celles-ci, restées populaires parce qu'on y sent percer je ne sais quelle émotion vraie :

« L'âme d'une femme pure est une brise pleine de parfums enivrants, un souffle embaumé de fleurs; ja-

mais on n'a rien vu d'aussi délicieux dans les airs où voltigent les nuées, sur la terre où s'arrondissent les verts ombrages. Auprès de cette beauté des jeunes filles, auprès de la volupté qu'on éprouve à les admirer, les roses et les lis, lors même qu'ils brillent par une fraîche matinée de mai, sous un voile de rosée, dans le gazon, paraissent sans couleur, le ramage des oiseaux semble sans harmonie. Rien qu'à les regarder, les sombres pensées s'envolent ; toute douleur s'apaise dès que leurs yeux s'illuminent et lancent leurs traits dans ce sol vigoureux qu'on appelle le cœur d'un homme. »

Déjà célèbre et d'humeur vagabonde, Walther ne pouvait manquer de se sentir attiré près d'Hermann, duc de Thuringe, dont l'entourage était devenu un cercle poétique, l'hospitalité une gloire, l'ombre une inspiration. L'Allemagne peut s'enorgueillir de son Hermann comme Florence de Laurent de Médicis. Contre l'envahissement de cette foule importune qui se presse autour du prince comme des flots autour d'une île, de telle sorte que le mérite échoue cent fois aux écueils avant d'aborder,

Walther a beau protester, puis se boucher avec ostentation les oreilles au fracas assourdissant des solliciteurs qui crient plus fort que les moines à l'office : nous nous permettons cette fois de ne pas le croire ou du moins de ne pas le plaindre. Et pourquoi le trouverions-nous malheureux ? Il vient d'être élu poëte de la cour (*hofdichter*). Le titre paraît aujourd'hui de mince valeur ; pour le temps, c'était une distinction rare, la gloire dans la sécurité. Sans appui pour éclore à l'aise, sans liberté pour grandir, les œuvres de la pensée ne ressemblent-elles point à ces enfants de Bohême qu'on rencontre dans les carrefours, pâles, à peine vêtus, cachant sous une vigueur naturelle, les angoisses de la crainte et de la faim? Les chansons de Walther ont pris une physionomie de prospérité; dans chacun de leurs refrains nous croyons voir étinceler un reflet de la chaîne d'or du dignitaire. Voyez comme il raille maintenant avec grâce, comme il plaisante avec finesse, au lieu de persifler avec humeur.

C'est un indice de bonne fortune, car le même homme n'aiguise pas ses flèches de la même façon s'il les affile sur la borne ou s'il les polit sur les marches d'un trône. La satire part-elle de la rue, se fait-elle l'écho des indignations du peuple, elle est rude, grossière, violente. Se produit-elle sous les lambris dorés des cours, elle change de forme. La satire devient alors subtile, perfide. Elle ne rêve pas seulement la vengeance, elle est capable de donner la mort par coquetterie.

Aujourd'hui voilà un malencontreux bourgeois nommé Gérard auquel notre Minnesinger garde rancune : il l'offre en holocauste à son besoin de faire rire. Gérard qui a surpris, caracolant à Eisenach, un des chevaux du *hofdichter* devenu grand seigneur, a saisi au hasard je ne sais quelle arme, pique, fourche ou coutelas, peu importe, s'est précipité sur le superbe animal, et l'a tué. Le protégé du landgrave réclame trois marcs d'argent en dédommagement de cette perte. Cela semble

juste à tout le monde, excepté à Gérard, bien entendu. Il en résulte des discussions burlesques. Le malheureux bourgeois est rudoyé, bafoué, berné comme Sancho lors de son aventure avec les muletiers. Le tout est narré avec un entrain charmant, et assaisonné de réparties bouffonnes. L'accusé allègue, entre autres raisons, pour ne pas payer l'amende, que le cheval dont on lui impute le meurtre n'a mordu la poussière qu'en vertu de la transmission des peines et comme parent d'un autre cheval qui lui a mordu le doigt.

Mais le nouveau Lucilius n'a pas encore vidé son carquois ni épuisé sa veine joviale. Cette fois il s'attaque plus haut, il veut en remontrer à l'empereur Othon IV, dont l'avarice le révolte. L'avarice semble un des sept péchés capitaux auquel les artistes pardonnent le moins, parce qu'il leur coupe les vivres. L'empereur, comme l'atteste Raumer, était d'une immense stature. « De loin, j'avais mesuré le cœur à la taille, murmure à mi-voix le hardi

chantre d'amour; pour le cœur je n'ai trouvé qu'un nain. » Dans ses chants ordinairement sévères, ces intermèdes d'enjouement et de malice sont rares. Walther peut bien s'arrêter un beau jour de fête, au bord de la route, le poing sur la hanche, le sourire aux lèvres, et jeter au manant ou au seigneur qui passe, avec un regard moqueur, une allusion piquante. Ce n'est là qu'une diversion passagère, et la verge blesse ses doigts accoutumés à porter la lyre. Il n'a d'esprit qu'à ses moments perdus, à la dérobée de son génie. Le génie reprend vite le dessus; l'inspiration, un instant distraite, revient avec son cortége de fortes pensées; l'aigle, étonné d'avoir touché la terre, montre assez à la hardiesse de son vol qu'il n'est pas fait pour elle.

Et certes, à cette époque, ample carrière s'offrait aux ardeurs magnanimes; l'occasion était belle pour élever la voix ou employer sa fougue. On n'en était pas, à chercher un noble courant d'idées

pour lancer sa barque. Les enthousiasmes n'étaient point embarrassés de leurs ailes. On avait devant soi le dévouement et la gloire à l'ombre de la croix, sous le regard et pour la cause de Dieu. L'Église semblait toucher à l'apogée de sa puissance. Les téméraires qui avaient voulu la battre en brèche étaient tombés en poussière. Tous ses ennemis, armés du raisonnement ou de l'épée, philosophes ou guerriers, les Julien et les Attila, avaient depuis longtemps disparu : ceux-là abîmés dans l'oubli avec leurs volumineux traités de dialectique, ceux-ci brisés par la Providence, qui, après s'être servie d'eux comme d'instruments, les avait jetés de côté comme des glaives rouillés. L'Église s'était élevée sur des ruines, et plus ses adversaires avaient été nombreux, plus elle était haute. L'Occident était pavé de ses victoires; les roues de son char n'avaient plus à redouter la borne des Dioclétien et des Néron. Et cependant elle rêvait au milieu des tombes de saint Pierre et

de saint Paul des armements inouïs; elle se tourmentait dans son triomphe et criait partout : Croisade ! croisade ! C'est que de toutes parts, en Espagne, en Autriche, en Italie, l'islamisme menaçait d'envahir la chrétienté ; c'est que l'œuvre du Rédempteur était en péril ; c'est que des milliers d'infortunés se tordaient les bras de désespoir sur les rivages de Palestine et demandaient sans cesse au ciel et aux vagues de leur envoyer des sauveurs ; c'est qu'alors sans doute il s'enfantait dans l'esprit des papes comme un pressentiment des choses à venir. En eux se voyait l'impulsion d'en haut à côté de l'ambition. Et l'énergie de bien faire, l'impétuosité de s'élancer vers la Terre sainte, étaient telles, que le Christ lui-même n'eût pas soufflé plus d'ardeur aux fidèles, si soulevant une seconde fois la pierre du tombeau, il se fût montré dans les cieux, abaissant ses regards pleins de rayons sur les peuples impatients de combattre pour sa gloire.

Sans vouloir porter un jugement approfondi sur

les croisades, nous demandons seulement si jamais a retenti ici-bas parole plus étonnante que celle qui fut prononcée à Rome au milieu des cendres des martyrs et répétée dans la chrétienté entière comme un mot d'ordre descendu du ciel; si jamais entreprise a eu Dieu plus immédiatement pour but; dans quelle autre les ombres du détail furent plus heureusement noyées dans les splendeurs de l'ensemble; dans quelle autre les hommes témoignèrent avec plus d'éclat de leur foi et de leurs droits aux récompenses éternelles. On sent les cœurs et les imaginations s'ébranler, les âmes s'exciter au dévouement, s'ouvrir à toutes les saintes émulations. Le mâle plaisir que de s'armer pour le Sauveur! Quelle diversion, quel contraste inouï : échapper aux querelles grossières du voisinage pour voler aux camps de Dieu!

Walther de la Vogelweide oublie soudain les aventures frivoles, les tournois, les fêtes et les dames, s'occupe ardemment de la conquête de la

Terre sainte, devient prédicateur fougueux et s'en va, comme Pierre l'Ermite, secouer partout les princes sous la pourpre, les chevaliers sous la cotte de mailles. Il est admirable lorsque, mêlant sa voix à celle des papes Innocent III, Honorius III et Grégoire IX, il rappelle à l'empereur Frédéric que Damiette est perdue, et que les oliviers, dont les racines ont bu le sang de Jésus-Christ, ombragent maintenant les harems des infidèles. Walther s'indigne de voir partout, dans les chapelles, ces troncs auxquels la sage prévoyance des successeurs de saint Pierre avait donné trois serrures et trois gardiens [1], se gorger de l'épargne du pauvre, de l'argent du riche, et ne servir, en dépit des précautions minutieuses suggérées par le Pontife, qu'à

[1] Deux des clefs étaient confiées à des ecclésiastiques; la troisième était remise à un laïque. — « Truncus statuatur concavus, tribus clavibus consignatus, in quo viri et mulieres eleemosynas ponant, in Terræ sanctæ subsidium convertendas secundum dispositionem eorum quibus fuerit hæc sollicitudo commissa. » (Extrait de la bulle d'Innocent III. *Ursperg. Chron.*, p. 241.)

dépouiller l'Allemagne au profit de quelques religieux indignes, plus soucieux des revenus de leurs couvents que de la puissance de l'Église. Pour ne pas être témoin de pareilles iniquités, le loyal Minnesinger met les deux mains devant ses yeux. La colère lui est montée au front, et ne sachant enfin à qui s'en prendre sur la terre, de tant de faiblesses et d'infamies, il tourne un regard courroucé vers le firmament, interpelle les archanges Raphaël, Michel et Gabriel, ces dompteurs de Lucifer, et les avertit qu'il ne les chantera plus, qu'il les tiendra pour tièdes et félons, s'ils ne mettent le pied sur la gorge à Satan et ne vengent le Seigneur des fils de Mahomet.

A chaque appel du chantre d'amour, Frédéric tressaillait; ces instances continuelles pour presser son départ agissaient sur lui comme un remords. Il essayait de se faire illusion à lui-même par d'inutiles préparatifs, épousait Iolande, héritière des rois de Jérusalem, et allait jusqu'à en prendre le

titre. Lorsqu'on l'interrogeait sur le jour où il devait s'embarquer, l'empereur répondait : demain! ce grand refuge des impuissants, si bien que *le cher voyage d'outre-mer* était de plus en plus différé. Les prétextes ne manquaient pas, comme on pense. C'étaient les États d'Italie qui relevaient la tête et l'épée; c'était l'Allemagne qui, désolée par la bataille de Bouvines, ne se trouvait ni d'humeur ni de force à s'en aller guerroyer contre les mécréants. Les vaisseaux destinés à la traversée pourrissaient dans les rades. Walther de la Vogelweide désespéré tente un dernier effort. Il s'adresse au prince, comme un envoyé du ciel; lui montre encore une fois les flots de sang chrétien répandu devant Damiette (8 septembre 1221), la gloire et la couronne éternelles promises au libérateur; lui représente qu'il porte deux puissances impériales dans son blason, la rapidité de l'aigle et la force du lion. Walther n'est point écouté. Le pape Honorius s'épuise de son côté en exhortations vaines :

toutes les foudres des excommunications ne sauraient ébranler cette obstination teutonne. La croisade est remise à deux ans, c'est-à-dire ajournée indéfiniment. A partir de ce dernier échec, le poëte ne s'adresse plus aux grands de ce monde, dont les oreilles sont fermées, *dont le bras languit sans honneur.* Une poignante douleur l'a saisi. Il redoute la mort, maintenant qu'elle doit l'enlever avant que ses yeux aient contemplé la terre où naquit le Rédempteur. Il s'attriste à la pensée que tous les rêves s'en vont, même les plus généreux, et que ces vieux familiers du cœur connaissent aussi l'inconstance. Son âme fuit loin des hommes, comme une mendiante rebutée, et s'épanche ainsi dans la solitude en gémissements, en menaces prophétiques :

« L'honneur s'en va loin de la terre d'Allemagne ! C'est une honte de voir les riches et les forts rester tranquillement au foyer, tandis que le saint Sépulcre crie vengeance. Ils perdent la récompense du roi des

cieux; ils ne verront plus briller le sourire des hommes et des femmes... Malheur, trois fois malheur sur nous! Nous festoyons mollement sous le soleil d'été au milieu du parfum des fleurs et du ramage des fauvettes; nous pensons à tout, nous aspirons à tout, si ce n'est à la couronne du paradis. Nos oreilles ne s'ouvrent qu'aux murmures des plaisirs. Nous avons chanté comme la cigale; nous avons été fous comme elle; nous n'avons pas écouté la prévoyante fourmi qui nous disait d'amasser pour l'hiver. »

Comment ne pas compatir au désespoir du Minnesinger? Sans doute il est dur à tout âge de la vie de voir disparaître ce que l'on aime et s'envoler les espérances. Mais, lorsque l'avenir promet déjà moins de jours que le passé n'en compte, lorsque les rides commencent à sillonner le front, c'est alors qu'on s'attache surtout aux idées avec lesquelles on a vécu, aux idées qui ont pris possession de nos cœurs comme des aigles de leurs aires. Alors souffrent les hommes qu'ont passionnés de grandes pensées, de hautes et brûlantes aspirations. Quand

embrassant d'un regard leur carrière presque achevée, ils s'aperçoivent que le but s'est retiré devant eux sans cesse, que l'édifice qu'ils voulaient élever reste sans couronnement, on conçoit que la mort devienne amère à ces lutteurs, et que, du bord du précipice, ils poussent ce cri de détresse : Je m'endors sans avoir contemplé ce que j'ai désiré depuis mon enfance ; mes paupières se fermeront sans que le bonheur s'y soit posé. J'ai vieilli sans atteindre la joie après laquelle j'ai soupiré comme après une épouse. Les abîmes se comblent. Moi, je suis resté vide. Le bonheur que j'appelais a fui devant moi, comme un oiseau farouche, et je mourrai demain ! —A de pareilles angoisses il ne s'offre qu'une issue : la révolte insensée du démon ou l'amour infini des anges.

Walther n'était pas encore un vieillard. Mais il avait beaucoup souffert ; il en était arrivé à ce moment de la vie où le courage abandonne. Il avait longtemps espéré, longtemps célébré par

avance la conquête du saint Sépulcre; il se trouvait entouré d'indifférents. Le chevalier-poëte courba la tête devant le Seigneur; le Seigneur eut pitié et sécha ses larmes. La pensée ne finit-elle point toujours par triompher des obstacles et par les convertir à ses desseins?

Walther chevauchera bientôt dans les plaines de la Syrie. Il oubliera ses peines au bruit des lances chrétiennes brandies sous le ciel d'Orient. Il se reposera à l'ombre de ces vieux palmiers dont les feuillages ont ombragé la douleur sacrée de David et la sagesse de Salomon. Il ira s'asseoir près du torrent de Cédron par les belles nuits étoilées, et murmurer ses chansons allemandes au bord des fontaines où jadis les filles des patriarches venaient emplir leurs cruches d'argile et s'arrêtaient, au retour des pâturages, en regardant boire leurs troupeaux. Alors, s'il vient à se souvenir de ces jours où, cent fois repoussé, il errait de palais en palais, saisissant le manteau des princes pour y

attacher la croix, il remerciera Dieu, car il a triomphé, et voici qu'à ses regards apparaît Jérusalem, la première dame de ses pensées.

Au mois d'août 1228, l'empereur Frédéric, mettant enfin le pied sur le navire qui l'attendait depuis si longtemps, s'élançait à travers les mers, abordait, déployait fièrement ses enseignes et, le 27 mars 1229, entrait, à la tête de la croisade, dans la capitale de la Judée. Le dimanche suivant, le fastueux conquérant se couronnait de ses propres mains dans l'église du Saint-Sépulcre ; Hermann de Salza, grand maître de l'ordre Teutonique haranguait l'armée, et Walther, perdu dans la foule agenouillée, entonnait sans doute au fond de son cœur l'hymne que laissèrent échapper les lèvres de Siméon le jour où il lui fut donné de presser contre sa poitrine, de contempler dans ses bras l'Enfant divin, la lumière du monde. Walther était heureux : devant lui le jardin des Oliviers, le Calvaire, le saint Sépulcre, alentour la multi-

tude en adoration, et là, l'empereur germanique debout, l'épée au côté, le diadème au front, puissant, victorieux. Ses deux rêves étaient réalisés : rêve de chrétien, rêve de Gibelin : c'était un beau jour. Pour cumuler en sa faveur de tels spectacles, il fallait que Dieu favorisât singulièrement notre héros.

Aussi Walther retrouve-t-il pour célébrer la Syrie, tout l'enthousiasme de ses vingt ans : « Je n'ai jamais rencontré pays plus étonnant, plus splendide, plus merveilleux, dit-il, et cependant j'ai parcouru bien des pays. » Des tableaux qui l'enchantent, sa pensée revole naturellement à l'Europe et aux chevaliers qui sont restés dans leurs manoirs. Ses vers deviennent aussitôt acerbes. Il exhale sa profonde indignation contre tous ces seigneurs, tous ces rois, toutes ces femmes qui, depuis la Seine jusqu'à la Muhr, depuis le Pô jusqu'à la Drave, oublieux de l'honneur et de la foi, ne songent qu'à augmenter leurs richesses, à la grande

honte de l'empire romain. Puis le patriotisme allemand, reprenant le dessus, fier de sa nation, il s'écrie plaisamment : « Oui, les peuples qui, de l'Elbe et du Rhin, s'étendent jusqu'à la Hongrie, sont plus vertueux et plus beaux qu'aucun autre peuple du monde! »

Le Minnesinger revint dans sa patrie, le front quelque peu ridé sous le heaume, l'oreille fatiguée du tumulte des armes et des vagues, mais heureux d'avoir rempli sa tâche. Jeune, il avait affronté les orages; à l'automne de la vie, il chercha les retraites paisibles, le recueillement, les enchantements de l'amour. Son génie ne déborde plus comme un torrent; c'est un lac où les passions ne font plus que soulever harmonieusement des ondes de lumière. Que le poëte de cour, le belliqueux instigateur des expéditions en Terre sainte, ne nous fasse pas oublier le chantre d'amour dans sa vie intime. Voyons si, au fond de ce cœur de preux, la douceur était au niveau de l'énergie.

A cet âge où l'œil brille d'enthousiasme, Walther de la Vogelweide avait distingué une jeune fille de race illustre, et belle entre toutes les jeunes filles. Devant elle, il abaissa longtemps son front, le plus fier de l'Allemagne, et longtemps il ne fut pas aimé. Le cœur de cette femme était aussi difficile à obtenir qu'une croisade. Les plaintes de Walther respirent la grâce la plus suave :

« Si Dieu l'avait permis, si elle l'avait voulu, je lui aurais fait un bouquet de toutes les fleurs et de toutes les étoiles. Mais elle ne me regarde pas, et je ne sais que faire pour la toucher. Savez-vous, jeune fille, que le jour où je cesserais de vous célébrer, mille cœurs vous maudiraient? Car mes vers réjouissent tout le monde. Et certes il y a bien du temps que je me tairais, si de bonnes âmes ne me détournaient pas de ma vengeance. Vous n'ignorez point que je ne respire que pour vous aimer, que je mourrais pour vous... — Ne me laissez pas vieillir ainsi dans les douleurs... — Si vous consentez à m'aimer, personne ne vous louera mieux que moi. On dira tout autour de nous : Il n'a jamais mieux chanté, et l'on vous bénira... Près de vous je serais

comme un petit enfant. Un seul regard me rendrait muet, lorsque je desserrerais les lèvres pour parler; et quelle serait ma joie si vous me fermiez la bouche avec un sourire! »

Puis il trace son portrait et la montre comme une créature unique sur laquelle la Providence a rassemblé tous ses dons. Rien n'est doux comme de contempler son visage plus merveilleux que la voûte azurée du ciel. Que de bienfaits n'a-t-elle pas prodigués à Walther sans le savoir! C'est elle qui lui a révélé que le chevalier d'une femme belle et pure ne peut pas commettre une action basse. C'est elle qui donne des ailes à ses songes pour faire planer son génie au-dessus de la terre. Elle écarte les serpents de sa route; son souvenir lui fait de l'ombre à midi. Qu'on ne lui demande pas comment elle se nomme; personne ne le saura. Elle s'appelle *Clémence* et *Rigueur:* cherchez par monts et par vaux, gens curieux. Malheur à ceux qui viendraient le distraire quand il rêve à elle; il ne voit pas, il n'entend

plus. Il la supplie de laisser un peu de liberté à son esprit, pour qu'il aille la chanter à la cour devant les seigneurs et les barons, devant les comtes et les électeurs de l'Empire, devant la reine du dernier tournoi. En vérité, elle devrait bien lui permettre, la cruelle, de venir s'asseoir à ses côtés, pour qu'il puisse la supplier et l'admirer encore, souriante, la tête inclinée; car sa parole est du bonheur, car la pudeur sur sa joue est la rose sur les lis, car son salut du matin ressemble à ces concerts d'oiseaux dont les murmures tombent des tilleuls touffus sur les bluets et les trèfles verts. C'est à cause d'elle qu'il s'est éloigné de toutes les autres femmes, et, s'il les honore encore, ce n'est que parce qu'elle est femme elle-même.

Ne semble-t-il pas qu'entre la manière des Minnesinger allemands et celle des troubadours, il y a la différence qui sépare le Pérugin, maître au pinceau chaste, aux extases célestes, aux profils angéliques, sorte de rêveur aérien dont les doigts

remuent à peine assez de matière pour incarner l'idée, et cet éclatant Rubens dont la peinture se montre pétrie de soleil, il est vrai, mais luxuriante, matérielle; éblouissante de coloris, mais le plus souvent sans reflet d'en haut. Aux uns la veine galante et le propos débraillé, aux autres la plainte mélancolique et l'expression voilée. Aux méridionaux la désinvolture, l'humeur entreprenante, la pompe dans l'image, le plaisir avant tout; aux fils de la Germanie l'aspiration vers l'infini, l'idéal dans la passion, je ne sais quoi de profond et de religieux comme l'ombre des cathédrales. Si ceux-là prêtent à l'amour l'enjouement provençal, ceux-ci allient à ses plus nobles élans la simplicité du cœur, et cette simplicité grave a son prix dans les choses de l'âme.

Un des traits caractéristiques de Walther de la Vogelweide est la faculté d'exprimer en nuances délicates les mouvements divers et jusqu'aux caprices du sentiment :

« Que m'importe après tout que d'autres femmes étalent le faste sur leur personne et traînent après elles une suite magnifique, elle me plaît telle qu'elle est. Elle est rude comme le satin, noire comme la neige. Blanche et rose, ses longs cheveux blonds relevés en tresse, je la vois, s'en allant modestement à l'église, bien voilée, à côté d'autres qui marchent fières et décolletées, pour mieux montrer combien elles ont la peau brune. Ah! si quelqu'un venait me l'enlever et avec elle mon soleil de la saison des glaces, je lui souhaiterais à ce drôle d'entendre, avant l'heure du repas, les chants de l'âne et du coucou..... »

Dans la foule de ces confidences amoureuses, aussi remarquables par l'originalité du style que par la grâce des idées, nous avons glané presque au hasard. Personne n'égalait Walther dans l'art de chanter la beauté, et lui-même s'est rendu justice :

« Après le culte de Dieu, dit-il, mon devoir le plus cher a toujours été de célébrer les perfections infinies des dames allemandes, et aucun homme, que je sache, ne les a louées plus magnifiquement que moi. »

Jusqu'ici nous avons pu admirer le talent du poëte sous deux faces : fraîcheur et force ; ce sont les deux attributs du jeune âge. Mais, à l'heure où nous arrivons, sa tête blanchit. Certains signes, précurseurs ordinaires de la vieillesse annoncent, hélas ! qu'on va bientôt le perdre : de longs cris de tristesse s'échappent de sa poitrine affaiblie. A la manière sombre dont il envisage maintenant le monde, on s'aperçoit que les larmes mettent un nuage devant ses yeux. L'amour et les distractions terrestres semblent désormais céder la place aux préoccupations plus graves que suscite l'approche de la mort. Si quelquefois il se rappelle le passé, c'est pour s'en détacher davantage et pour lui adresser des adieux :

« Le monde a changé d'une façon étrange ; l'amour marche de pair avec la bassesse et l'on se rit effrontément de la pudeur. Je ne chanterai plus que le monde ne se corrige... Le bonheur s'est envolé. Les jeunes et les puissants ont perdu leur gaieté ; les femmes sont devenues aveugles. Elles ne savent plus choisir entre

les âmes des hommes... Elles n'écoutent plus les poésies... »

Il n'y a pas loin des désenchantements à la piété; affranchi des illusions, le cœur s'élève plus librement vers l'infini. Walther sentit qu'il y a de la douceur à descendre vers la tombe quand on s'appuie sur la croix. De triste il devient résigné; vieux soldat des expéditions d'outre-mer, il a compris que la conquête du ciel vaut bien celle du saint Sépulcre. Sur ce versant de la vie où les plus forts cèdent au découragement ou au désespoir, lui se jette dans les bras de Dieu avec une joie de prédestiné :

« Hélas! hélas! répétait-il un jour, que de poisons recèlent les objets dont le charme nous enivre! Le bonheur ici-bas n'est que du miel délayé dans l'absinthe; la figure du plaisir est blanche, rose et couleur d'espérance; approchez, vous la prendrez pour celle de la mort, tant elle est lugubre. O vous qu'elle avait séduits de loin, vous qui vous êtes égarés à sa poursuite, cherchez votre appui dans le Seigneur. Une seule larme efface les plus grands péchés. Écoutez-moi, chevaliers,

car je parle pour vous. N'est-ce point vous qui portez les rudes cottes de mailles et qui balancez sur vos têtes les casques éblouissants? N'est-ce point à vous qu'ont été remis les boucliers et les glaives bénits? »

Quelquefois il médite amoureusement les mystères de la passion du Christ, et alors nous croyons le voir appuyé contre un des piliers de la cathédrale de Cologne, les yeux fixés sur le crucifix, ou bien errants sur ces vitraux qui retraçaient en traits lumineux l'histoire douloureuse du Golgotha. Sa parole, jadis légère et brillante, a maintenant des accents qui peignent admirablement ses propres souffrances et les angoisses mystérieuses du Rédempteur des hommes.

« Le juif aveuglé dit à son serviteur : Tu vas frapper son cœur de la lance! C'est ainsi que je veux voir finir son supplice. — La lance se leva pour frapper le Seigneur de tous les mondes. Le soldat avait enfoncé le fer dans le côté de Jésus. Marie tomba sur la terre en poussant un cri déchirant. Elle se sentit défaillir et

pâlit; ses oreilles n'entendaient pas, ses lèvres ne remuaient plus. Son cœur, trop plein des agonies du Christ, s'était brisé! La croix commençait à se teindre du sang de Dieu! »

Cette étude ne serait point complète si nous ne cherchions à indiquer l'influence qu'exerça Walther sur ses contemporains. Les poëtes sont les rois du monde; ils ont pour sceptre la baguette magique du sentiment. Ils remuent en même temps l'âme de la foule et celle des penseurs solitaires. De là leur action immense sur le monde qui s'agite et frémit longtemps encore après qu'une aile puissante l'a touché.

L'autorité du génie, Walther l'exerça d'une façon vraiment royale. Passion, tendresse, élévation, éclat du langage, il avait en gerbes ce que la plupart n'ont qu'en épis; il pouvait ébranler des portes d'airain; d'autres riment péniblement la description d'un lac ou manquent d'haleine à gonfler un chalumeau. Indépendant et fier, il ne s'abaissa pas,

malgré l'usage du temps, à porter les couleurs des princes qui l'appelaient à leur cour; sa poésie n'endossa jamais la livrée. Recherché partout, admiré des dames, renommé pour sa loyauté et sa droiture, il avait le don d'entraîner les souverains et les peuples; et, comme l'architecte du moyen âge, faisant travailler pêle-mêle sous ses ordres serfs et seigneurs à construire une église, il les employait à élever l'édifice gigantesque de la croisade. L'Allemagne était suspendue à ses lèvres; ses paroles étaient des oracles. « Je ne sais pas prendre une « détermination pour moi-même, disait-il avec un « étonnement naïf, et voilà que la moitié du monde « prête l'oreille à mes discours et me demande con- « seil. »

Les empereurs aimaient à voir près d'eux le chantre d'amour, à l'esprit enjoué, aux façons courtoises, dont le dévouement chevaleresque s'éclairait d'une prudence presque divinatoire. Il était le David de ces Saül, et sa harpe chassait les noirs fantômes

qui voltigent sans cesse autour du bandeau des monarques. Comme Dante, admirateur passionné de la vieille unité romaine, il rêve pour les successeurs de Charlemagne, non pas seulement le prestige attaché à leur titre, mais encore les droits et la puissance effective des anciens Césars. S'il déplore les grands priviléges accordés par Constantin aux évêques de Rome; s'il trouve étrange que les papes osent commander aux souverains, excommunier sans regarder à la pourpre; s'il les accuse de vouloir porter toutes les couronnes à leur côté comme un rosaire, ne voyons là qu'ardeur de patriotisme.

Walther a fait du reste ses preuves de bon chrétien. Venu un siècle après Pierre l'Ermite et saint Bernard, sa noble et délicate nature se révolte comme eux au spectacle du vice, et il le poursuit sans pitié lorsqu'il le rencontre caché sous la bure ou sous la cotte de mailles. Les convictions gibelines n'entament point chez lui le respect dû aux suc-

cesseurs de saint Pierre ; il embrasse le parti de Frédéric II, mais c'est dans l'espoir de réaliser une vaste pensée politique. L'importance du but peut seule racheter à ses yeux l'indignité de l'homme dans lequel s'incarnait son principe favori. Au fond, sa vénération fut toujours profonde pour une puissance qui vient du ciel, et qui n'est pas, comme les autres, fille de la force et du hasard. Sa foi s'incline devant ces vieillards, debout au milieu des ruines, montrant aux générations qui se succèdent l'Évangile et les catacombes, le mépris de la mort et la vérité.

A Würtzbourg, dans le cloître du *Nouveau Monastère*, on voyait jadis une tombe sur laquelle penchait un arbre. Lorsque le vent soufflait, les branches de l'arbre effleuraient la tombe et faisaient involontairement penser à la chevelure de la Madeleine, déroulant ses plis sombres sur les pieds du Christ. En écartant les feuilles et la mousse, on découvrait une inscription en latin du moyen âge,

gravée sans doute par la main de quelque moine, moins préoccupé de la forme virgilienne que de la crainte des jugements de Dieu. Elle était conçue ainsi :

> Pascua qui volucrum vivus, Walthere, fuisti,
> Qui flos eloquii, qui Palladis os, obiisti,
> Ergo quod aureolam probitas tua possit habere
> Qui legit, hoc dicat : Deus, istius miserere!

C'était l'épitaphe de Walther de la Vogelweide, le chantre d'amour. Dans la pierre qui recouvrait ses dépouilles, à travers les lierres et les grandes herbes, le voyageur remarqua longtemps quatre légers enfoncements remplis tour à tour de terre ou de pluie. Il les eût pris volontiers pour des coupes destinées à recueillir ces couronnes d'immortelles, les seules qu'on n'ose point refuser au génie. Mais, s'il interrogeait la mendiante assise non loin de là sur le bord du chemin, ou le berger qui pousait en chantant son troupeau vers la plaine, il

apprenait qu'un poëte des anciens temps avait voulu qu'après lui, chaque matin, les oiseaux qu'il aimait pendant sa vie, retrouvassent dans les creux de cette pierre la pâture qu'il ne pouvait plus leur distribuer de sa main. On respecta son vœu durant de longues années; mais, un jour, le chapitre du monastère, après avoir mûrement délibéré, décida que la charité du trépassé n'était pas assez méritoire, et que désormais on partagerait le pain blanc entre les chanoines au lieu de l'émietter aux passereaux [1].

Les passereaux désertèrent la tombe devenue soudain inhospitalière et ne vinrent plus caresser de leurs ailes l'ombre du poëte. Ils prirent leur vol

[1] In novi monasterii ambitu, vulgo *Lorens garten*, sepultus est *Waltherus*, sub arbore. Hic in vitâ suâ constituit in suo testamento, volucribus super lapido suo dari blanda et potum; et quod adhuc die hodierna cernitur, fecit quatuor foramina fieri in lapide, sub quo sepultus est, ad *aves* quotidie *pascendas*. Capitulum vero N. M. hoc testamentum volucrum translulit in semellas, dari canonicis in suo anniversario, et non amplius volucribus. (Fr. von der Hagen, p. 176. *Aus der Handschrift entnommen von Gropp. Würtsb. Kronik.*)

vers les granges et les buissons, et firent comme les pensées des hommes : ils s'éloignèrent de celui qui n'est plus.

GODEFROID DE STRASBOURG



GODEFROID DE STRASBOURG *

Walther de la Vogelweide, figure méditative, rembrunie par le soleil des croisades, puis soudain éclairée par de tendres sourires, vie à deux faces, vouée aux exploits et à la poésie, Walther nous a semblé à divers points de vue, personnifier cette vieille patrie des Teutons qui commence à devenir l'Allemagne.

Le chantre d'amour que nous allons étudier s'annonce par une physionomie moins imposante que Walther. L'austérité n'est pas son caractère

dominant. Il n'eut point d'existence politique. Personne n'imagine sans doute que tous les Minnesinger furent de force ou d'humeur à emboucher à la tête des peuples la trompette des expéditions d'outre-mer. Ils n'essayaient pas invariablement de traduire en vers ou en actes les exhortations ardentes des saint Bernard ou des Grégoire VII. Godefroid de Strasbourg, par exemple, loin d'aspirer à guerroyer contre les infidèles, n'est qu'un artiste aux manies délicates, dont la main sait tirer légèrement d'une lyre un peu molle des notes d'une nonchalance exquise. Son esprit facile glisse avec une telle simplicité sur la pente de la licence, qu'à coup sûr il dut maintes fois s'attirer les semonces des gens d'Église. Autre La Fontaine, il semble capable de s'être demandé à lui-même par où ses vers avaient péché. Heureux de ses riantes idées, il s'y livre tout entier, il s'isole et vit avec elles loin du mouvement et loin du bruit.

Si vous parcourez jamais le précieux manuscrit

de Manesse[1], vous remarquerez sur l'une des pages une peinture assez grossière, haute en couleur, pauvre en dessin, roide et cependant d'une remarquable élégance. Un tout jeune homme est assis sous une tente. Une sorte de toque posée sur d'épaisses boucles de cheveux blonds les retient sans les emprisonner. Un large vêtement bleu flotte sur ses épaules et laisse apercevoir un justaucorps de pourpre serré à la taille. La main gauche repose sur des tablettes, la droite tient en l'air un faucon. Nulle trace d'écusson armorié. Au bas de la feuille on lit ces mots en caractères gothiques : *Gôtfrit von Strazburk.*

Godefroid naquit en effet dans la capitale de l'Alsace. A cette époque, Strasbourg brillait d'un vif éclat, et venait d'être érigé en ville impériale. Godefroid était d'origine bourgeoise, comme l'indique le titre de *maître* que lui donnent partout les

[1] Ce recueil fort ancien, que l'Allemagne nous envie, offre, en tête de leurs œuvres, le portrait des principaux Minnesinger. (Bibl. imp.)

chroniques, et ce ne fut point un malheur pour son talent, qu'il put cultiver plus à l'aise, affranchi des agitations guerrières, loin du tumulte des luttes féodales. Son père faisait partie sans doute d'une de ces honorables corporations des arts et métiers auxquelles il faut remonter si l'on veut comprendre les premières conquêtes du tiers état, et dont la puissance devait être grande dans une cité qui conserva longtemps une organisation toute républicaine. A en juger par le savoir de Godefroid, l'honnête marchand dut lui prodiguer livres et leçons. Si, conformément à l'esprit du temps, ce bon père avait l'idée de voir un jour son fils se faire de la science un escalier pour monter aux dignités ecclésiastiques, s'il se l'était jamais représenté chantant l'office dans une stalle de chanoine, traînant l'ample robe de prélat, ou bien le bénissant lui-même du haut de l'autel de la cathédrale, au milieu du peuple agenouillé, cette espérance fut déçue. Godefroid fut Minnesinger, et, au lieu

d'entonner les psaumes sous la nef sonore d'une abbaye, il célébra gaiement les dames.

Sa jeunesse fut modeste et obscure. Les détails nous manquent, et ce n'est qu'à grand'peine que nous parvenons à soulever un coin du voile qui nous dérobe le mystère de ses premières années. Quelle main amie guida ses pas? quels encouragements a-t-il reçus? de quelle hauteur descendit dans son âme la première inspiration? d'où vint ce bienfaisant rayon de chaleur qui fit éclore son génie en germe : tout cela, nous l'ignorons, ou peu s'en faut. Il y a presque toujours des fées marraines cachées autour du berceau d'un poëte, et plus leurs présents sont splendides, plus on serait curieux de surprendre la main qui les répand. Souvent, comme ici, il faut y renoncer; mais ne peut-on point se consoler de n'avoir pas vu la baguette lorsqu'on recueille le bienfait?

A la désinvolture mondaine de son style, aux nuances graduées de certains de ses tableaux, on

reconnaît aisément que la cour des Hohenstauffen fut pour le Minnesinger une de ces patronnes bienfaisantes. Cette cour venait de temps à autre établir sa résidence à Strasbourg. Dans le voisinage, au fort de Trifels, on gardait les joyaux de la couronne impériale[1]. Les Hohenstauffen protégeaient les arts; ils les aimaient pêle-mêle avec les fêtes, le luxe des festins et des spectacles. Leurs jours s'écoulaient au milieu de jouissances souvent plus bruyantes que raffinées, mais ils ne tenaient pas moins à honneur de les assaisonner et de les ennoblir par les plaisirs de l'esprit. Frédéric II lui-même, Sardanapale allemand, s'entourait volontiers de poëtes. Godefroid devait se sentir attiré par la magnificence de tels princes, et il n'était point homme à s'effaroucher de l'élégance un peu dissolue de leurs mœurs. Au contact de la cour, sa langue s'épura, ses vigoureuses qualités s'énervèrent. Cette meule dorée lui donna de la finesse en

[1] Rauṁer, *Hohenst.*, t. II. Hagen, t. IV, p. 560.

lui otant de la force, et la faveur des Hohenstauffen lui serait probablement devenue funeste, si ces Mécène d'humeur inconstante et voyageuse ne se fussent pas souvent éloignés de Strasbourg presque aussitôt après y avoir fait flotter leur bannière.

Lorsqu'au lendemain d'apparitions rapides la cour s'enfuyait avec son cortége fastueux de pages, de châtelaines et de seigneurs, triste, les yeux éblouis, notre pauvre jouvenceau allait errer au bord du fleuve natal. Le Rhin à son insu calmait ses ennuis, en le préparant par les grands tableaux aux grandes pensées.

Le Rhin a toujours été cher aux Allemands. Une tendresse filiale les attire invinciblement sur ses bords. Depuis les temps les plus reculés ils le saluent du nom de père (*Fater Rhein*), bien que ce père dénaturé leur ait apporté jusqu'à trois fois la servitude sur son dos, Louis XIV et Napoléon après César. Godefroid ressent profondément l'en-

thousiasme patriotique. Il aime à s'égarer sur ces rives escarpées, à prêter l'oreille au bruit des eaux qui, reposant les âmes des bruits de la terre, les berce dans une sorte de paix bienheureuse. « O Rhin, s'écrie-t-il, tes montagnes élancent leurs cimes jusqu'au ciel, de concert avec les aspirations du cœur. » Les sites, qui se prolongent, à droite et à gauche du fleuve, avec une gracieuse opulence de moissons, de bois touffus et de prairies; les collines laissant rouler sur leurs croupes d'immenses guirlandes, jusqu'au sein des flots que sillonnent de riches navires; au sommet des pics, les châteaux forts élargissant leurs ailes dans les nuages comme des vautours prêts à fondre sur la plaine; dans les vallées, les hameaux épars çà et là; les îles disséminées partout, tantôt pareilles à des fleurs épanouies sous les ondes, tantôt terribles d'aspect se détachant sur un fond de noirs souvenirs et de funèbres légendes; les chansons des pêcheurs éparpillant des notes bruyantes au-

dessus des mugissements solennels qui jaillissent du fond des gouffres : tant de scènes variées, tant de puissantes harmonies entraînaient Godefroid vers les régions de l'infini. Au milieu de cette nature émouvante, un jour qu'il feuilletait un manuscrit, son front s'illumina d'un feu subit; il poussa un cri de passion qui devint un poëme : *Tristan et Isolde.*

Au dire de certains érudits allemands, le sujet de Tristan et Isolde aurait une singulière importance; il serait né en Orient au pied même de l'arbre qui perdit Adam et Eve. Chaque peuple de l'univers en aurait emporté une tradition vague, qu'il colora plus tard des teintes particulières de son imagination. Sans remonter à l'Eden, nous croyons pour notre compte à une origine celtique [1].

[1] La légende de Tristan et Isolde ne nous vient pas d'Asie, mais on a su l'y retrouver, et cette découverte a pu donner qnelque poids à l'assertion nébuleuse dont il s'agit. Les croisés, marchant à la conquête du saint sépulcre, ne priaicnt point toujours; chemin faisant, ils se racontaient de frivoles histoires. Les noms des héros de la Table Ronde, francisés par

A Godefroid revient la gloire d'avoir compris les beautés de ce drame chevaleresque, d'avoir fait ressortir de mâles et gracieuses figures sur une toile, avant lui non-seulement mal peinte, mais décousue. Réleguant dans une obscurité presque complète les productions incohérentes de ses devanciers, il y substitua une œuvre où la limpidité du style, le mouvement et la flamme de l'invention ne cessent de vivifier 'intérêt. Le poëme de

Chrestien de Troyes, célébrés un peu partout par les chevaliers pèlerins, devinrent ainsi populaires depuis les menhirs de la Bretagne qui les entendit prononcer pour la première fois, jusqu'aux minarets do Constantinople. Lorsque la croix vint remplacer le croissant, dans la capitale du Bas-Empire, je soupçonne un prince de l'illustre maison de Brienne d'avoir fait traduire, non sans plusieurs variantes, la légende armoricaine dans l'idiome d'Homère. Toujours est-il, et le fait nous semble trop curieux pour être passé sous silence, qu'un nommé *Géro* tenta l'entreprise et a réussi. Il dut dédier son chef-d'œuvro à l'un des Baudouin. La bibliothèquo de la reine de Suède, au Vatican, on possède un exemplaire manuscrit sous le n° 823.

Voici un vieux guerrier qui interroge Tristan sur ses ancêtres et sa patrie :

123. Τὴν κλῆσιν ἐπυνθάνετο καὶ γένος καὶ πατρίδα.
Οὐ γάρ ἐοίκει κατ' αὐτοὺς εἶναι τῆς Βρετανίας.
« υἱός, φησιν, ὁ τοῦ ῥηγός ὑπάρχω Λιονόης
Ἀδελφιδοῦς δὲ τοῦ ῥηγός τοῦ Μάρχου Κορναλίας.
Τριστᾶνος δὲ καλούμενος ὑπάρχω παρὰ πᾶσιν. »

Tristan et Isolde est, sans contredit, une des conceptions les plus saisissantes qu'ait enfantées le sentiment au moyen âge, cette phase passionnée de l'esprit humain. Il fit grand bruit à son apparition, et la critique moderne, sauf quelques restrictions, n'en a guère appelé des jugements et de l'admiration du XIIIe siècle. « Godefroid sut utiliser, dit Vilmar dans sa remarquable *Histoire de la littérature*, ce grossier amas de couleurs disparates, héritage des auteurs français et anglais qui avaient traité le sujet avant lui; il a laissé une peinture de l'âme, qui, en vérité aussi bien qu'en profondeur, a été rarement égalée. » L'action se développe au milieu d'une clarté pure. Ici, point de ces ferrailleurs insupportables qui se pourfendent à plaisir, comme dans les romans antérieurs. Godefroid possède à fond l'art d'isoler les créations principales, d'y attirer la lumière, de faire converger vers elles seules l'intérêt. Tristan et Isolde sont toujours sur le piédestal, deux belles et vivantes statues.

Çà et là abondent les fines remarques, les comparaisons inattendues, la raillerie incisive, le mot pour rire et pour penser. Toutes ces douceurs, toutes ces peines, tous ces délires, toutes ces ivresses, tous ces ennuis, qui se trouvent confondus pêle-mêle dans la corbeille de l'amour où de minces rayons de miel recouvrent tant de fruits amers, il les détaille, il les saisit, il les enchaîne avec l'art d'un Benvenuto et la mélancolie savante d'un Pétrarque. La qualité dominante de son esprit, c'est la grâce; mais cette grâce n'est point tout à fait celle de son temps. Dans ses œuvres, elle découle moins de la naïveté des sentiments qu'elle ne résulte de la délicatesse de l'expression. Son style est celui d'un lettré. Il mesurait ses écarts. Il savait écrire. Godefroid a le génie attique. On dirait un fils de la Grèce, devenu fils des Teutons par un caprice de la métempsycose, étonné de revivre à Strasbourg, surpris de s'éveiller chrétien, et jusque dans ces bandes de lumière que prolongent les

rosaces pieusement coloriées des chapelles, trouvant des écharpes pour les nymphes et du soleil pour ses dieux.

La foi du Minnesinger, c'est son attachement d'un jour à une souveraine inconstante. Un caprice de femme lui fait la loi. *Fantaisie l'oblige.* Aussi le temps lui manque-t-il pour s'occuper des conflits politiques et religieux qui ébranlent la terre autour de lui. Peu lui importe que les successeurs de l'austère Hildebrand encouragent l'Italie à secouer le joug des descendants de Charlemagne! Peu lui importent les appels retentissants des croisades! Son oreille n'est ouverte qu'à la voix enchantée du printemps; car le printemps a sa voix aussi : les herbes soyeuses tapissent la vallée! Les soirs deviennent tièdes, les jeunes filles deviennent gaies! Les danses commencent à s'enlacer autour des chênes comme des pampres folâtres agités par le vent, dorés par les rayons mourants du jour! Bien fou qui songe alors aux

empereurs toujours prêts à se battre, aux moines qui mendient le sang et l'or, aux vaisseaux qui partent pour la Syrie et deviennent des cercueils en route! Mieux valent les rires sous la feuillée et les lentes promenades le long des charmilles!

Maintenant que nous connaissons le poëte, ouvrons son livre et lisons vite. N'imitons pas ces fabliaux interminables, délices des châtelaines d'autrefois, auxquels les veillées de deux ou trois hivers allaient régulièrement puiser un galant ennui couronné par le sommeil. Soyons brefs, et, dans l'impossibilité de moissonner partout, évadons-nous, s'il se peut avec quelques perles dans les mains.

Blanchefleur, fille de Mark, roi de Cornouailles, vient d'expirer en apprenant la mort de son époux tué sur un champ de bataille lointain :

« Lorsqu'elle apprit, la noble dame, le malheur qui fondait sur elle (ah! Dieu, daignez ne jamais m'instruire de ce qu'elle apprit alors, daignez abriter ma vie contre

de pareilles détresses !), tout le monde fut ébahi de la manière dont elle le reçut : aucune larme ne mouilla sa paupière. C'est que son cœur était devenu marbre. Le sang qui le faisait battre était l'amour; la douleur avait chassé l'amour. Il n'était plus habité que par la désolation morne et muette. Blanchefleur ne fit pas comme d'autres épouses qui trouvent encore assez de force pour se plaindre au Maître du bien qu'il leur ravit. Non, elle n'essaya point un mouvement, elle ne proféra pas une parole ; les gémissements expirèrent avant de sortir de sa bouche. Elle se sentit défaillir, tomba à terre et ne se releva plus... Elle était accouchée d'un fils... Le petit être sourit à la lumière. Pour elle, elle ne le vit point : les yeux de Blanchefleur s'étaient fermés et ne se rouvrirent plus. »

Rual, type énergique du dévouement féodal, reçoit l'enfant dans ses bras et le nomme Tristan, en souvenir des tristesses qui l'ont jeté orphelin dans le monde, pâle fleur éclose entre deux tombeaux. Tristan grandit sous son aile, hardi comme son père et gracieux comme Blanchefleur. C'était un sourire égaré parmi les larmes. Les années

en passant sur sa tête semblaient lui faire largesse et le combler de ces dons rares qui s'appellent beauté, vigueur, génie. A peine adolescent, il faisait l'admiration de tous. Comme Alexandre, il ne craignait aucun cheval, et les vertus guerrières fermentaient en lui. Le sang lui montait au visage quand il voyait étinceler des lances; il tressaillait d'enthousiasme, lorsque parfois le son des trompettes, les pas précipités des chevaux caparaçonnés de fer se mouvant par sombres files, le fracas des armures, le bruit des chevaliers hérissés de cottes de mailles, rebondissants sur leurs selles; enfin, dès que quelques mots de cette langue martiale qui retentit dans les combats parvenaient jusqu'à lui. Il savait, sans les avoir jamais appris, les idiomes des pays voisins. La harpe sous ses doigts frémissait d'harmonies singulières. Le soir, si la brise était calme, la mer paisible, le fidèle Rual de joyeuse humeur, il en jouait d'une façon moitié grave, moitié enfantine, qui faisait rê-

ver les jeunes gens longtemps après l'heure où les ponts-levis repliés retirent leur ombre aux eaux des douves des forteresses. Il étonnait les preux blanchis dans les camps par son audace, plus encore par sa sagesse; et les aïeules prudentes proclamaient, gravement, en tournant leur fuseau, n'avoir jamais contemplé regards si illuminés éclairant un front si pur.

Tristan avait quinze ans lorsqu'un jour on aperçut un grand navire qui s'avançait à travers les vagues. Ce navire venait de Norvége et jeta l'ancre en face du château de Kanoel, où le fidèle Rual élevait l'orphelin au milieu de ses propres enfants, laissant ignorer à tous l'éclat de sa naissance. Le vaisseau, monté par de riches marchands, recélait, disait-on, d'incomparables merveilles. L'impétueux Tristan escalade le bord, achète plusieurs faucons dont la griffe mord fièrement sur son bras et va regagner la terre, lorsqu'un échiquier, vrai chef-d'œuvre qui se trouve

là mêlé à une foule d'objets précieux, arrête son attention. Les pièces étaient d'ivoire ingénieusement sculpté, et mille pierres fines s'y suspendaient en guirlandes. « Une partie! gentils marchands, » s'écrie l'impatient neveu du roi Mark, et il les provoque au jeu avec une juvénile ardeur. Les marchands sont éblouis à leur tour. Cette jeune figure brillait d'un éclat merveilleux, et la grâce de l'enfance, ennoblie par la fierté naissante de l'adolescent, l'entourait d'une auréole magique. Ils se regardent, sourient; une même idée traverse leurs esprits cupides; ils se mettent à chuchoter entre eux :

« Quel beau page ferait ce jeune garçon! que d'élégance dans ses traits et dans sa taille! Il n'y a point de reine de France ou d'Espagne qui ne fût heureuse de le voir à sa suite, point de prince qui ne troquât volontiers vingt de ses serviteurs contre cet écuyer! La vague nous jette ce joyau dans notre escarcelle, profitons-en! »

Là-dessus la partie s'engage, partie étourdissante,

fiévreuse et folle, dans laquelle Tristan s'absorbe tout entier, tant il éprouve de plaisir à manier ces morceaux d'ivoire, qui semblent moins obéir à ses doigts qu'à l'impulsion d'un génie. Autour de lui, drapés dans leurs larges manteaux, les marchands norvégiens attachent des regards diaboliques sur le damier fatal où se joue la liberté de l'orphelin.

En effet, sur un signe du maître d'équipage, le navire s'arrache doucement à l'anse profonde où il est mouillé. Les câbles n'ont point crié ; sur la poulie docile la voile se déplie sans bruit ; l'ancre est ramenée sur le pont aussi silencieusement que l'oiseau, à la tombée du jour, replie le pied sous son aile; la rame plonge mollement sous les eaux sans faire jaillir l'écume ; une brise qui s'élève emporte le navire vers la pleine mer.

Depuis longtemps le crépuscule s'étendait sur les vagues, depuis longtemps l'Océan élargissait ses vastes plaines entre le rivage et lui, lorsque Tristan vainqueur bondit et songe à aller retrou-

ver Rual. Il s'élance hors de la salle où il vient d'oublier les heures; mais à peine ses yeux peuvent-ils distinguer la cime du donjon paternel qui s'abîme à l'horizon, sous les flots. A quinze ans l'âme est une terre vierge; lorsque la douleur y jette ses germes amers, la plante hâtive plonge ses racines à d'immenses profondeurs. Traîtreusement ravi au sol natal, jeté faible et sans armes entre les mains d'audacieux malfaiteurs, son désespoir s'accroît de l'idée de son impuissance. Tristan s'assied près de la proue. Les bras tendus vers la rive, il verse des larmes brûlantes et gémit; ses gémissements se perdent au milieu des murmures de la haute mer. Tout à coup une lune voilée lui montre la patrie dans le lointain, comme une apparition du passé. Alors l'exilé croit entendre les plaintes de son père adoptif le réclamant au bord de l'Océan.

Du côté des Norvégiens, la joie est sans bornes. Marchands et matelots chantent en chœur des

couplets barbares, et vident d'immenses cruches d'hydromel pour célébrer leur bonne aubaine. Ils doublent l'infortune en y mêlant l'insulte. Émerveillés de leur capture, ils comptent d'avance l'or qu'elle va leur rapporter. L'ivresse précipite leurs gestes et leurs paroles, et Tristan sent son cœur prêt à se briser dans sa poitrine, lorsque parfois leurs rires bruyants font explosion dans la nuit. Mais la Providence veille sur la victime.

Voilà que peu à peu le firmament s'assombrit; d'épaisses vapeurs s'amoncellent; les éclairs s'allument dans les nuages, et la tempête se déclare. L'embarcation chancelle, secouée par une force vengeresse; les cordages se rompent et volent avec l'écume; les mâts penchent vers l'abîme, se relèvent, retombent, et nos marchands norvégiens, vaincus, cramponnés à ces faibles appuis, semblent des fruits près de se détacher du rameau. C'est maintenant aux coupables de trembler, au prisonnier de relever la tête : lui a le droit d'espérer en

Dieu. Les vagues ont beau assiéger le vaisseau et menacer de l'engloutir, Tristan sourit à ces horreurs et semble heureux lorsqu'une lame vient inonder d'une pluie amère ses longs cheveux flottant sur son cou. Les Norvégiens sentaient la vie leur échapper, ils ne comptaient plus que sur le hasard, *ce chétif gouvernail*, comme dit Godefroid, quand soudain le remords, aiguillonné par la terreur, leur suggère une salutaire pensée : ils jurent à grands cris de délivrer Tristan, de le déposer sur la première côte qui s'offrira à leurs regards.

« Et voyez, à peine eurent-ils conçu ce bon vouloir, et leur rage se prit-elle à décroître, que la mer s'adoucit elle-même... La tempête s'écoula comme une marée, et bientôt le soleil reparut radieux au milieu des nuées plus légères. Une terre se montra. Tristan est porté sur une barque et descendu sur le sable... Les pirates s'éloignèrent. Leurs voiles cinglèrent vers d'autres climats, mais leurs esprits étaient troublés : ils emportaient au loin l'effroi des punitions célestes dans les replis de leur cœur. »

Cette terre, où le fils de Blanchefleur vient de poser les pieds n'était autre que le royaume de Cornouailles où régnait son oncle le puissant Mark. Ce prince lui était inconnu, car le sage Rual avait évité d'exalter son orgueil en lui révélant son origine. Or, après mainte et périlleuse aventure, le sort conduit notre héros au milieu d'une chasse que donnait le roi. Le cerf venait d'être forcé ; les chiens haletant hurlaient encore autour de son agonie. La forêt tout entière frémissait au son de bruyants accords s'échappant par rafales de vingt bouches de cuivre. Tristan s'approche, se hasarde au milieu des groupes, et, comme il était habile en toutes choses, il advint qu'il en remontra aux piqueurs dans l'art si important de se servir du couteau et de sonner du cor. Nous renonçons à raconter comment il s'y prit. Toujours est-il qu'il fit prodige. Charmés et presque humiliés, les piqueurs le mènent au roi. Celui-ci l'applaudit et sourit gracieusement ; toutefois il ignore encore quel sang coule

dans ses veines. Le jeune étranger étonnait tout le monde. Il parlait à chacun sa langue, qu'il fût Latin, Français, Danois ou Anglais, et ses façons étaient aussi nobles que courtoises. Mais ce fut bien une autre merveille lorsque l'on mit une harpe entre ses mains. L'orphelin, la saisissant avec transport, se prit à songer à son pays, à son foyer, au château de son père, aux temps, où s'accompagnant du même instrument, il chantait en Bretagne, à l'ombre des sapins où mugissait le vent du nord, les vieux airs que lui avait appris Rual. Il en joua de telle sorte, affirme le Minnesinger, « que tous sentirent s'élever dans leurs âmes des mouvements étranges, et que plus d'un chevalier assis muet, le menton entre ses mains, en oublia jusqu'à son nom. » Lorsque ses doigts abandonnèrent la harpe, le glorieux Mark l'attira doucement près de lui :

« Tristan, lui dit-il, en toi se trouve rassemblé tout ce que je désire. Langues diverses, art de la vénerie, art

de tirer des sons harmonieux des cordes sonores : tu sais tout. Nous allons vivre ensemble, tu seras mon compagnon, moi le tien. Le jour nous monterons à cheval et nous poursuivrons la bête fauve. Nous occuperons nos soirs aux choses dignes de distraire les princes. Chant, violon, guitare te sont choses familières : tu essayeras d'en réjouir mon cœur. D'un autre côté, moi aussi, j'ai ton bonheur dans mes mains. Manteaux éclatants, coursiers aux pieds ailés, je te donnerai tout à profusion. Tu auras ce qu'appelleront tes désirs. Vois mon épée, mon arbalète, ma corne d'or et mes éperons : compagnon, je les confie à ta garde. Prends-les. Et maintenant que te voilà mon favori, n'aie point le front trop hautain et que la joie t'accompagne ! »

Quatre ans se passent. Tristan est maintenant guerrier vigoureux, léger dans sa démarche, aimable dans sa fougue, ardent, intrépide et rêveur. Il est le conseiller privilégié du roi, il est son bonheur et sa sagesse. On commence même à lui porter envie, car tout succès a son ver qui le ronge. Mais souvent notre héros songe au fidèle serviteur auprès

duquel il a grandi. Sans doute, son cher Rual n'est plus, le manoir où mourut sa mère est abandonné, les murs s'entr'ouvrent et s'écroulent; peut-être le lierre qui commençait à vêtir les tours n'embrasse-t-il à présent que des ruines. Cependant, voici qu'un dimanche matin, comme Mark, entouré de ses nobles, chevauchait vers le monastère voisin pour y entendre la messe, un pauvre tout couvert de haillons apparut sur le bord du chemin. C'était un pauvre comme on n'en voit pas; les seigneurs lui jetèrent de l'argent; il ne se baissa point pour le ramasser. Les aumônes lui semblaient indifférentes. Mais à chaque cavalier il demandait son nom. Il avait le regard inquiet et les pieds couverts de poussière. Quand on l'interrogeait, il répondait que depuis de longues années il parcourait l'univers. Ce pauvre n'était autre que Rual. Il venait d'arriver en Cornouailles, épuisé de lassitude et se traînant avec peine. Enfin la reconnaissance a lieu. L'enfant devenu homme couvre de baisers les che-

veux blancs du vieillard qu'il a laissé robuste. Il s'étonne douloureusement en voyant qu'il a affronté pour lui tant de maux et précipité le cours des ans. La tête du fidèle serviteur, courbée tout à l'heure comme celle d'un avare qui a longtemps poursuivi son trésor, s'éclaire soudain et se relève pour sourire. Il presse son bien-aimé sur son sein, le questionne, et, sans attendre la réponse, le presse encore dans une folle étreinte. Les premiers épanchements passés, Tristan conduit Rual auprès du roi, qui le fait asseoir à sa table et lui ordonne d'échanger ses haillons contre des habits magnifiques. Alors le vieux pèlerin, obéissant au désir du prince, raconte longuement la fin malheureuse de Blanchefleur et la naissance de Tristan. Tristan fléchit le genou devant son oncle. Celui-ci, qu'attriste le souvenir de sa sœur ensevelie sur un rivage lointain, semble indécis entre la douleur d'avoir perdu la mère et le bonheur inespéré de posséder le fils. Néanmoins au bout de quelques jours la joie l'emporte, selon l'u-

sage. Bientôt ce ne furent au palais que festins et réjouissances; le vin ruissela dans les coupes d'or des convives, la gaieté dans les cœurs. Mais la foule des seigneurs turbulents n'en faisait pas moins silence par intervalles. On se penchait avidement pour entendre Rual conter ses aventures et parler des peuples au foyer desquels il s'était assis dans ses haltes. Son expérience était profonde; et, comme il avait beaucoup souffert, il compatissait aisément aux malheurs et aux faiblesses des hommes. Ses paroles étaient empreintes d'une douceur pleine de charme. On aurait dit que sa voix, depuis longtemps condamnée à gémir, avait peine à retrouver les accents oubliés du bonheur.

Armé chevalier, devenu fameux dans le monde par ses exploits extraordinaires, Tristan ramène en Cornouailles, dans une galère magnifique, la belle Isolde, princesse d'Irlande. La légende nous dit qu'ils burent, sans le vouloir, d'un vin mystérieux, préparé par une magicienne, boisson enchantée

qu'une jeune fille ignorante leur versa par hasard. Ce breuvage avait des vertus singulières : il fermentait dans l'âme, y amoncelait des orages après l'avoir inondée de joie, la plongeait dans des rêveries tendres, dans des extases et des bonheurs sans nom, puis l'attirait vers des abîmes. Bientôt les amours auxquels il avait donné des ailes, des sourires et des souffles parfumés, devenaient des tyrans acharnés sur leurs victimes; alors, terribles, inexorables, éperdus, exprimant la vie comme le pressoir exprime le jus de l'olive, les enivrant d'amertumes après les avoir abreuvées de voluptés, ces monstres déguisés les poussaient dans les bras du désespoir et de là dans ceux de la mort. Tristan saisit follement la coupe où bouillonnait la fatale liqueur, il la présenta à Isolde, et à peine l'avaient-ils effleurée du bout des lèvres, que leurs cœurs étaient déjà séduits : « Tout à coup entre leurs deux esprits, il n'y eut plus de barrière. Leurs pensées, devenues familières, volaient de l'un à l'autre et se

reflétaient mutuellement comme ces images que deux miroirs se renvoient. Leurs âmes s'étaient embrassées. Ils demeuraient en silence... Leurs yeux se rencontrèrent... Leur beauté s'était transfigurée... Isolde regarda la mer. On aurait dit qu'elle voulait attirer les ondes... »

A ce spectacle, l'imagination de Godefroid s'anime pour faire un retour sur lui-même et sur son temps. Comme toutes choses lui semblent fades et tristes auprès de ces ravissements! Hélas! où sont les grandes passions d'autrefois? se demande-t-il en cherchant autour de lui. Il n'en trouve plus, et ce pauvre résultat l'amène à conclure que, de cette argile pétrie dans la flamme dont Dieu nous avait faits, il ne reste que de la boue.

Chose singulière que cet attrait qui ramène invinciblement les âmes vers le passé! Quel est ce charme qui les entraîne parmi les tombes? Quelle force secrète les arrache au présent pour les attacher à ce qui n'est plus? Homère se complaît dans

les réminiscences du vieux Nestor; Virgile est un pâtre de l'antique Latium, qui, appuyé sur sa houlette, évoque l'image de Troie au milieu de la cour d'Auguste; Ovide lui-même se soulève sur sa couche de Sybarite pour soupirer vers l'âge d'or et saluer de lumineux lointains. Tous les poëtes regardent derrière eux avec mélancolie. Ils ressemblent à des pilotes inquiets du sort de leur navire, qui, suivant d'un regard douloureux le sillage qu'a tracé sur les flots leur proue rapide, remontent par la pensée de vague en vague jusqu'à la limite de l'horizon, au bout duquel ils croient apercevoir la patrie. Godefroid de Strasbourg, célèbre il y a six siècles des temps déjà loin de lui, au sein desquels il s'égare avec délices; au XIX[e] siècle on s'éprend du XII[e] et du XIII[e]. N'est-ce point parce que tout lointain se perd dans l'ombre, et que dans l'ombre les yeux s'inventent à eux-mêmes leur spectacle? N'est-ce point parce que les morts sont patients de leur nature et se laissent visiter plus facilement que

les vivants? Peut-être. Mais aussi que d'enseignements, que de révélations surgissent des ruines? Comme on y entend la voix de Dieu distincte de tout sentiment humain! Comme ses pas se retrouvent profondément empreints dans la poussière des sentiers désertés par la foule! A cette attraction instinctive pour l'inconnu et le passé se mêlent sans doute au fond de nous de confuses aspirations vers la félicité première. Lorsque les afflictions et les désenchantements surviennent, à mesure que nous descendons sur le versant des âges quelques-uns de ces gradins derniers échelons de notre vie, l'ambition de remonter jusqu'au sommet de la montagne, dont nous apercevons les précipices, nous pousse vers les hauteurs, et, comme notre soif est ardente, comme nous espérons toujours découvrir des sources nouvelles où pourront se rafraîchir nos lèvres brûlantes, nous voulons essayer de boire à la coupe à laquelle se sont abreuvées les générations évanouies. Tout homme alors ressemble à Adam dans

ses vieux jours, lorsque, accablé de douleurs, adossé aux nombreux tombeaux de ses fils, les yeux éteints, pressant de ses bras convulsifs sa poitrine amaigrie, il envoyait sa pensée mendier aux portes de l'Éden quelques souvenirs de bonheur.

Tristan et Isolde, tout pleins de la violente passion qu'ils avaient conçue l'un pour l'autre, n'arrivèrent que trop tôt en Cornouailles. C'est là que l'aventure cesse d'être innocente. Isolde, promise au roi qu'elle n'a jamais vu, épouse le roi sans oublier Tristan. Godefroid de Strasbourg, en face de cette situation scabreuse, se livre à des transports de grande allégresse. Il bat des mains et sourit d'un air de béatitude. On dirait qu'il a gagné sa cause. Désormais le *glorieux Mark* est complétement déchu ; son trône est un pilori ; et son sceptre, enrubané d'emblèmes dérisoires, est devenu le hochet du poëte. Godefroid nous montre Roméo s'enfuyant avec Juliette, loin des palais et des regards des hommes, dans les bras toujours ouverts de la

bonne nature, confidente et complice de tant d'amours. Cette peinture, tout entière dans le goût allégorique, finirait par devenir insipide, s'il ne s'y mêlait çà et là quelques touches vigoureuses et une tendance bien marquée vers l'idéal. Un ciel sans nuages resplendit sur la tête des deux amants, leurs pas s'égarent sur des pelouses sans bornes, et leurs deux âmes unies se reposent au milieu de paysages enchanteurs. Ils s'ébattent dans leur joie comme deux cygnes dans une eau vermeille.

Mais voilà qu'on vient les troubler dans leur asile et que le serpent maudit déchaîne sa fureur diabolique sur leurs fronts couronnés de fleurs. On a découvert leur retraite : Isolde est ramenée près du roi. Quant à Tristan, il a repris son épée et remplit l'Allemagne, la France et l'Espagne du bruit de ses hauts faits. Il essaye d'étourdir sa douleur au milieu du fracas des armes, mais c'est en vain. De temps en temps le visage du héros se

couvre de pleurs; son front se courbe chargé d'ennuis; et, lorsqu'il joue de la harpe, les cordes qu'agitent ses mains fiévreuses ne semblent obéir qu'à de sombres inspirations. Quand il songe à Isolde aux bords de la mer, les plaintes sortent de sa bouche, désordonnées et sans nombre, et les flots, loin d'endormir sa peine par leurs murmures, semblent la rendre plus poignante en lui rappelant sans cesse la traversée d'Irlande en Cornouailles. Puis le doute l'obsède; il se croit oublié, et alors il s'écrie dans cette langue touchante dont Godefroid de Strasbourg a le secret :

« Aujourd'hui elle ne daigne plus seulement penser à moi, celle que j'aime, celle à qui j'ai offert mon âme... Son souvenir m'a éloigné de toutes les autres femmes... et, comme un chêne mourant que ses rejetons dépassent, je m'incline et m'abîme sous le poids des angoisses qui m'assiégent!... »

Ici finit l'œuvre du poëte, brusquement, sans

conclusion. Peut-être ces plaintes n'étaient-elles dictées que par ses propres souffrances. La mort le surprit au moment où il allait tresser des couronnes de cyprès pour son héros. Rien de navrant comme ces départs inattendus. L'artiste s'en va, attachant de longs regards sur sa statue incomplète, qui implore en vain le dernier coup de ciseau. La mort jette le gant à son génie; elle le provoque et le foudroie. Mille esprits railleurs l'insultent au départ. Il n'y a point jusqu'aux amis qui ne lui donnent le dernier coup, lorsqu'ils s'efforcent par une piété malencontreuse de poursuivre le travail inachevé. C'est ce que tentèrent pour l'histoire de Tristan deux nobles chevaliers, Ulrich von Turheim et Henri von Freiberg, pages improvisés qui font triste figure derrière le maître. Ils nous conduisent, par des détours que nous allons abréger, jusqu'au dénoûment qui est tragique et rappelle inopinément une des plus belles scènes du théâtre grec.

Tristan, blessé à mort dans une expédition, sent

que la vie l'abandonne. Le héros dépêche en toute hâte un messager vers Isolde pour lui exprimer son dernier vœu, celui d'expirer entre ses bras. Le messager s'élance sur un vaisseau et jure qu'il reviendra à force de rames. Isolde arrive-t-elle, il est convenu qu'une voile blanche sera déployée sur le mât du navire; une voile noire annoncera que le messager revient sans Isode. Tristan était trop faible pour voler lui-même sur la rive et interroger les vagues. Seule, la fille du duc d'Arondel, depuis longtemps éprise du héros, rivale d'Isolde, jalouse, veillait près de lui. « Un vaisseau! » s'écrie-t-elle tout à coup. « De quelle couleur est la voile? » demande le pâle moribond, un éclair dans les yeux, essayant en vain de se soulever sur sa couche. « Noire, » répond la perfide. Tristan retombe, pousse un grand soupir et rend l'âme.

Cependant le navire fend rapidement les vagues, il approche, il allonge déjà son ombre sur la côte, il jette l'ancre. Une femme apparaît, se précipite.

C'était Isolde. La fille du duc d'Arondel avait tué Tristan par un mensonge. Isolde, en approchant du lit funèbre, pousse un cri déchirant; puis, rassemblant ses forces, elle voudrait déposer un dernier baiser sur le front du trépassé; mais un nuage descend sur ses yeux, ses pieds se dérobent sous elle; sa tête s'incline à terre comme un épi fauché. Elle tombe et expire. On n'emporta point son corps en Cornouailles. Ils furent ensevelis dans le même tombeau, l'un à côté de l'autre, « Isolde à côté de Tristan, Tristan à côté d'Isolde. » La légende raconte qu'autour de cette tombe on planta un cep de vigne en souvenir de l'amant, un rosier en souvenir de l'amante. Les deux arbustes s'entrelacèrent : les grappes cherchaient amoureusement les roses.

Outre son poëme principal, Godefroid de Strasbourg a composé plusieurs chants de moins longue haleine, variations capricieuses de cette voix toujours suave. Les plus remarquables datent de son

âge mûr, et nous apprennent que le hardi romancier s'est fait chrétien fervent ou philosophe austère vers le déclin de ses jours. Peut-être était-il devenu pauvre en même temps que sage ; car il se lamente sur les tristes effets qu'ont produits dans le monde, depuis la chute de nos premiers parents, les arrogantes prétentions du *mien* et du *tien*, source éternelle des malheurs et des guerres.

Dans une de ses pièces détachées que l'on pourrait appeler hymne à la Vierge, Godefroid s'écrie, par un élan de ferveur :

« Je vous salue, Marie, délices du ciel !... Vous souriez, vous vous couronnez à bon droit au milieu des archanges, là-haut. Le *Christ vivant* n'est-il pas en même temps votre fils et votre Dieu !.. Vous avez raison d'être fière... Hommes et femmes s'en vont jour et nuit sur la terre courber le front devant vos statues enguirlandées de fleurs... Dieu le père a médité avec vous ses grandes pensées... Il vous consulte avec clémence, le Tout-Puissant; vous parlez, et *votre oui* devient éternellement *son oui*. »

Le Minnesinger s'accuse ailleurs avec simplicité :

« Je sais bien que mes fautes sont plus nombreuses ailleurs que les gouttes d'eau dans le lac de Constance : — mais j'espère que le Seigneur voudra bien s'incliner vers moi, quand ce ne serait que pour mieux entendre les louanges de sa Mère que j'ai célébrée dans mes vers ! »

Ce trait montre combien la foi était vive au Moyen Âge. La passion égare sans les perdre les hommes de ces temps-là. L'impétuosité les sauve. Leurs âmes regagnent presque toutes la demeure au soleil couchant. On les voit se réfugier avec une effusion tendre au pied de la croix. Il est peu de ces folles têtes de chevaliers auxquelles le casque sied si bien, qui ne soient revenues à la place qu'aimait saint Jean. Les plus endurcis rappellent ces figures bizarres groupées sur les piliers des vieilles cathédrales. Autour des chapiteaux, s'ébattent pêle-mêle des anges et des démons au milieu de grossières sculptures. Les uns ont les ailes déployées et des

rayons autour des tempes, les autres montrent la griffe. Une grande idée ressort en relief de tant d'extases et de grimaces : l'idée de Dieu !

ULRICH DE LICHTENSTEIN

ULRICH DE LICHTENSTEIN

« J'inclinerai toujours la tête devant les perfections infinies des dames, bien qu'après les avoir honorées longtemps j'en aie retiré mince récompense; mais c'est en elles que réside toute vertu... Elles prêtent de la dignité à l'homme, et le rehaussent à ses propres yeux. Celui qui obtient d'elles un accueil bienveillant voit bientôt s'envoler toutes ses peines. Leur beauté les fait ressembler aux anges... C'est d'elles que dépend le salut du monde...

« Et maintenant que je me suis acquitté envers elles, je vous annonce que je vais entreprendre une histoire que je soignerai de mon mieux. Je désire qu'elle in-

spire, à vous tous qui la lirez, de l'amitié pour moi. S'il en est ainsi, mon histoire vous semblera tournée à souhait et ma peine n'aura point été perdue. Je vous avertis que je m'abstiendrai de tout mensonge; on ne vous apprendra que vérité...

« Mon père m'avait confié très-jeune à un noble seigneur, riche en vertus magnifiques, le margrave Henri d'Autriche. Il obéissait fidèlement aux dames et professait une souveraine admiration pour elles. Il était brave, fier et généreux. Sa bouche ne proférait jamais d'indignes paroles. Il aimait Dieu de toute son âme. Ce vaillant seigneur me répétait souvent qu'il faut se choisir une belle, quand on veut être sûr de garder son honneur. Il fit passer en moi beaucoup des suaves dons qu'il avait reçus du ciel, m'apprit à louer avec art celles auxquelles on se dévoue, m'enseigna comment l'on dresse les chevaux, et enfin la manière de composer des messages en vers. Combien de fois ne m'a-t-il pas répété qu'un jeune homme ne vaut que par la bravoure et la courtoisie !

« J'aurais dû pratiquer ses sages leçons. Si je les avais suivies toutes, je n'en aurais pas valu moins, j'en aurais valu même un peu davantage. »

Ainsi commencent certains écrits, dictés vers

1235, par *très-haut et très-puissant seigneur* Ulrich de Lichtenstein, d'illustre et merveilleuse mémoire.

Né en Styrie, d'une race fameuse qui prétendait remonter à des rois et dont la bannière flottait sur quatre-vingts châteaux ou forteresses, ancêtre des princes de Lichtenstein actuels, noble, poëte et guerrier, Ulrich eût peut-être égalé le Cid et enflammé Chimène, s'il eût guerroyé dans les Espagnes; il eût à coup sûr rehaussé le caractère de Don Quichotte, si Cervantes l'avait connu. Ulrich serait sublime, s'il n'était point si fou, ridicule, s'il n'était point si bon. Sa vie est un problème. Les inexplicables caprices de l'amour peuvent seuls en donner la clef.

Pareille nature ne pouvait prendre ses libres ébats qu'au moyen âge, dans un temps où l'imagination, comme la valeur, n'était point courbée sous la règle. A voir se dérouler tant d'aventures extraordinaires, se multiplier tant de rencontres burlesques, de scènes brillantes et imprévues, tant de spectacles

tour à tour risibles, tristes et gracieux, on se dirait en plein carnaval de Venise. Ulrich lance son cheval en avant; la Folie le précède; elle agite joyeusement ses grelots. Derrière, une suite bariolée de pages et de ménétriers se presse, nargue et amuse la foule. Ulrich a passé. La foule sourit et bat des mains.

« Mon cœur, déclare le chevalier-poëte, n'est qu'une balle emplumée : mon cœur bondit de raquette en raquette, souple à obéir aux moindres mouvements, au plus léger souffle de la beauté. »

Un tel aveu ne dispense-t-il pas de commentaires? Donc, n'expliquons rien; ne jugeons pas. Laissons parler d'elles-mêmes les aventures parsemées de chansons, du plus fantasque des Minnesinger. Il en est des mémoires du sire de Lichtenstein comme de certaines légendes. Le vague, l'incohérent, l'impossible vous troublent et vous tourmentent au premier abord. Vous vous demandez si ce sont des rêves ou des réalités, des élans du cœur ou des jeux

de l'esprit. Arrêtez-vous; veuillez comprendre. Dans la compagnie d'ombres évoquées pêle-mêle; sous ces monceaux de vieilles armes, de riches parures, secouant leur poussière; au milieu de figures héroïques, bouffonnes, arrachées doucement à l'oubli, vous entendez la voix du passé, vous surprenez son âme.

C'est à Vienne, au printemps de l'année 1222, qu'Ulrich de Lichtenstein, à l'occasion du mariage de la fille de Léopold d'Autriche avec un prince saxon, eut l'honneur d'être armé chevalier. Les fêtes furent splendides, assure-t-il; elles se terminèrent par un tournoi où il essaya glorieusement ses éperons. La dame de ses pensées y assistait; il avait été autrefois son page. Du haut des tribunes, elle le regardait faire, éprouvant, à ce qu'il paraît, certain plaisir maternel à considérer, armé de pied en cap, maniant fièrement son palefroi et brisant hardiment des lances, l'adolescent qui avait grandi près d'elle. « Je suis, en vérité, bien aise que le sire de Lich-

tenstein ait reçu l'accolade, — dit-elle, en se penchant vers un des amis d'Ulrich, qui lui répéta plus tard ces bienveillantes paroles, — je me rappelle l'avoir vu tout petit. » C'en fut assez pour persuader à l'imprudent jeune homme qu'il était autorisé à porter ses couleurs et à tout risquer pour lui plaire.

Cependant surgissait l'obstacle de bien des romans à leur début. Comment faire savoir à une femme, dont il connaissait l'arrogance (Ulrich, selon l'usage des Minnesinger, ne prononce pas son nom, mais il laisse entendre que la dame était de sang royal), jusqu'à quel point il admirait ses charmes? Cela devint le sujet de ses méditations pendant tout un automne; ses longues promenades au fond des bois n'eurent point d'autre motif. Aller plaider sa cause en personne paraissait à l'indécis chevalier le sûr moyen de se perdre, en cas d'échec. Dépêcher un valet, qui présentera gauchement la plus adroite supplique, n'est-ce point jouer son bonheur par

la main d'un rustre? Enfin s'offre un expédient... Ulrich monte à cheval et va frapper à la porte d'un castel où demeure une de ses vieilles tantes, matrone experte, vraie casuiste en matière de galanterie, renommée pour le grand sens de ses conseils. La digne châtelaine accueille gracieusement le nouveau venu. Son air malheureux, troublé, la frappe sans l'étonner. Ulrich avait vingt ans: n'eût-elle pas été femme et vieille, elle eût deviné la cause de ses ennuis. Près du portail d'entrée s'élevait une terrasse ombragée de vignes grimpantes. La tante emmène son neveu vers ce mystérieux abri. Elle le fait asseoir à l'ombre des treilles, prend ses deux mains dans les siennes et attend la révélation du mystère.

La passion ne revêt-elle pas d'une sorte de majesté ceux qu'elle domine: elle en impose même aux grands parents.

Ulrich confesse son amour, ses craintes, raconte ses nuits sans sommeil, enfin laisse échapper le nom

de la dame. Il supplie qu'on lui vienne en aide, qu'on veuille bien lui donner des conseils. La tante se lève, sourit, recule d'un pas. « Qu'est-ce à dire ! s'écrie-t-elle, quelle audace ! quelle folie ! ah ! les jeunes seigneurs ont bien dégénéré. Ils visent trop haut, ce qui les expose à perdre leurs flèches, ou trop bas, ce qui est la pire des hontes. »

Ulrich cherchait du secours et recevait une semonce. Il frappa du talon, menaça de partir. Ce que voyant, la vieille dame se radoucit. Sa tendresse pour le jeune homme, son goût pour les causeries d'amour l'emportent sur l'austérité. Voici qu'elle se rapproche d'Ulrich, le retient par le bord de son manteau et se laisse aller jusqu'à raconter comment, s'étant trouvée, la veille, près de l'objet de sa flamme, elle avait entendu parler de lui : on l'avait traité de chevalier avare, ladre d'argent et d'amour; on l'accusait de thésauriser, à l'âge où l'on doit dépenser. Un tel propos était un aiguillon pour le Minnesinger, qui, certes, n'en avait pas besoin.

Il devient éloquent ; sa tante lui cède et promet de le servir. Ulrich, sans perdre de temps, remet une pièce de vers ; on ira en faire lecture à la belle qui calomnie le bouillant jeune homme. Ulrich s'élance à cheval et s'éloigne au galop, tout fier de son adresse, rêvant merveilles.

Pendant le mois qui suivit cette entrevue, notre chantre d'amour passa son temps à chevaucher, saisissant partout l'occasion de se former au métier des armes. Il essayait de se soustraire, à force de divertissements, aux préoccupations douloureuses qui s'étaient emparées de lui. Au bout du mois, il apprit qu'on s'était acquitté du message. Ulrich courut en toute hâte auprès de sa tante lui demander le résultat de sa visite. Il trouva la vieille dame paisiblement assise à sa place accoutumée. Elle filait, entourée de ses suivantes, sur la terrasse, à l'ombre de la vigne.

« Votre dame sait à cette heure, que vous l'aimez éperdument, lui dit-elle. Elle sait que vous donne-

riez vos trésors pour un de ses sourires. Elle a écouté la lecture de vos vers. Voici sa réponse, mon enfant : — Le sire de Lichtenstein a été mon page, mais il a reçu ses éperons de chevalier. Lui sied-il, à présent, de penser et d'écrire en page ? — Je pris alors la parole pour l'apaiser. —Trêve de longs discours, s'est-elle exclamée; Ulrich serait le plus vaillant des hommes que je le repousserais quand même. Si, par grand hasard, il venait à m'éblouir à force d'exploits, en vérité, la figure de l'homme est trop déplaisante : elle m'empêcherait d'agréer le héros. Eh! sa bouche ne ressemble à celle de personne ! »

Sur ce compliment, Ulrich prit la fuite.

On le retrouve, rendant la bride à son cheval, le long de la route de Gratz, en Styrie. A quoi songeait-il ? Pourquoi, de temps en temps, enfonçait-il les éperons dans les flancs de son destrier ? Il semblait triste et joyeux tout ensemble. Certainement, quelque grand projet fermentait dans sa tête. En

cette disposition d'esprit, il rencontre un des valets préférés de sa dame.

« Compagnon, crie le poëte, veux-tu que je t'apprenne du nouveau ? Regarde-moi bien en face. Tu vois que je me porte mieux que jamais. Pardieu ! je n'ai point l'air de vouloir mourir.

— Il est vrai, seigneur, dit l'autre en s'inclinant, votre santé paraît florissante.

— Eh bien, ajoute Ulrich, cette chair, qui te semble si vermeille, court au martyre. Je vais me faire écorcher vif, ou peu s'en faut. La cérémonie se passera à Gratz, probablement avant le coucher du soleil. Tel est mon plaisir, compagnon. »

Pour toute réponse, le serviteur stupéfait se signe par trois fois, et regarde le chevalier d'un œil effaré.

— Hélas! oui, tel est mon plaisir. Ta maîtresse a découvert que ma lèvre supérieure est double, ce qui me fait trois lèvres, pour mon malheur. De ma troisième lèvre je veux me débarrasser par le fer ou par le feu !

— Si vous parlez sérieusement, messire, dit le valet quelque peu remis de son effroi, voilà, certes, une étrange nouvelle. Je prie le Seigneur qu'il vous garde, car vous me faites mine d'avoir perdu la raison. Un chrétien mécontent de sa figure ne peut-il patienter jusqu'au jugement dernier, où les bienheureux ressusciteront pleins de gloire et superbes? N'est-ce point offenser Dieu que de songer à transformer son corps?

— Le corps n'est qu'un vassal, répond vivement le Minnesinger : il doit obéissance à l'âme, sous peine de félonie. Quant à toi, tu vas me suivre.

— Où donc, seigneur?

— A Gratz.

— Mais j'en viens.

— Qu'importe!

— Seigneur, je n'ai point d'autre volonté que la vôtre. Je vous accompagne. Mais je demande, en grâce, que vous me traitiez avec plus de charité que

vous n'en avez pour vous-même: autrement, je me sauve !

— Ne crains rien. Écoute. Le service que je réclame sera facile et bien payé. Tu sais ce qui m'amène à Gratz. Tu verras ce que j'y ferai. L'opération finie, tu iras dire à ta maîtresse combien le sire de Lichtenstein a été heureux de souffrir pour son agrément. Sois sûr que le courage ne manquera pas. Maintenant, volte-face et en avant ! »

« J'entrai donc à Gratz, raconte le chevalier-poëte, et j'allai incontinent trouver mon barbier... Il se mit à l'œuvre et aiguisa sa lame. Le *lâche* voulait me lier les membres, et comme je m'y refusais, il eut l'audace d'affirmer qu'il m'en adviendrait malheur. — Si vous bougez seulement de l'épaisseur d'un cheveu, prétendait-il, je ne réponds plus de rien. — Je lui ordonnai de ne point trembler. Ce n'est pas mon palefroi, lui dis-je, qui m'a amené ici, c'est ma volonté ! dussé-je rester mort sur place, je ne remuerai pas. (Je ne laissais, malgré ces belles paroles, de ressentir une terreur indicible, lorsque je me vis

assis, devant lui, sur un banc.) Donc, il saisit un rasoir et me trancha au vif dans la bouche, au-dessus des dents d'en haut. Il faut avouer que je pensais à ma dame ; en vérité, je souffris si peu qu'il ne me prit point seulement envie de m'agiter sur mon siége. Ce fut un coup de maître des deux parts. Le barbier avait tailladé à souhait, et moi, je m'étais tenu tranquille à ravir.

« Je me tournai alors vers le valet qui m'avait assisté dans cette épreuve. Il me tint ce discours : — Si vous venez jamais à guérir, ce dont je doute fort, sire chevalier, je m'applaudirai toujours de vous avoir suivi à Gratz... Je suis témoin du haut fait. Puisse le ciel vous conserver la santé ! Je cours annoncer à ma maîtresse que vous vous êtes fait découper la bouche pour lui être agréable. —

« Et moi, je lui adressai ces mots, à mon tour : tu n'as qu'une chose importante à rapporter à ta maîtresse, c'est que je suis toujours à ses ordres. Si toutefois la langue te démange, raconte-lui ce que tu as vu, sans rien exagérer. Dis-lui que je me suis prêté sans peine à la douleur, parce que j'ai pris en aversion ce qu'elle a trouvé de désagréable en moi, et que si ma main droite lui porte ombrage demain, je ne ferai pas plus de façons pour la détacher de mon poignet.

« Le valet piqua des deux, après m'avoir salué jusqu'à terre... Je restai environ trois semaines couché. J'étais à la fois bien et mal : mal, parce que mon corps était abattu par la souffrance ; bien, parce que mon cœur était content... »

A peine rétabli, Ulrich envoie à la dame de ses pensées quelques strophes, composées à Gratz, pendant une nuit d'insomnie. C'est une élégie touchante, empreinte d'un singulier talent. On se demande comment le même amour a pu inspirer, de front, tant d'extravagances et tant de beaux vers.

Le jeune garçon chargé *du message* revint promptement au château de Lichtenstein. Il apportait des remercîments et l'espérance d'une entrevue. Cette faveur avait été accordée avec une ironie cruelle. « Je suis curieuse de voir, avait-elle dit, comment ses lèvres se comportent à l'heure qu'il est. »

La vanité du chantre d'amour n'était point de celles qu'une raillerie déconcerte. Il court à une

abbaye où la dame devait se rendre pour assister à la messe. Celle-ci traînait le pas au sortir de l'office et semblait désirer que le chevalier vînt lui parler. Quelle occasion favorable ! Mais pour lui l'émotion est trop forte. Voilà que ses lèvres *deux fois infortunées* refusent leur service. Alors commence un curieux entretien, dont les *Mémoires* font connaître la substance. Le cœur d'Ulrich s'adresse à son corps, le gourmande, s'anime et, de guerre lasse, en vient aux grosses injures allemandes :

« Corps maudit, prodige de couardise, lâche, traître, ne saurais-tu agir ? Écoute, je te parle en ami : si tu t'obstines, tu ne feras point de vieux os... Allons ! courage !... Tu résistes : mais regarde donc ! La voilà qui monte à cheval. C'est le moment d'obéir et de faire usage des dons de Dieu... Regarde encore ! La voilà qui s'éloigne, qui chevauche, entourée d'une foule de cavaliers. Ah ! c'en est trop... Marche, infidèle; parle, ou je te tue sans merci, ni plus ni moins qu'un Sarrasin ! »

La scène eût peut-être abouti à un dénoûment tragique, si les deux ennemis n'en fussent venus à un compromis. *Les lèvres* ne consentirent point à parler; mais comme la dame, arrivée sur le préau, descendait de sa haquenée, *la main* s'avança pour tenir l'étrier. Encore paraît-il qu'elle ne s'y prit point avec la mesure délicate qu'une femme exige en pareille occurrence. La superbe amazone redressa fièrement la tête, alla même jusqu'à lever sa cravache. Pour achever de mettre Ulrich au désespoir, elle lui reprocha de ne pas avoir daigné lui adresser la parole. Dieu sait s'il y avait mis du mauvais vouloir! Mais l'amour n'était-il pas pour lui autant un parti pris qu'une passion? Le sire de Lichtenstein s'applaudit d'avoir vu sa dame. Tout maltraité qu'il est, il l'appelle *cette bonne, cette pure, cette délicieuse créature, son bonheur, sa force, son astre.*

N'en déplaise au Minnesinger, les charmes de cette femme revêche peuvent être mis en doute; et

quant à sa vertu, ne dût-on pas en médire, elle s'égayait du désespoir et stimulait la folie.

Passons à un détail qui peint vivement les mœurs d'une époque de transition dont les côtés tendres ont eux-mêmes leur rudesse. Les hommes les plus brillants du moyen âge rappellent les barbares par l'ignorance.

Un matin, Ulrich reçoit une lettre scellée du sceau de sa dame. Il espère qu'elle contient une surprise agréable. La manière mystérieuse dont la missive avait été remise semblait d'heureux augure. Il l'ouvre, mais, ô fatalité! en se souvenant qu'il est noble, Ulrich de Lichtenstein s'aperçoit qu'il ne sait pas lire; et son secrétaire vient de partir pour un voyage. Que faire? Le cas était embarrassant. Convoquer le ban et l'arrière-ban de ses vassaux, à quoi bon? Il est vrai que sur quelques-uns plane un vague soupçon de sorcellerie, mais aucun n'est assez hardi nécromancien pour déchiffrer l'écriture. Appeler un moine, nul n'est là sous la main: du reste,

il répugne au discret chantre d'amour de mettre la preuve de son bonheur sous les yeux de gens qui regardent le bonheur de travers. Il est donc forcé de se résoudre à ne rien savoir, jusqu'au retour de son savant à gages, lui, poëte et grand seigneur. Le secrétaire se fit attendre longtemps. Or, voici le résultat de son absence. Pendant dix jours entiers, le fait est avéré, pendant dix jours entiers, qu'il passa dans l'angoisse, Ulrich porta l'indéchiffrable billet sur sa poitrine, impatient, torturé, furieux, ne sachant s'il pressait contre son cœur la mort ou la félicité. La nuit, il imitait Alexandre dormant avec l'*Iliade* sous son chevet ; le jour, il se fatiguait l'imagination à broder d'éblouissantes rêveries sur un canevas fantastique.

Enfin arrive le sauveur... Ulrich le prend à la gorge, lui tend la lettre en tremblant. Ici, nouveau mécompte. Les caractères n'étaient plus distincts : le frottement et peut-être les larmes du Minnesinger les avaient effacés.

— Lis, mauvais serviteur.

— Pardon, messire, les phrases n'ont plus de mots.

— Lis, pendard, ou je te tue.

— Si j'étais absent, m'occiriez-vous, seigneur? Je ne puis saisir ce qui a disparu.

— Pour moi, gueux, je saurais bien t'atteindre. J'ai le bras long. Fais de même, pour ce qui t'échappe, savant!

Le désespoir a ses lueurs subites comme le génie. Le savant parvint à déchiffrer le tiers du billet, et ce tiers composait toute la lettre. Poussé à bout, il entrevit ces deux vers : — la malicieuse dame les avait répétés trois fois : —

Croyez-moi, chevalier, ne risquez point vos pas,
Qui veut monter trop haut s'expose à tomber bas.

La chute était cruelle. On conçoit que la colère dut monter au cœur du sire de Lichtenstein ; mais bientôt il se radoucit. « Si jeune que je sois, dit-il,

en se frappant le front, je ne découvrirai jamais beauté qui l'égale. Courbons la tête. Espérons! Lorsque l'hiver sera passé, nous essayerons de la servir avec plus d'éclat que nous n'avons fait jusqu'à présent. » Puis, il murmura lentement, accoudé à une fenêtre, tandis que l'eau de la rivière charriait, à grand bruit des glaçons énormes, au pied des tours de son château :

« Amours vulgaires, vous êtes un fruit sans saveur. Malheur à qui vous poursuit! Amours au vol superbe, vous ne déployez vos ailes que pour vous enfuir à notre approche. Vous laissez après vous la déception amère! Mais cette amertume elle-même a certaine douceur. C'est pourquoi, je vous reste fidèle, ô ma dame! Mes soucis me sembleraient doux comme le miel, si vous vouliez m'encourager d'un sourire. »

L'hiver, cette longue trêve de la nature, suspendait les tournois. Ulrich fut forcé de remettre l'épée au fourreau. Il devait subir de nouveaux affronts, avant de pouvoir, de quelque temps, s'en venger par

de nouvelles prouesses. Ces rigueurs qu'il ne savait s'habituer à prévoir, le ciel voilé d'épaisses brumes, l'herbe qui jaunissait au bord des routes, en même temps que les illusions se fanaient dans son cœur, n'était-ce point assez pour le plonger dans les sombres rêveries? Il lui échappe de temps à autre des exclamations comme celle-ci, naïve expression d'une âme naïve : « En quoi mon amour peut-il l'importuner, grand Dieu! Mon amour est-il un fardeau! Il devrait lui peser moins qu'une guirlande de bruyère sur les cheveux! »

Suivant la coutume des poëtes, l'émotion fugitive trouve son écho dans une chanson ou dans une ode :

« Voilà que l'été s'enfuit, emportant à pleines mains ses gerbes. Il a fait la moisson dans le champ de mon âme. Voilà que les oiseaux se cachent sous les feuilles sèches; voilà que leurs voix sonores sont devenues muettes. Je reste, seul au fond de mon désert, à écouter mes plaintes. L'hiver et la douleur m'ont saisi, pour m'asseoir sur leurs genoux blancs de givre; et leurs

bras pesants, s'unissant pour m'abattre, font ployer des épaules inébranlables au choc de la masse d'armes.

. . . .

« J'aime les mois où brille le soleil. Ils me revêtent de mon armure comme des pages couronnés de roses, et me disent : Va guerroyer pour ta belle ! — Mon cheval hennit plein d'orgueil; ses pieds rapides glissent avec les vents sur la prairie. J'aime les mois d'été : à midi, la lumière est ardente; le soir, les tièdes zéphyrs murmurent à travers les branches d'arbres, comme l'eau des fontaines parmi les cailloux. Je hais les mois couverts de neige. Ils me barrent le chemin des tournois.

. . . .

« Les autres hommes versent, dit-on, des larmes, après avoir été visités par le bonheur. Je sais bien que toutes les joies de ce monde sont comme de jolies filles, aux jupes traînantes, tourbillonnant dans une folle danse; des esprits malins sont embusqués derrière : ils marchent sur leurs robes pour les faire tomber à la renverse, dès le second tour de ronde. Mais moi, je vois couler mes pleurs avant d'avoir goûté les délices, et je paye le salaire avant d'avoir rien reçu.... Là-bas, au loin, une femme se rit de mes peines.

. . . .

« Peut-être reprendrais-je courage, si mes souf-

frances devaient avoir une fin. Mais, je suis pour elle, comme si je n'étais pas. Sa pensée ne repose jamais sur moi ; ses rêves ne se mêleront jamais aux miens. Sa vie se passe de la mienne comme le grand fleuve, de la goutte d'eau, et je suis un joyau méprisé qu'une reine a rejeté dans la poussière ! »

Tout annonce que les froides cruautés de sa dame devinrent intolérables à Ulrich. Sa bravoure méconnue, ses hymnes de tendresse raillés, sa dignité offensée, les moqueries ou, ce qui est plus dur encore, les condoléances de ses amis, poussèrent sa patience à bout. Les natures généreuses ne se persuadent point aisément qu'il puisse exister des natures aux instincts contraires, et plutôt que d'en subir la conviction, elles préfèrent s'en prendre à elles-mêmes : elles s'accusent pour ne point condamner.

Voyant que l'orgueilleuse dame ne changeait pas à son égard, le Minnesinger s'imagina qu'il n'avait point encore assez fait pour la toucher. Il prit la ré-

solution désespérée d'émouvoir, à tout prix, ce cœur de bronze, d'accomplir quelque chose d'inouï, s'il le pouvait.

Un jour, comme notre chevalier-poëte rompait, en l'honneur de la souveraine de son âme, une lance contre le sire Ulschalk von Botzen, l'arme d'Ulschalk glissa le long du bras d'Ulrich, jusqu'au gantelet, et lui fracassa deux phalanges du petit doigt. Aussitôt, Ulrich descend de cheval ; ses compagnons l'entourent, ; la joute est interrompue. On le ramène dans sa tente. « Cours, dit le Minnesinger à l'un de ses pages, cours chez ma dame; annonce-lui cette blessure que je viens de gagner à son service. »

Le messager accomplit fidèlement sa mission. Mais le malheur ne veut-il pas, qu'emporté par un zèle indiscret, il exagère l'accident, orne son récit, et fasse complétement tomber le doigt qui tenait encore à la main de son maître. La dame, très-pertinemment informée d'autre part, répondit :

«Vous m'apprenez que vous avez perdu le doigt en mon honneur ; je sais que vous en serez quitte pour une égratignure, vaillant chevalier. Il vous sied bien, en vérité, de faire valoir pareil titre ! Vous n'aviez point besoin de mentir. Ce n'est pas à moi de vous apprendre qu'un preux ne ment jamais. »

Que fit Ulrich de Lichtenstein en recevant cette sanglante injure ? Il pensa d'abord mourir de douleur ; puis, se ravisant, il alla trouver le sire de Hasendorf, son meilleur ami :

« Tu vas me rendre un service.

— Très-volontiers, lequel ?

— Tu vas me couper le doigt.

— Le doigt ! Mais tu t'es déjà fait taillader la lèvre ! Prends garde, Ulrich ! Quand ton corps serait sculpté tout entier comme une crosse d'abbé, tu n'en plairais pas plus à ta dame. Au diable l'amour et cette femme hautaine ! Depuis que tu la sers, on se demande partout ce qu'est devenue ta raison : de

raison, tu t'en es toujours assez bien passé ; conserve au moins le nécessaire.

— En mainte occasion, je t'ai prouvé, ce me semble, ma bonne amitié. Rends-moi la pareille, cher compagnon d'armes ; je ne t'en demande pas davantage.

— Dors, cette nuit, avec tes dix doigts, Ulrich, et demain je suis ton homme.

— Par madame la Vierge ! vous ne m'aimez pas, sire de Hasendorf.

— Oh ! puisque tu parles ainsi, viens, j'obéis, mais les larmes aux yeux. »

Alors l'amoureux Ulrich d'étendre le doigt sur un escabeau, de prendre un couteau de chasse, de le poser sur son doigt blessé, et de crier : « Frappe, mon brave compagnon, frappe ! »

Celui-ci abaisse lourdement son poignet garni d'acier : le doigt vole en l'air.

« Alors, racontent les Mémoires, le fidèle serviteur que j'avais dépêché devers ma dame et dont les pa-

roles inconsidérées avaient innocemment causé ce qui venait d'arriver se jeta à mes genoux pour me demander pardon de ce qu'il nommait son crime. Je lui tins ce discours : — Moi aussi j'ai un vif regret de la manière dont tu t'es comporté. Mais, puisque le mal est fait, prépare-toi à partir de rechef pour réparer ta faute. Tu vas aller porter à ma dame, justement irritée, ce malheureux doigt, et tu le lui montreras pour lui prouver qu'un chevalier ne ment pas, surtout celui qui a l'honneur de lui consacrer son bras. Or çà, que le Seigneur te protége, et joue des éperons. »

Pour la première fois, le courrier fut bien accueilli. On alla même jusqu'à témoigner des regrets. Ulrich eut le plaisir d'apprendre qu'on avait renfermé cet extraordinaire gage d'amour dans une cassette richement travaillée, remplie de parfums, et exposée aux regards.

Du reste, l'intraitable châtelaine ne donna aucune espérance à Ulrich, et Ulrich poursuivit, de plus belle, le cours de ses extravagances.

Le Minnesinger était de ces natures à qui le

désespoir conseille des tours de force, inspire des idées de mascarade. Une grande pensée bouffonne trouble à présent sa cervelle. Ulrich veut parcourir le monde, costumé en déesse, sous le nom de dame Vénus et provoquer sur la route, toujours en l'honneur de sa dame, les chevaliers d'Allemagne et d'Italie. Cela résolu, le sire de Lichtenstein part incognito pour Venise. Il serait long de passer une revue complète de l'attirail jugé nécessaire à la réussite de l'entreprise. Citons, en abrégeant, les *Mémoires*. Douze robes de satin, quantité de voiles, trente pèlerines, trois manteaux de soie, autant de perruques blondes, ornées de perles, cent lances neuves, une armure complète, damasquinée d'or : voilà pour la parure et l'équipement de la déesse. Douze valets italiens, en livrée blanche, tenant en laisse des chevaux de rechange : voilà pour sa suite. Trois splendides housses, avec armes brodées aux quatre coins : voilà pour le palefroi, amené tout exprès des écuries de Lichtenstein.

Une foule de ménétriers, de joueurs de cymbales, d'histrions faisait partie du cortége.

Tous les chevaliers de Lombardie, du pays de Frioul, de Carinthie, de Styrie, d'Autriche, de Bohême, avaient été prévenus un mois à l'avance. Chaque assaillant devait recevoir un anneau d'or. Dame Vénus remportait-elle la victoire, le vaincu devait proclamer en tout lieu les charmes infinis de la maîtresse d'Ulrich de Lichtenstein ; dame Vénus, au contraire, avait-elle le dessous, son vainqueur aurait le droit d'emmener comme siens, les équipages de la déesse.

Ces conditions arrêtées, ces emplettes, ces enrôlements terminés, le 24 avril, jour de Saint-Georges de l'an 1228, Ulrich de Lichtenstein, désormais dame Vénus, fait ses adieux à Venise, au bruit des fanfares, commence sa marche triomphale et annonce que Vénus va remonter au Nord, jusqu'en Bohême.

L'étourdissante équipée du Minnesinger dura

vingt-neuf jours. On le vit chevaucher, vaincre, éblouir chacun par sa vaillance et son faste ; donner de grands coups avec adresse, semer l'argent à tort et à travers; le matin, parader pompeusement; le soir, rire et composer des chansons ; partout, jeter son casque par-dessus les moulins. Que reçut-il en retour ?... Certaine bague que sa belle avait portée dix ans.

C'était la première faveur octroyée au Minnesinger. Aussi sa joie fut-elle extrême. Elle éclate dans ses poésies. Ulrich les intitule : *Chansons bonnes à fredonner quand on danse;* il ajoute d'un air triomphant : que *partout où jeunes gens et jeunes filles ont dansé on en a répété les paroles au milieu des rondes.*

« Mai répand à poignées les fleurs et les délices. C'est un mois de largesses : où le chagrin a tracé une ride, il jette une guirlande; où les pleurs ont coulé, il envoie des rayons de soleil. Réponds-moi, ma charmante, n'es-tu pas, toi aussi, le mois du renouveau?

N'as-tu pas, toi aussi, de ces couronnes qui voilent les blessures, de ces regards qui chassent la douleur?

. . . .

« Lorsque tu sortiras de ta brillante demeure, ô ma beauté, regarde dehors et admire. La lumière plane au-dessus des feuilles qui naissent; le moucheron voltige autour du lis; l'ombre agrandie des arbres s'étend sur les eaux comme les ailes du papillon. Le laboureur joyeux laisse errer ses regards sur la tête blonde qui s'incline là-bas, dans la forêt, vers l'herbe où rougissent les fraises. Il faut que tristesse s'envole : elle n'a plus de place où son pied puisse se poser!

. . . .

« Ma dame, Dieu vous rende la matinée claire et calme, la journée chaude et distrayante, la nuit féconde en rêveries tendres; qu'il écarte les inquiétudes sous vos pas, les inquiétudes qui bouleversent l'âme et font perdre au corps sa fraîcheur et sa force. Ayez l'esprit net et le front serein : lorsque sur votre azur flottent des nuages, je deviens sombre. »

Le chantre d'amour nous apprend qu'en ces temps-là, la Styrie et l'Autriche n'étaient point heu-

reuses. Les seigneurs ne cherchaient qu'à se nuire. Ils couraient les grands chemins, se livraient à la rapine, bataillaient sans relâche et ravageaient les plaines. « Je les laisse se déchirer entre eux, dit-il; je chante ! »

Un sentiment fier s'empare alors d'Ulrich de Lichtenstein. Il se rappelle qu'il a étalé au grand soleil, au bruit d'applaudissements immenses, une valeur inconsidérée, sans doute, mais éclatante. Le poëte, en repassant ses aventures et ses exploits sans nombre, groupés çà et là, au milieu de sa carrière agitée, pense qu'il a droit de commander aux chevaliers. Il leur montre d'un air majestueux la route qu'ils ont à suivre.

«Les feuilles tombent ; c'est bien; il en repoussera de plus vertes. Mais il n'en est pas ainsi des vertus et de l'honneur. Une fois détruits ils ne se remplacent plus. Quand les courages fléchissent et que les âmes descendent, il faut détourner la tête et pleurer. Il n'y a plus d'espoir. Je vous en veux, seigneurs d'Autriche et de Styrie, de ce que vous versiez ainsi votre sang pour de

l'or. Votre sang vaut mieux qu'un cheval ou qu'une acre de terre. L'amour seul mérite qu'on le répande pour lui !

« Jeunes et vieux, pourquoi vous sentez-vous mal à l'aise dans vos châteaux et ne méditez-vous qu'injustices? Prenez garde que Dieu ne vous envoie de grandes tribulations, ô nobles, ô riches, de telle sorte que vous soyez forcés de devenir meilleurs, n'ayant plus moyen de faire le mal. Vos yeux s'aveuglent : le feu de l'amour ne les éclaire plus !

« Je m'étonne, en vérité, que l'on ne sache comment employer sa vie, quand elle promet les printemps par douzaines et les bonheurs par milliers. Quel démon s'est donc accroupi au fond de vos esprits, qu'il en écarte l'enthousiasme? Au reste, baissez la tête jusqu'aux genoux, seigneurs; battez-vous pour la honte, peu m'importe ! Allez, continuez à vous précipiter sur la pente de l'abîme. Pour moi, l'amour me sauve, et je monte !

« L'amour m'a conduit par la main sur les sommets; il m'a retiré de la fange. Il m'a fait grand par la passion. J'ai appris à m'élever comme l'aigle, en me mêlant aux tourterelles. Je suis fier et ne crains rien ici-bas. Remplir mon devoir est devenu mon art de plaire, et c'est en cueillant des pâquerettes à côté d'elle que j'es-

père m'être tressé la moitié de la couronne immortelle du paradis. »

Tous les hommes sages battirent des mains en entendant ces vers, affirme Ulrich de Lichtenstein. Alors il dicta ceux-ci :

« Chevaliers qui soupirez après l'honneur, endossez l'armure ! Qu'on vous voie faire de courageux serments près des belles et les accomplir lorsqu'elles ne vous regardent plus. La cuirasse doit couvrir des vertus et non des vices. Soyez à la fois braves et soumis, indomptables et doux, agneaux dociles et tigres impétueux. Qu'on vous admire et qu'on vous bénisse.

« Lorsque votre bras gauche se roidit contre le bouclier, le porte en avant, n'est-ce point pour defendre votre cœur? Que ce cœur bouillonne d'une ardeur généreuse; qu'il soit ivre de gloire et d'amour; qu'il soit un cœur d'homme ! S'il n'en est point ainsi, ne roidissez plus votre bras gauche contre le bouclier, race déchue, ne le portez plus en avant pour défendre votre cœur. Que le bouclier tombe, que la mort vienne ! Le cœur n'est plus digne de battre ! »

Mais voilà que, changeant de ton, tout à coup, la

voix courroucée s'apaise, et les notes suaves s'envolent, une à une, de cette lyre dont les cordes graves tremblent encore :

« Savez-vous que j'ai des yeux qui lisent dans l'âme des femmes, mieux que les clercs ne lisent dans les livres? Savez-vous que je ressemble à ce poisson qui se joue dans les flots de la Donau? Il mord à la tige savoureuse des grandes herbes, des grandes herbes éparses dans la profondeur des ondes. Je suis un plongeur, moi aussi; je vais, me mêlant aux esprits que je pénètre. Les abîmes ne me donnent point de vertige. Je m'égare parmi des plantes merveilleuses; et je me nourris de l'amour, cette moelle de l'âme. »

Ce qui donne un charme particulier au talent d'Ulrich, ce n'est point uniquement la grâce ou la vigueur, c'est surtout le naturel et l'imprévu. Une larme devient une élégie; une espérance enfante une ode. Telle est la vraie poésie. D'autant plus puissante qu'elle est plus variée, d'autant plus grande qu'elle sait être petite, laissant et reprenant tour à tour la harpe et les chalumeaux, elle vole

avec une étonnante rapidité du fleuve au ruisseau, de la fleur à l'étoile, du sentiment à la passion; ici, pâle et tragique beauté, l'œil inspiré, les cheveux épars, exhalant son désespoir au milieu d'une tempête; là, jeune fille rieuse, folâtrant dans la plaine et cueillant des bluets en murmurant des chansons.

Nous renonçons à suivre plus longtemps Ulrich de Lichtenstein dans ses romanesques équipées. Lorsque les années l'eurent dépouillé de sa fougue juvénile, des luttes sérieuses couronnèrent dignement les aventures du Minnesinger. Quels enthousiasmes de sentiment ne se se transforment point, tôt ou tard, en enthousiasmes d'idées? Après la mort de Frédéric le Batailleur (1246), nous voyons Ulrich repousser avec dédain les trésors que lui offre le roi de Hongrie, Bela; combattre énergiquement l'influence de ce prince; obtenir au prix d'efforts intelligents et courageux que la Styrie ne soit point détachée du duché d'Autriche. Un peu plus loin, nous le

retrouvons au mariage en secondes noces de la reine Marguerite avec Ottokar[1]. En **1258**, accompagné, cette fois, de son fils aîné Othon, que les chroniques représentent comme *particulièrement sage en paroles, aussi bien qu'en œuvres* (il y a des enfants qui sont des prodiges de raison avant d'avoir beaucoup vécu : les folies de leur père leur tiennent lieu d'expérience), notre héros soutenait les droits de la maison de Salzbourg contre celle de Carinthie, et remportait la victoire près de Rastadt. Il n'est point d'événement marquant auquel il n'ait pris part. Ulrich ne paya point de sa personne à la seconde croisade qu'entreprit le roi Ottokar contre la Prusse idolâtre; mais il voulut y envoyer son fils, pour qu'on ne pût pas dire qu'une grande guerre avait eu lieu sans qu'un Lichtenstein y déployât sa bannière.

La vigueur d'Ulrich semblait triompher du temps. Le barde, en cheveux blancs, aima jusqu'au dernier

[1] Froelich. *Dipl. Sacr. Styr. passim.*

soupir à manier l'épée, à chanter des vers, à lancer un cheval écumant dans la mêlée, à vouer son remuant génie au hasard des batailles, seconde Providence dans les bras de laquelle tant de natures ardentes se consolent des échecs subis dans la carrière de l'amour. A l'âge de soixante-dix ans, le Minnesinger commandait encore une armée, emportait d'assaut la ville de Laubach, soumettait à sa valeur vivace tout le pays qui en dépend. Guerrier infatigable, modèle de courtoisie, il était admiré des chevaliers et redouté des souverains dont il égalait le faste. Son renom poétique l'entourait de jeunes preux ambitieux d'entendre ses paroles; partout où il portait ses pas, on se levait devant le chantre d'amour, dont les prouesses, racontées durant les veillées d'hiver, faisaient à la fois rire et pleurer. *Lorsqu'il passa de vie à trépas*, comme on disait alors, il mourut avec la simplicité d'un chrétien et la grâce d'un enfant (1277)[1].

[1] *Ulrich de Lichtenstein* fut enseveli à *Seckau*, près de la ville

Nul n'échappe au mouvement de son siècle. La personnalité la plus forte est celle qui reflète le mieux le sentiment de tous. Si originale qu'elle puisse paraître au premier abord, la vie d'Ulrich de Lichtenstein résume assez fidèlement la vie générale de la noblesse au XIIIe siècle. Ulrich de Lichtenstein court bride abattue : mille seigneurs vont au pas à travers le même monde.

de *Judenburg*, dans une chapelle qu'il avait commencé à construire, à ses frais, *magnifiquement*, sous l'invocation de saint Jean l'évangéliste. La mort le surprit avant qu'elle fût terminée. *Othon de Lichtenstein*, son fils, déclare, par acte enregistré à *Seekau*, l'année qui suivit la mort d'Ulrich, que son père, *d'accord avec lui*, avait fait donation d'une somme de *dix marcs et demi pfennig*, à seule fin qu'on ornât de vitraux somptueux, *convenientia*, les fenêtres de ladite chapelle. Ulrich repose aux côtés de son épouse *Berehta*, dont il est peu parlé dans ses œuvres. — Froelich I, 239. Cæsar, II, 849 : Ego, *Otto de Lichtenstein*, notum facio universis præs. — Quod *pater meus, bon. mem. D. Ulricus*, dum adhùc viveret, et ego, ob remedium animæ suæ, et meæ nec non Dominæ Berchtæ, uxoris suæ, *fel. record.* matris meæ, reditus et possessiones juxta communem æstimationem solventos annis singulis, decem marcas et dimidiam denariorum solidæ monetæ — dedimus — quod de reditibus, *vitra convenientia pro fenestris capellæ S. Joannis. Evang. quam pater meus ædificare incepit opere somptuoso et ego decenter complebo.* Suivent certaines dispositions, concernant la fondation d'une messe perpétuelle pour le repos de l'âme d'Ulrich de Lichtenstein et de dame Berchta, son épouse.

Au XIIIe siècle, le génie de l'Orient passait à l'Occident. Avant de faire courir ses capricieuses arabesques sur le fond sombre des cathédrales, il avait amoncelé un chaos de rêveries féeriques dans les imaginations de nos pères. Sous ce ciel d'azur, où le Coran montre aux sectateurs du Prophète des houris souriant de l'autre côté de la tombe, l'âme se berce dans une poésie molle, enivrante, sorte de hamac aux mailles de soie dont le Merveilleux et la Volupté tiennent les deux bouts. Or, plus d'un guerrier franc et teuton, venu pour baiser la pierre du saint Sépulcre, a remporté dans son cœur un énervant rayon de soleil, et de retour en son manoir, assis devant son triste foyer, s'est complu dans les visions dorées. De là, les aspirations vaporeuses alliées aux mâles vertus, la galanterie à côté du dévouement, et ces amours oublieux du mystère, qui étalent sur des banderoles leurs emblèmes et leurs devises. Le tournoi éclipse soudain le champ de bataille; au lieu de combats, des joutes frivoles. Alors

les vieux cultes furent ébranlés, les vieilles idées se marièrent aux nouvelles dans une confusion inouïe. Les désordres de la chevalerie ont ravivé l'esprit du paganisme. La Renaissance est fille des croisades.

Si Constantinople, Jérusalem n'avaient point été disputées et conquises, l'Antinoüs, exhumé du mont Esquilin, n'eût point été porté en triomphe.

Pourquoi craindre d'admirer les Minnesinger? Le moyen âge n'a pas plus enseveli l'esprit humain que les catacombes n'ont enterré le christianisme. Quelle époque a donc le droit de mépriser celles qui l'ont précédée? On peut être fier des vertus nouvelles, sans médire des vertus éteintes. Les Minnesinger peuvent nous demander, à nous, fils d'un autre âge, ce que sont devenues la foi, la poésie les amours fortes et désintéressées. Regardez autour de vous : vous ne verrez pas de fronts jeunes qui rayonnent et espèrent. La fraîcheur d'âme s'est réfugiée chez les vieillards. La vie s'ouvre triste et

monotone; on respire un air lourd; ceux qui voudraient voler au-dessus de cette mer Morte trouvent à peine assez de brise pour soulever leurs ailes. Répétons avec Ulrich de Lichtenstein la vieille strophe oubliée :

« Voilà que l'été s'enfuit, emportant à pleines mains ses gerbes. Il a fait la moisson dans le champ de mon âme. Voilà que les oiseaux se cachent sous les feuilles sèches; voilà que leurs voix sonores sont devenues muettes. Je reste seul, au fond de mon désert, à écouter mes plaintes. L'hiver et la douleur m'ont saisi, pour m'asseoir sur leurs genoux blancs de givre; et leurs bras pesants, s'unissant pour m'abattre, font ployer des épaules inébranlables au choc de la masse d'armes. »

WOLFRAM D'ESCHEMBACH

11



WOLFRAM D'ESCHEMBACH

Demandez à l'Allemagne quel est le premier de ses preux, quel est l'homme en qui s'est incarné l'esprit chevaleresque, l'Allemagne répondra : Wolfram d'Eschembach.

Par la noblesse de la stature, l'indépendance sauvage du génie, l'austérité des mœurs, les écarts d'une imagination fougueuse, empreinte de mysticisme, Wolfram apparaît comme un sage, comme un barbare et comme un héros dans la riante pléiade des Minnesinger. Il se détache du groupe. Il lève

bannière à part. Ce poëte, l'un des plus grands Minnesinger, ne fut point un Minnesinger dans la commune acception du mot.

Wolfram croit plus au Beau qui charme l'âme qu'à la beauté qui séduit les yeux; au Paradis qu'aux joies de ce monde; à l'Idéal qu'au réel : il croit plus à l'Amour qu'aux amours. Sa foi aux choses du ciel le rendrait volontiers sceptique pour celles d'ici-bas. Le dévot chevalier ne s'agenouille qu'à bon escient. D'ordinaire, il répugne peu d'être aimé pour un motif frivole. Le moindre prétexte, en pareil cas, semble à tous une excellente raison. Dès qu'on se sent heureux, on s'avoue satisfait. Le bonheur n'est-il point trop avare de ses visites pour qu'on songe à le quereller sur la manière dont il se présente? Soit orgueil, soit délicatesse, lui, Wolfram y regarde de près. On dirait qu'il craint d'être pris pour un autre, s'il n'est point admiré comme il l'entend. Wolfram montre du doigt aux châtelaines de sa connaissance par où elles devront commencer à

s'éprendre de lui; il trace un itinéraire au sentiment. « Que les dames n'aillent point s'aviser de m'aimer à cause de mes vers, dit-il fièrement, qu'elles m'aiment pour la façon dont je tiens ma lance haute, qu'elles m'aiment parce que je suis un preux! » Il n'est pas surprenant que l'exigeant paladin, n'ouvrant qu'une porte à l'amour, soit resté longtemps solitaire, le front dans ses mains, à rêver, derrière les murs de son castel.

A peine quelques sourires viennent-ils çà et là éclairer le visage de Wolfram. Les *Wachterlieder* ou *Tageweisen* (chansons du point du jour), sorte de romances légères, dont les troubadours ont abusé, malgré la passion qu'elles respirent et les plaisirs troublés qu'elles pleurent, paraissent dictées, après une nuit tranquille, par un homme reposé qui s'éveille de bonne humeur. Wolfram ne s'attarde point sous les arbres à jouer des chalumeaux : il les ramasse négligemment. Pour que son souffle s'étende à l'aise, il lui faut emboucher la trompette.

Cet énergique Minnesinger ne caresse point les idées : il les rudoie. Elles s'amoncellent dans son style avec un fracas qui rappelle celui des armes. Le guerrier n'ôte point son heaume pour penser. Cœur tourmenté, il s'adonne aux luttes de l'âme, comme un Hercule enorgueilli chérit l'arène où il a reçu et donné des coups. Wolfram a dû dicter ses strophes avec fureur, dans l'attitude du *Penseroso*. A travers le chaos d'allégories souvent bizarres, toujours morales et religieuses, le profil incorrect d'un Dante germanique se dessine confusément. Lui aussi violente la matière, et la secoue si bien, qu'au sein des combats de la Nature, Dieu brille, l'esprit perce la chair et s'efforce vers son soleil. La régularité de sa vie l'a rendu hardi à peindre les désordres ; ses créations démesurées, fantasques, s'harmonisent par la fermeté du trait. Dans l'éclat de la lumière se noient les aspérités des contours. Wolfram d'Eschembach ne saurait passer pour un artiste, et cependant, il invente avec une puissance,

une noblesse singulières. Figurez-vous Michel-Ange, perdu dans la forêt Noire, sans marbre et sans compas.

Aussi, Godefroid de Strasbourg, le plus raffiné des Minnesinger, se déclare-t-il saisi d'effroi devant tant de mépris pour les grâces, devant un goût si décidé pour les rêveries étranges, tant de fougue sublime et tant de gaucherie. « Le voyez-vous, écrit-il dans son poëme de *Tristan et Isolde;* ne dirait-on point une bête effarée, s'élançant par soubresauts, par-dessus haies et précipices, vers un but incompris, affolée de l'impossible, en somme terrible d'aspect et ne laissant aucune piste? » A vrai dire, Godefroid ne s'est jamais mis en peine de l'absolu comme Wolfram d'Eschembach, ni de la conquête du *Saint-Graal* comme Parceval; son voluptueux génie se prenait de vertige devant les abîmes.

Le critique moderne Fr. Schlegel en a vivement rappelé de cette dénigrante tirade, dictée sans doute par la jalousie. Il proclame Wolfram d'Eschembach le

plus grand poëte que l'Allemagne ait jamais produit[1].

On ignore la date précise de la naissance de Wolfram. Il vint au monde dans la petite ville d'Eschembach, près d'Anspach, dans la première moitié du XII[e] siècle. Né pauvre, il demeura tel toute sa vie, n'ayant point su ni voulu réussir à la cour, comme Walther de la Vogelweide. Le chevalier se plaint souvent de son peu de fortune, mais avec douceur, non sans fierté, et même sous une forme plaisante. « J'habille mes héros d'étoffe de brocart et de soie : j'ai mes vêtements percés jusqu'au coude! » Il y a loin de là à la misère cynique de Rutebœuf, le *jongleur* de la Cité, qui composait ses suppliques à saint Louis au sortir de la taverne :

En yver plor et me gaimante [2],
Et me desfuel [3] ainsi comme l'ente [4],
Au premier giel [5].

[1] *Europa*, tome II, p. 138.
[2] Lamente.
[3] Défeuille.
[4] Branche.
[5] A la première gelée. (Rutebœuf, la *Griesche d'Yver*.)

Au reste, le manuscrit de *Manesse* représente notre héros vêtu plus que galamment. On ne saurait apercevoir trace de pourpoint troué dans l'estampe : l'armure complète ensevelit l'homme. Peut-être faut-il voir ici une allusion malicieuse au caractère du preux chevalier. Le peintre qui inscrivit le nom de Wolfram au bas d'un monceau de fer et d'armoiries a dû viser à l'épigramme.

Les caractères trempés comme ceux de l'auteur du *Parceval* n'ont guère de jeunesse, si l'on entend par là ce que jeunesse signifie pour le vulgaire, l'âge des folies. Si Wolfram en a fait, elles sont concentrées dans ses vers, et c'en serait une, à coup sûr, de lui reprocher celles-là. La poésie, aussi bien que le couvent, n'est-elle pas un refuge pour les passions, et la rime comme la bure n'a-t-elle point discipliné bien des ardeurs? Pour notre sauvage Minnesinger la jeunesse s'écoula grave et triste. C'est, sans doute, en se reportant à cette partie de sa vie qu'il se dépeint seul, au fond d'un manoir qui tombe en

ruine, songeant, et, de temps à autre, distrait par les vives chansons, les joyeux airs de danse, qui lui viennent, pêle-mêle avec les senteurs du printemps, de la magnifique cour de Thuringe. Les bruits de la fête de village, dans Gœthe, montent ainsi à travers le vitrail, jusque dans la chambre de Faust, et ne font pas battre son cœur.

Wolfram n'était point désenchanté comme le docteur diabolique ; mais, comme lui, je m'imagine, il roulait trop de pensées dans sa tête pour qu'il lui convînt de se mêler aux rondes. Le Minnesinger aspirait plus haut. En l'an de grâce 1206, on le voit figurer à la poétique *guerre de la Wartbourg*, tournoi d'un genre à part, dont l'éclat rejaillit sur tout le siècle, et dont le spectacle imprévu n'a guère de pendant, ce semble, dans les fêtes de l'esprit chez aucun peuple.

Pourquoi nos *Cours d'amour* de Provence et d'Aquitaine n'ont-elles laissé dans l'histoire aucun grand souvenir? Ces bardes bretons, gallois,

qui luttaient sans ordre à qui chanterait le mieux, d'où vient qu'ils sont ensevelis dans l'oubli? A peine quelques fragments de poëme, quelques noms épars, nous sont-ils parvenus. C'est qu'il n'a existé nulle part, pas plus au nord qu'au midi, de *Cours plénières*, ouvertes aux champions de *la gaie science*, et que les talents ont agi, presque partout, isolément. A la suite de quelque solennité populaire, au milieu d'un banquet donné par quelque riche seigneur, ou bien encore dans les intervalles d'une joûte, un poëte, un histrion, portant la harpe ou la guitare, survenait. On l'écoutait, à cause du charme de ses récits, quelquefois pour le timbre de sa voix. Un second, un troisième se présentait-il, on couronnait celui des trois qui avait brillé. Libre à chacun, en se retirant, de détester son rival : ce rival ne fut jamais un concurrent choisi, connu d'avance. Pour la régularité des assauts, la durée du combat, l'émotion profonde, suscitée parmi la foule et les grands, nul concours littéraire, au moyen âge,

n'est comparable à *la guerre de la Wartbourg.*

Qu'on se transporte au cœur de la vieille Allemagne, à Eisenach, la ville de sainte Elisabeth. Le château de la Wartbourg s'élève sur le coteau ; et dans ce palais des landgraves de Thuringe, qui s'illuminera tout à l'heure d'une figure angélique, où les miracles vont éclore en même temps qu'on verra les pauvres accourir, où, plus tard, longtemps après que la sainte sera couchée dans son tombeau, Luther soutiendra sa fameuse dispute avec le démon, s'assemblent aujourd'hui, sous les yeux du prince Hermann, les aventureux génies du pays des *Niebelungen* [1]. Ils se rendent tous à un appel ; ils savent tous quels émules ils doivent rencontrer au rendez-vous. Voilà Henri d'Ofterdingen, le vaillant ami du duc Léopold d'Autriche ; voilà Walther de la Vogelweide, le maître aux savants accords, à la

[1] On montre encore sur un mur, dans l'une des salles de la Wartbourg, une tache noire. Luther, en proie à ses hallucinations, aurait jeté son encrier à la tête de Satan (voir Audin *Histoire de Luther*).

tournure élégante ; Biterolf, Reinmar von Zweter, .e fougueux adversaire de la suprématie papale ; voilà enfin le *vertueux* Schreiber et Wolfram d'Eschembach avec sa haute taille, ses yeux profonds, sa main lourde, qui repose sur la lyre comme sur l'encolure d'un cheval qui se cabre. Klingsor préside, Klingsor le magicien se dresse, domine le groupe, tordant sa barbe comme *le Moyse*. Klingsor arrive de Hongrie. C'est le poëte à la parole stridente, au rhythme terrible, *aux harmonies noires*. Au fond de la salle, vêtu de rouge, impassible, et pourtant indigné de n'être là que pour parade, appuyé sur sa hache, maître Stempfel, le bourreau, s'adosse négligemment à un pilier. L'Allemagne écoute.

Henri d'Ofterdingen élève le premier la voix pour célébrer les vertus et la libéralité de Léopold d'Autriche. Walther de la Vogelweide lui répond : il célèbre les grandes qualités du roi de France. La mêlée s'engage ainsi par la louange de la royauté. Mais ces passes d'armes ne sont que des préludes.

Les provocations commencent ; on se met sur ses gardes ; les fronts s'animent ; les pensers lyriques fermentent, et chacun propose à son adversaire *une énigme*, défi conforme à l'esprit du temps [1].

Dès lors, mille problèmes présentés sous forme d'allégories, la plupart ayant trait aux mœurs de l'époque, aux perfections des dames, à la religion, au clergé, à la politique des empereurs vis-à-vis du saint-siége, hardiment lancés sur l'arène, tombent et sont ramassés tour à tour, le tout, avec un peu de confusion et un entrain prodigieux. Il va sans dire que Wolfram d'Eschembach se montre des plus acharnés au débat, des plus âpres en hyperboles. Comme toutes les natures convaincues, il supporte mal la contradiction ; quand on évite avec scrupule le péché et qu'on fait l'aumône, on se croit des droits à l'intolérance. Wolfram regrette tout natu-

[1] Citons un exemple en passant : Albert, le vénérable maître de saint Thomas d'Aquin, se pose cette question : Pourquoi ne rêve-t-on pas de parfums, tandis qu'on rêve très-souvent des couleurs ? — Il y aurait un livre à faire des innombrables *pourquoi* du moyen âge.

rellement de ne pouvoir excommunier son compétiteur en poésie. Wolfram s'écrie : « Sais-tu, Henri d'Ofterdingen, sais-tu comment s'y prit le seigneur Dieu, pour bannir l'orgueilleux Lucifer du paradis? Puisque tu oses me contredire, n'aurais-tu point machiné quelque pacte avec le démon? J'éprouve une furieuse envie, moi Wolfram, sire d'Eschembach, de te foudroyer à la manière des prêtres! Ah! certes; il n'est pas de damoiselle ni châtelaine par le monde qui n'en vînt à me haïr mortellement si j'avais la bassesse de te laisser l'avantage. Allons, Henri d'Ofterdingen, signe-toi, ménage-toi quelque chute commode, que le feu qui me sort des yeux te transperce comme la foudre du ciel! »

Le chevalier poursuit avec cette impétuosité brutale. Il étourdit son auditoire; il s'égare lui-même; il digresse; il étale son savoir et soulève des montagnes. Le poëte chante les harmonieux mouvements des astres, les influences des signes du zodiaque, les mystères révélés par l'incomparable *Zabulon*

dont le livre pour lui n'a pas de secrets, l'histoire du puissant *Galidrot* et de ses fils, les expériences de *Virgile l'Enchanteur;* il chante la brillante façon dont un autre Virgile, plus connu par ses vers, rendit à tout jamais illustres les bataillons romains commandés par Fabian l'Invincible; il chante enfin la mésaventure d'un infortuné mortel, nommé *Klestron* (du grec κλείω, j'enferme), lequel Klestron, victime d'une punition céleste, se voit éternellement cloîtré dans un verre de cristal, *à ce qu'apprend Aristote...* Ici Wolfram s'arrête.

Klingsor, le Minnesinger *aux harmonies noires*, sombre génie en qui le XIIIe siècle allemand semble vouloir se personnifier, a tout à coup saisi la lyre. Il parcourt des yeux la salle. Il va parler. Qui lui répondra? Klingsor évoque un ténébreux adversaire. Le diable, tel que l'a compris le moyen âge, se doit à lui-même de faire acte de présence dans toute grande assemblée. Le voici : il entre à *la Wartbourg*. On l'attendait.

Satan répond : *Amen* aux virulentes attaques de Klingsor contre la papauté et s'emporte contre le pieux défenseur de l'Église, Wolfram d'Eschembach. Par vengeance, il ira l'invectiver la nuit prochaine. La question qui s'agite est celle qui a passionné l'Allemagne jusqu'à la Réforme, la question des indulgences. Le diable finit par résumer son opinion sur des tablettes qu'il tend à Klingsor. Il est clair que le nouveau personnage n'est qu'un suppôt de la faction gibeline.

« Voilà que les moines nous vendent,—était-il écrit sur les tablettes, — voilà que les moines nous vendent ce pain de vie qui est le corps même de Dieu!... Notre pape vaut moins que Judas : ne livre-t-il point le Seigneur pour un *pfennig?* Les moines font maintenant ripaille de ce qui défrayait jadis librement les âmes : baptême, confession, saintes huiles, extrême-onction, eucharistie. — Malheur à toi, clergé, malheur! Tu n'as plus qu'une soif, aujourd'hui, la soif de l'or. Malheur à toi! De

la sorte, tu te ménages la mort, sans t'en douter, et ton pouvoir s'en va avec les âmes que tu perds! Adieu, Klingsor, adieu! Tu peux tenir mes paroles pour certaines et véridiques. Je n'ai point menti[1]. »

Cette diatribe lue à haute voix, le diable tourne les talons. Luther n'eût point désavoué la satire, trois siècles plus tard.

N'est-ce point un spectacle étrange de voir le père des mensonges faire la leçon aux puissances? Pour qui réfléchit, il y a moins matière à surprise. Le diable, à l'époque tourmentée qui nous occupe, a fait un pacte avec la liberté. Il est le héraut de ce qu'on n'ose pas dire. Chacun, petit ou grand, dépose une malice dans sa main, et le charge de distribuer à qui de droit l'injure ou la vérité. On le déteste, mais comme il est réputé ne rien craindre, on le met en avant pour plaider les causes difficiles. La

[1] Consulter : *Gesch. der Deutschen Poesie im Mittelalter*, von Karl Rosenkranz. *Halle*, 1830. – Uhland, *Walther von der Vogelweide*. — Fr. von der Hagen, *Minnesinger*. — *Manessische Sammlung*, Bibl. imp., section des manuscrits, etc.

pensée se retranche derrière ses gambades ; le masque dont on l'affuble devient une égide. Soulevez le masque : vous voyez couler les larmes des faibles, apparaître la douleur et l'indignation du peuple.

Parce qu'il se déchaîne aujourd'hui contre les indulgences, vous vous attendez peut-être à voir l'ennemi du genre humain protester, énumérer les âmes qui lui échappent moyennant finance. Au contraire: le Diable invoque la morale, les anciennes coutumes, accuse les mœurs dégénérées, les prélats dont la bourse s'enfle, grâce à la crédulité des misérables ; Rome qui bat monnaie, en trafiquant des clefs du paradis. Au milieu de quelques griefs réels, les colères impérialistes se font jour, dans ce plaidoyer, débité par un avocat surnaturel.

Un instant suspendue, la joute des Minnesinger continue avec le même élan. Les poëtes élèvent la voix et se coupent mutuellement la parole selon leur caprice et leur veine. Wolfram d'Eschembach regarde l'Église comme insultée. « Qui porte *la noble*

croix jusqu'au bout du monde, s'exclame-t-il avec enthousiasme, n'a rien à redouter, pas plus la nuit que le jour; le doute n'atteint pas l'esprit, quand les bras du fervent chrétien étreignent la croix. La croix lance des rayons jusqu'au fond des Enfers ; ces rayons pendent comme des épées sur les têtes vaincues des démons! » *Le vertueux Schreiber* s'émeut à son tour et fait une prière : « Salut, Seigneur! Père, Fils et Saint-Esprit. Je te rends grâces de m'avoir donné ta foi. Merci, Fils de Dieu! Nous nous nourrissons du pain de vie qui remplit les âmes de joie et les conduit au ciel. Je t'en supplie, ô Christ, par tous les saints qui te louent durant l'Éternité, par toutes les âmes qui gémissent sur la terre, par tous les bons prêtres qui répandent ton Verbe, par la miséricorde infinie, par le voile de douleur qui passa sur le visage de ta mère, lorsque, levant la tête, elle te contempla entre les deux larrons, veuille arracher à la perdition les mauvais serviteurs qui déshonorent ton royaume! »

Mais nos Minnesinger sont infatigables : on pose de nouveaux problèmes. Les données sont belles ; elles roulent sur la mort, sur le bonheur des bienheureux, sur la théologie, sur le temps, sur l'origine du mal, sur la grâce, sur la condition de l'homme ici-bas. Çà et là, au milieu des matières philosophiques, se glissent de gracieuses peintures, des allusions aux poëmes de la *Table Ronde*, et particulièrement à la légende du *Saint-Graal* dont nous parlerons tout à l'heure. Dans ce chaos d'images, employées à tour de rôle pour exprimer des idées diverses, plusieurs sont ingénieuses et hardies. Chaque Minnesinger a son rhythme particulier. Le mouvement général est lyrique. Il sort des éclairs de cette *guerre de la Wartbourg*. Mais par quelle fatalité le génie allemand ne peut-il se rapprocher des cieux sans, du même coup, se perdre dans les nuages ?

Sire Wolfram d'Eschembach, au dire des juges experts, remporta la victoire.

Nous l'avons indiqué déjà, *la guerre de la Wartbourg* fut un événement. Elle relie entre elles deux phases distinctes du moyen âge ; elle trace une ligne lumineuse entre sa jeunesse et sa maturité. D'un côté, le goût du merveilleux dans la foi, dont nos Minnesinger témoignent dès qu'ils ouvrent la bouche, rappelle le passé : de l'autre, je ne sais quelle âpre fureur de controverse qui fermente, annonce l'époque contentieuse où régnera la scolastique, ouvre l'ère de la discussion. *La guerre de la Wartbourg* signale une fois de plus l'hostilité du Teuton contre le pouvoir temporel, premier germe de la révolte. Enfin, si on l'envisage comme tableau, on peut y voir une sorte de Parnasse germanique. Les muses sont costumées en châtelaines, les dieux subalternes en chevaliers ; le président Klingsor, déguisé en magicien, rappelle à la rigueur Apollon ; et dans le lointain, si vous voulez, voilà Jupiter armé de ses foudres inutiles, parodié par maître Stempfel, le bourreau, qui bâille, appuyé sur sa hache.

La renommée de Wolfram s'accrut sans doute de ses exploits à la Wartbourg. La gloire véritable lui vint d'autre part. Il est l'auteur du *Titurel* et du *Parceval*, deux grandes œuvres écloses d'une légende, la légende du *Saint-Graal*.

S'attacher à suivre la marche des légendes au sein de la société du XII[e] et du XIII[e] siècle, serait une tâche malaisée et surtout longue. Jetons un rapide coup d'œil. Leur source, désormais incontestable, est la Bretagne et le pays de Galles ; elles jaillissent de l'urne des génies celtiques. Ce sont des idées voyageuses. Voyons-les se répandre sur le continent. Elles vont changer de physionomie. Les types perdent en France de leur rudesse ; les héros parlent un langage plus poli ; ils prennent un costume uniforme, et l'idéal s'évanouit. Les filles de la contrée d'Ossian s'aventurent-elles jusqu'en Espagne, un chaud rayon de soleil les dépouille bientôt de leurs manteaux de frimas : on les reconnaît à peine. Par delà le Rhin, au con-

traire, ces créations du Nord retrouvent plus qu'elles n'ont perdu; les songes déploient de larges ailes, et l'esprit, sans effort, parcourt les régions de la fantaisie. Le Rhin ne se franchit pas impunément. Aussi, quand le métal brut d'une tradition galloise tombe entre les mains d'un ciseleur comme Godefroid de Strasbourg ou d'un puissant fondeur comme Wolfram d'Eschembach, le métal se moule en des ouvrages d'une singulière magnificence.

Or, qu'est-ce que le *Saint-Graal?* Quelle est la valeur, quel est le sens de ce thème merveilleux qu'ont commenté tour à tour Thomas de Bretagne, Chrestien de Troyes, Gauthier de Denet, le Provencal Guyot et Wolfram enfin parmi les Minnesinger, pour ne citer que les noms illustres? On voit par cette énumération combien le Saint-Graal est tombé dans le domaine universel. Notre poëte semble avoir dit le dernier mot[1].

[1] Nous ne prétendons traiter ici que du *Saint-Graal* tel que

Le *Saint-Graal* de Wolfram, le *Saint-Graal* allemand et mystique, est le vase que l'on servait à notre Seigneur, quand il prenait ses repas avec ses disciples. Le vase est taillé d'un seul morceau dans le diamant qui tomba de la tête de Lucifer, à l'heure de sa défaite. Dans ce diamant, Joseph d'Arimathie aurait recueilli le sang du Sauveur ; il l'aurait, plus tard, enfoui pour le soustraire aux outrages des Juifs. La pierre précieuse couverte du sang de Jésus serait demeurée sous terre, entourée d'une auréole éclatante, jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. Alors Joseph d'Arimathie l'aurait enveloppée d'une toile de lin pour voiler sa lumière et l'aurait emportée en Occident. Le Saint-Graal existe donc ; il brille ; il a ses serviteurs ; il est inondé de parfums et gardé dans un temple splendide. Le Saint-Graal devient le centre de tout un monde de mysticisme,

l'a modifié le génie germanique. Consulter, pour les sources originales du *Parceval*, le savant et nouvel ouvrage de M. Hersart de La Villemarqué, *les Romans de la Table Ronde*.

la lumière des âmes. Cependant des chevaliers de toute nation s'élancent pour défendre le joyau *d'où s'exhale la vertu et qui donne la gloire éternelle;* les anges veillent sur le présent fait à la terre; des croyants se frappent le front; les démons jaloux s'y brisent les ailes. Non loin, le roi Artus, splendeur du royaume terrestre, trône, accoudé à sa fameuse Table. Il vide la coupe, entouré de ses pairs. L'univers profane avec ses ombres et ses folies, ses guerres atroces et ses galantes aventures, ses crimes et ses amours, s'agite, autour de la sainte relique : le Saint-Graal reluit dans ce désordre comme un fanal dans la tempête.

Suivons dame Aventure, la dame favorite de Wolfram, la Béatrix de ce Dante barbare. L'épopée germaine du *Saint Graal* se divise en trois parties dont on a fait trois poëmes : le *Titurel,* ou les gardiens du Trésor; le *Parceval,* conquérant du *Saint-Graal; Lohengrin,* ou la Délivrance.

Nous ne nous occuperons que des deux premiers :

l'un est une fière ébauche, l'autre a été tenu pour un chef-d'œuvre [1].

Titurel eut pour père Titurison et pour mère Elisabel. Titurison, prince des Gaules, fut un vaillant guerrier. Sa vie s'est consumée à servir Dieu, à dompter des chevaux fougueux, à combattre les infidèles, à désirer un fils. Souvent, durant les jours de halte, pensant à ses cheveux devenus blancs au service de la bonne cause, et se prenant à regarder sa femme Elisabel, dont la jeunesse s'est envolée, le héros laissait couler ses pleurs. L'enfant si longtemps désiré vint au monde. Il devait éclipser les exploits de son père et charmer le ciel. On l'appela Titurel.

Dieu sourit à Titurel du milieu de sa gloire. Il bénit ses premiers coups de lance et ses premières pensées. Dieu se réjouit de sa haine pour le mal et de son ardeur pour le bien. Ne voulant l'admettre sans épreuves parmi les archanges, il le choisit

1 Vilmar, *Alte Zeit*.

pour gardien du Saint-Graal. Le Saint-Graal, au moment où commence le poëme, vient d'être apporté à Titurel par une légion de chérubins. Titurel se consulte, comme fit Salomon avant de construire le temple de Jérusalem. Il veut que son œuvre soit digne de sa grande âme et de sa foi. Après trente ans d'efforts, le temple s'élève, au sommet d'une montagne.

Qu'on ne se méprenne point sur la nature du trésor confié à la garde de Titurel. Wolfram ne prétend point raconter une histoire simple. Le diamant tombé de la tête de Lucifer, un peu obscurci au moment de sa chute, puis soudain s'illuminant dès que la main du Sauveur l'a touché, est devenu un tel foyer de flammes qu'il éclaire l'univers. Il brille dans une région intermédiaire, entre la demeure des hommes et celle des anges. Le Saint-Graal fait des prodiges et rend des oracles. Il se couvre par instants de caractères de feu ; ces caractères sont visibles pour qui mérite de les lire ; une

fois compris, ils s'effacent. Comme on le voit, la croyance à la prédestination est cachée sous l'allégorie. Aussi, personne n'est-il assez osé pour s'enrôler sous la bannière du Saint-Graal, sans vocation expresse. Ses paladins sont des élus. Ils doivent être chastes, dévots, toujours sous les armes, disposés à exterminer les ennemis du Christ. Pour eux, il n'y a que trois jours de trêve dans l'année : Pâques, Noël, la Pentecôte. Tous les vendredis saints, à l'heure où le Sauveur a rendu le dernier soupir, une colombe s'échappe du ciel, en tournoyant, et vient déposer une hostie sur le vase consacré. Alors, par la permission de Dieu, le Saint-Graal refleurit à sa manière; l'auréole se ravive; du vase mystique, il sort une telle abondance de vie que ses champions, rien qu'à le contempler, reçoivent la nourriture du corps. On ne vieillit point au service du Saint-Graal et voilà pourquoi Titurel vécut cinq siècles durant.

L'action, qu'il serait fastidieux de poursuivre à travers ses méandres, se développe dans un cercle

restreint de personnages, la lignée du héros principal. Cela se conçoit. Chacun d'eux, d'après le poëte, représente une idée. *Aufortas*, par exemple, l'un des descendants de Titurel, n'est point seulement une figure touchante et dramatique : c'est l'humanité souffrante et pécheresse entraînée sur la pente des passions contre la volonté de Dieu. *Aufortas* s'éprend de la charmante *Orgeluse ;* il lui voue un amour sans bornes en dépit du *Saint-Graal* jaloux de cette ferveur terrestre. *Orgeluse* meurt. *Aufortas* veut venger sa mort, et, dans cette lutte de la nature rebelle aux avertissements de la grâce, il est mortellement blessé par une lance enchantée. Voilà le remords. La clarté du *Saint-Graal* ranime à peine *Aufortas*. Sa vie se traîne dans une douleur inguérissable : il soupire après le Sauveur inconnu. *Klingsor*[1], au contraire, c'est la magie, c'est

[1] Il ne s'agit point ici du Klingsor de *la Guerre de la Wartbourg ; le Klingsor* du *Parceval* peut être comparé à *Merlin*, avec cette différence que *Merlin* est un génie bienfaisant, tandis que Klingsor semble l'incarnation du Mal.

l'adversaire du Beau, le démon qui émousse sa griffe contre les fondements de l'Église. Les maris sont particulièrement exposés à ses malices. Il tient la société en échec, et tous les moyens lui sont bons. Un jour, d'un seul coup de filet, Klingsor ne dépouille-t-il pas de leurs compagnes quatre mille infortunés, sous le prétexte fallacieux d'envoyer quatre mille femmes rendre hommage au *Saint-Graal?* Il fouille des deux mains dans le sac de Belzébuth. Quant à la belle *Sigune*, elle personnifie l'héroïne et l'amante. Douée d'une grâce adorable, d'une énergie virile, d'une fidélité tout allemande, elle répand autour d'elle le charme et la force. Sous ses tresses blondes, *Sigune* semble toujours, sourire et ce doux sourire enfante des exploits surhumains. Après la mort de son époux, elle se retire au désert pour pleurer et rêver à Dieu. On dirait une vierge de la Walhalla éblouie des splendeurs du Calvaire.

Wolfram d'Eschembach ne mena point jusqu'au

terme son poëme du *Titurel.* Un pâle versificateur, un certain Albert s'est chargé de l'achever. Entre ses mains , le Saint-Graal perd son éclat et tombe en poussière. Cette fois, Joseph d'Arimathie ne viendra point le relever.

Ouvrons le poëme du *Parceval :*

Voici une forêt profonde. Le vent du nord souffle à travers les branches d'arbre, et les nuées, ces feuilles du ciel, tourbillonnent au-dessus du bois. L'eau murmure sous la bruyère. Quelques oiseaux chantent. Un gracieux enfant contemple cette solitude que son âme limpide a reflétée jusque-là comme une source réfléchit ses bords. Pour la première fois, il essaye de comprendre la beauté de la nature. Il sonde l'horizon, se trouble et pour apprendre, regarde dans les yeux de sa mère. La mère inquiète attire sur son sein cette jeune tête prise de vertige. L'enfant se redresse, et les joues inon-

dées de larmes, il s'écrie : « O mère, qu'est-ce que Dieu? »

« Mon fils, répond la mère, le jour est à Dieu ce qu'est la nuit au jour : il existe une lumière plus pure que celle du soleil. Dieu a bien voulu, il y a longtemps déjà, prendre un visage semblable au visage de l'homme. Souviens-toi de mes paroles, mon fils, et quand tu seras malheureux, prie Dieu sans crainte. Dieu est *loyal*. Mais je vais te nommer un second seigneur, lequel habite sous terre en des abîmes noirs. On l'appelle Satan. Satan est *déloyal*. Fais bonne garde, éloigne tes pensées du sombre esprit et veille à ce qu'elles ne s'égarent point dans le doute. »

Cela dit, l'enfant sourit, la mère se sentit triste, et l'on n'entendit plus que le bruit du vent dans les feuilles.

Ainsi commence le *Parceval*.

L'enfant a deviné Dieu au spectacle de la nature. Il grandit dans l'isolement. Plus tard, son cœur sera en proie au doute et à la passion. La chasse, les courses rapides, les embrassements de

sa mère, voilà pour l'instant ce qui l'enchante. *Herzéloïde* est une reine détrônée, une veuve, une exilée; et, maltraitée par le monde, elle eût voulu pouvoir soustraire au monde l'objet de sa tendresse.

« Herzéloïde, dit Wolfram, ne vivait que par la douleur... Quand elle foulait l'herbe des prairies, elle ne distinguait pas les fleurs du gazon... Tout était de même couleur à ses yeux... » Mais, Parceval rêve déjà l'inconnu. Bientôt la forêt immense lui paraît étroite. Il rêve au delà; il s'éprend dè ce qu'il ignore. Quand pourra-t-il s'élancer au delà de ces lignes bleuâtres qui couronnent la cime des coteaux?

Certain soir, comme Parceval errait, tourmenté de vagues désirs, des sons extraordinaires frappent son oreille. Il écoute. « Serait-ce le tonnerre? » Le bruit se rapproche, redouble. « Serait-ce Satan, ce terrible visiteur, dont ma mère m'a parlé, qui vient? » — Trois chevaliers de la Table

Ronde, vêtus d'armures éblouissantes, apparaissent. L'un d'eux galope en avant. Parceval ne connaît que Dieu et Satan. Il tombe à genoux. « Voici le bon Dieu ! »

« La cotte de mailles du preux étincelait comme les gouttes de la rosée... Les écailles de fer poli luisaient, bien ajustées à ses cuisses... Remuait-il le bras, on entendait grincer l'acier... A voir les marques des coups prodigieux qu'avait reçus l'armure, on eût dit des traces d'éclairs. »

Selon Wolfram d'Eschembach, l'homme n'est beau qu'enfoui sous l'airain, mais alors, il est sublime. Comme il détaille avec délices, presque avec religion, les arabesques, les filets d'or, les moindres ornements des armures ! Le rude chevalier donne raison aux femmes de son temps qui se pâmaient d'aise devant une cuirasse bien ouvragée. Au XIIIe siècle, on était aimé avant d'avoir levé la visière de son casque, et les désappointements n'étaient pas plus rares qu'aujourd'hui.

L'oraison de Parceval fut de courte durée. Le paladin de la Table Ronde n'était pas d'humeur patiente. Il s'arrête, prêt à châtier l'insolent qui barrait le passage. Mais il est frappé de sa beauté, lui sourit et l'interroge. Ses réponses l'étonnent; tant d'ignorance et de naïveté le charment. Le paladin laisse flotter les rênes, et décrit le monde où vivent dans la gloire et l'enthousiasme les compagnons du roi Arthur. Les trois preux disparaissent sous la feuillée.

Parceval revient à sa mère, le cœur enflammé, l'esprit en délire. Son parti est pris. Il lui faut sortir de la forêt et s'illustrer, lui aussi, par des exploits. Le futur héros sent sa force, voit l'avenir et méprise le passé. L'infortunée Herzéloïde pâlit en revoyant son fils; elle a compris que son enfant est perdu pour elle. Elle courbe la tête. Tout ce qu'elle demande à Parceval, c'est de rester une nuit encore sous le toit qui l'a vu naître, parmi ces arbres qui l'ont abrité de leur ombre, près

de sa mère. Lorsque l'aurore parut, elle lui dit :

« Écoute, Parceval, ne chevauche point sitôt. Ecoute, tu ne sais rien. Je vais t'apprendre comment tu dois te conduire loin de mes yeux. Ne va point t'aviser, la nuit, de courir dans les routes effondrées. Le jour, salue courtoisement tous ceux que tu rencontreras, qu'ils soient nobles ou vilains. Si un homme à barbe blanche arrête ta course et te donne des avis, comme c'est son droit, soumets tes actions à sa sagesse, sans grincer des dents ni murmurer, mon cher fils. Crois-moi, il est un autre sujet qui n'est point, non plus, de médiocre importance. Chaque fois que de nobles dames te feront cadeau d'une bague, chaque fois qu'elles t'enverront un baiser, accepte la bague et le baiser... Si, par grand hasard, il leur prenait envie de te faire quelque autre cadeau, ne refuse point davantage... *Cela porte bonheur et donne du courage, pourvu que la dame soit douce et chaste.* »

Le soleil levant dorait la cime des montagnes. Parceval s'élance, en veine de hauts faits, heureux et stylé d'une façon qui a passé de mode. Il pique

des deux. Pour parvenir à la gloire, il veut renverser tout obstacle : le poitrail de son destrier ne s'ouvre-t-il pas un passage au milieu des branches traînantes des sapins? Il songe si follement qu'il ne peut plus penser. *Le fantôme du grand roi Arthur s'agite dans sa poitrine.* Il fend l'espace. Son costume est des plus étranges. Wolfram le montre vêtu comme un fou, couvert d'une sorte de sarrau taillé dans une pièce de grossière toile de chanvre. Le poëte n'a-t-il pas voulu signifier par là qu'une âme vraiment belle peut se passer à la rigueur des agréments du corps, et qu'un cavalier aussi bien tourné que Parceval n'avait que faire de brillants habits ? « Telle châtelaine que je connais, laisse entendre le chantre d'amour, eût volontiers donné l'éveil à cette chrysalide, à seule fin d'en voir jaillir le papillon. »

Une magnifique cotte d'armes remplace bientôt la première enveloppe sous laquelle Parceval est apparu, et vainqueur dans d'immortels combats, il

répand au loin l'éclat de son nom. On l'appelle aujourd'hui *le chevalier rouge.* Son esprit comme son corps a secoué ses langes. Les voiles tombent. Le monde, dans sa réalité, se révèle au bouillant jeune homme. S'il se tourne du côté de l'Idéal, c'est par choix et non plus par ignorance. Mais l'orgueil lui fait oublier Dieu. Trop de lances sont venues se briser contre son bouclier, trop d'imprudents ont mordu la poussière à ses pieds, pour qu'il puisse rester humble. Superbe, il enfreint les ordres de sa mère; n'allez point croire cependant qu'il néglige tous ses préceptes. Certaines leçons d'Herzéloïde portent leur fruit. Quand l'amour lui tend les bras, Parceval y tombe avec candeur, avec *chasteté :* c'est ainsi qu'on qualifiait souvent, au moyen âge, l'élan de la passion sincère.

L'innocence allemande n'est point l'innocence de tous les pays. Elle est mystique : la pureté de l'âme lui suffit. Il est décidé de l'autre côté du Rhin qu'on a la soif de l'Idéal; cela établi, plus de

scrupules : le Teuton s'en va gaiement boire aux fontaines qui lui plaissnt. La femme du duc Orilus, la fille du vieux Gurnemanz, Conduiramur la blonde ont *fait des cadeaux* à Parceval, qui les accepte de grand cœur. Il n'en reste pas moins le chevalier à la démarche si fière, aux rêveries si nobles, *à la loyauté parfaite, au cœur si fidèle.* Encore une fois, l'innocence allemande n'est point celle de tous les pays.

Parceval poursuit sa carrière aventureuse. Villes, forteresses, rien ne lui résiste; l'admiration l'environne, la foule le suit. Brandit-il l'épée, il perce les cuirasses. Revêt-il un manteau de pourpre, sa beauté resplendit, surhumaine. On dirait *un ange sans ailes.* Mais au milieu des plus enivrants triomphes, Parceval ne se laisse point dompter par la mollesse. Ni le bruit énervant des lyres, ni celui des coupes d'or qu'entre-choquent les mains de riants convives, ni la voix douce des châtelaines ne sauraient l'arrêter plus d'un instant. Il se réjouit

dans le tumulte, écoute avec ravissement le fracas des armes et, sans relâche, pousse son cheval dans ces mêlées que Wolfram décrit si bien.

« ... On fit de cette nuit-là ce qu'on fait toujours des nuits... Mais quand l'aurore parut, elle eut lieu d'être étonnée... L'alouette ne s'éleva point dans les airs pour saluer le jour... Les armures se heurtèrent par milliers... Tout devint lutte et combat... Quelquefois, les lances volaient en éclats, avec un bruit tel que le voyageur éloigné eût eu raison de se signer et de croire à la fin du monde... Jetez des châtaignes dans un brasier ardent, elles *partent* comme de petites foudres : ainsi, la bataille tonnait sur les sillons. »

Nous entrons dans la seconde partie du poëme, la plus belle, sans contredit. En dépit de la victoire, Parceval sent que son cœur est vide. Le guerrier a perdu la foi. Pendant quatre années entières, le doute possède son âme et la torture. Une à une, ses illusions sur la vie, sur les hommes, sur l'amour, sur lui-même ont disparu. Le temps de la simplicité est déjà loin, ce temps de sauvages délices et d'é-

motions imprévues, où tout semble étrange, redoutable et charmant. Il se prend à regretter la forêt qui garda son enfance, et les heures passées lui reviennent à la mémoire. Jadis, le chant d'un oiseau l'émouvait parfois jusqu'aux larmes; durant les soirs d'été, il rêvait, la tête appuyée sur les genoux de sa mère. D'étincelants horizons s'ouvraient devant ses regards. Jadis, l'aspect des marécages, les vapeurs qui volent, la nuit, sur la surface des eaux, le troublaient profondément; quand le vent courbait les joncs, il croyait voir Satan passer. Pour l'égayer, il suffisait de quelques fleurs. Il souriait à la nature, et la nature lui parlait. Hélas! il est devenu chevalier. On le nomme le preux d'entre les preux. Il ne sait plus que gémir: il ne peut plus pleurer. — C'en est fait de Parceval si la grâce ne vient à son aide, si la lueur du *Saint-Graal* ne descend sur ce front désespéré.

La langue de Wolfram d'Eschembach, d'ordinaire rude et heurtée, s'adoucit à mesure que le

héros approche de la conversion. Le style prend des teintes lumineuses, les images se colorent, une douce chaleur anime le récit ; on sort graduellement du royaume des Enfers. Je voudrais conserver au passage qui suit la grâce touchante et la religieuse suavité dont est empreint l'original. Un chrétien seul a pu écrire cette page. Si le souvenir du moyen âge s'était perdu, on retrouverait ici le moyen âge.

« C'était par une froide matinée d'hiver. Une neige épaisse couvrait la terre, si épaisse que le froid en sortait. Parceval rencontra un vieux chevalier qui cheminait par la même voie que lui. La barbe de ce chevalier était blanche, mais le visage semblait jeune. A côté de lui cheminait sa femme. Tous deux avaient mêmes traits et même aspect. Tous deux s'en allaient à l'église. Par mortification, sans doute, ils étaient vêtus d'une grossière étoffe. Leurs enfants, deux jeunes filles qui faisaient plaisir à regarder, portaient un vêtement pareil et marchaient pieds nus. Ce chevalier, à barbe blanche, devait être un prince du pays. De petits lévriers suivaient sa femme et ses filles. Derrière, défilait

une troupe de nobles et de valets, tranquillement, humblement.

« Quant à Parceval, il portait une magnifique armure qui, comme toujours, lui seyait à merveille. Il poussait son cheval fièrement et dépassa le cortége. Mais, soudain, il se retourne; il veut savoir où s'en vont prier ces braves gens. Le chevalier à barbe blanche prit la parole : — N'est-ce point lamentable que toi, Parceval, tu ne fêtes point la sainte semaine, selon la vieille coutume! Tu chevauches armé, ainsi qu'en un jour de combat, au lieu de marcher pieds nus et de rendre tes devoirs à Notre-Seigneur!

« Parceval répondit: — J'ignore en quelle partie de l'année nous sommes et voilà déjà longtemps que je ne compte plus les semaines. J'ai oublié le nom des jours. Autrefois je m'étais consacré à *un être* que j'appelais Dieu. Avant que son inclémence m'ait valu d'énormes mésaventures et d'innombrables amertumes, mon cœur n'avait jamais songé à se détacher de lui. J'ai souvent entendu répéter autour de moi : — Dieu met son plaisir à faire le bonheur de l'homme. — Dieu n'a jamais daigné m'aider!

« Alors le chevalier à barbe blanche reprit : — Veux-tu parler du Dieu qui est né d'une vierge? Penses-tu que parce qu'il s'est fait homme et parce qu'il est mort un

vendredi, comme aujourd'hui, sur la croix, l'habit de la pénitence t'irait mal? Aujourd'hui, il faut se réjouir et pleurer. Dis-moi, réponds, connais-tu un dévouement plus loyal que celui de Dieu se sacrifiant sur la croix pour l'amour de nous? Si tu as reçu le baptême, tu dois avoir des larmes pour la mort de Dieu. Avoue que tu es un infidèle ou sanctifie ce grand jour! »

Parceval cède à la parole du vieillard et rentre dans l'armée des croyants. Trévizent, un vénérable ermite, reçoit les aveux du pécheur. Vous connaissez les fictions arabes; elles font jaillir des sources au milieu du désert. La poésie du moyen âge place la Sagesse au bord du chemin que suivent les âmes égarées. L'imagination dote les peuples de ce qui leur manque le plus, que ce soit une onde pure ou la raison.

Accompagnerons-nous Parceval, jeté dans des voies nouvelles et livrant à *Feiréfiz*, le païen, ce merveilleux combat, l'une des bizarres inventions des Minnesinger, où ni l'un ni l'autre des deux champions ne peut parvenir à vaincre, *les âmes*

s'étant mises de la partie; raconterons-nous l'immense festin qui couronna le duel ; expliquerons-nous comment, par une triple génuflexion devant le *Saint-Graal,* le héros délivre Aufortas et lui arrache du cœur la lance enchantée ; comment il retrouve Conduiramur, l'amante de sa jeunesse ; comment encore Feiréfiz, le païen, se sent ému devant un si beau spectacle, renonce ses faux dieux Jupiter et Junon, reçoit le baptême, et se voue, lui aussi, au culte du Christ ; décrirons-nous, une seconde fois, les vagues splendeurs du Saint-Graal ; montrerons-nous dans une ombre indécise Lohengrin, fils de Parceval et de Conduiramur, s'en allant, porté sur un cygne, demander en mariage la fille du duc de Brabant ; passons outre et n'imitons point Wolfram.

Le Minnesinger, après s'être égaré longtemps dans les domaines de la Fantaisie, retrouve sa présence d'esprit pour nous faire ses adieux :

« Voilà que j'ai amené mon héros, dit le poëte en terminant, à la source immortelle du salut. De la

sorte, Parceval aura fourni sa carrière sans avoir frustré Dieu de son âme, et néanmoins il aura reçu le long de la route les applaudissements de la foule. Je pense qu'il a marché dans le vrai chemin, ou peu s'en faut... Sachez que c'est en l'honneur d'une dame que j'ai poursuivi mon œuvre jusqu'à la fin. Je m'attends à ce que cette dame me sourie : telle doit être ma récompense. Et j'espère que ses pareilles, douces et intelligentes créatures, ne se prévaudront point de ses faveurs pour me faire mauvaise mine. »

Selon l'usage religieusement observé chez tous les Minnesinger, aucun indice ne révèle la personne aimée. La beauté leur inspire des concerts : on ne la voit pas.

On ne saurait établir de parallèle entre l'œuvre capitale de Gœthe et celle de Wolfram d'Eschembach. Elles ne se rapprochent que sur un point, la recherche de l'Idéal ; mais ce point a son importance. Faust, conception fiévreuse, gigantesque, entonne l'hymne du doute sur une lyre aux har-

monies calculées. Faust aboutit au désespoir. C'est la tendance moderne. Le héros de Wolfram a maille à partir avec l'esprit du Mal, le dompte, et se sauve enfin par la foi. C'est le moyen âge. A quelques siècles d'intervalle, deux pensées pareilles ne suivent pas la même route.

La vie de Wolfram d'Eschembach reste entourée de mystère. Il paraît cependant, qu'il fut conséquent avec ses principes et sut agir comme il sut penser. Un passage du *Titurel* nous apprend qu'il était marié. Wolfram fait ailleurs expressément mention des jouets de sa petite-fille [1], et l'on se représente volontiers cet austère et pieux chevalier berçant de blonds enfants sur ses genoux. Les sept romances qu'il a composées sur un thème à la mode au XIIIe siècle : les adieux précipités d'un amant à son amante, corrigent par une réflexion salutaire le tableau trop fidèle, peut-être, des plaisirs défendus. « Quel bonheur, murmure-t-il avec la franche

[1] Dans le poëme de *Wilhelm*.

bonhomie du Teuton, de posséder une épouse, de n'avoir rien à craindre, ni le regard du maître, ni le lever du jour! » Citons une pensée favorite de ce fort génie : « De même qu'une mère pose, en souriant, son nourrisson sur une chaise et lui souffle à l'oreille : *tiens-toi droit !* de même, les *hautes amours* apprennent au jeune garçon à dresser son front vers la demeure des anges. »

Wolfram possédait à un degré éminent le sens délicat de l'honnête homme. Le spectacle de la fraude, de l'injustice, les honneurs prodigués au hasard, sans motif, l'exaspèrent, et son ombrageuse nature le pousse à des témérités. Il s'adresse en ces termes au populaire landgrave Hermann, le protecteur de Walther de la Vogelweide :

« Hermann, prince de Thuringe, j'ai vu ta cour et tes palais. Une telle multitude les assiége que personne, il m'a paru, n'est moins chez toi que toi-même. Certes, maître Keu, le sénéchal du roi Arthur, y mettrait bon ordre. Ta royale clémence te fait-elle donc un devoir

de barioler ainsi ton entourage? La gloire, les largesses doivent-elles donc tomber indiscrètement sur le mal et sur le bien?... Voyez donc Walther qui chante à tout venant : « Bonjour, qui que vous soyez, gueux ou braves gens, bonjour! »

Dans les vers de ce stoïque chantre d'amour, et ses vers se comptent par milliers, on ne remarque nulle part l'éloge d'un prince régnant. Cet oubli volontaire est rare chez un auteur du moyen âge, surtout chez un poëte; l'exemple paraît bon à suivre, même aujourd'hui. Quand on songe aux obligations qu'entraînaient alors les liens féodaux, aux difficultés de toute sorte qu'elles créaient à la pauvreté dont elles rivaient les chaînes, une pareille indépendance peut s'appeler de la haute vertu. A quelque point de vue qu'on l'examine, le caractère de Wolfram semble avoir été coulé dans du bronze.

Si le Minnesinger connut une faiblesse, ce fut celle d'attacher une importance extraordinaire à la qualité de gentilhomme, à l'ancienneté de la race,

au blason. Le hasard s'est chargé de l'en punir. De tous les chevaliers-poëtes, il n'en est pas dont les armes soient moins positivement connues. Le manuscrit de Manesse, auquel nous revenons encore, montre Wolfram, visière complétement baissée, vêtu d'une longue cotte de mailles, le bouclier dans la main gauche, la lance dans la main droite. Ses armes pompeusement reproduites sur le heaume, la banderole et jusque sur la housse du cheval de bataille, sont de gueules, avec deux couteaux d'argent sans pointe, tournés dos à dos. Wolfram, d'après cet indice, aurait appartenu aux Eschembach de Bavière. Mais des textes qui font autorité en ce grave sujet soutiennent une opinion différente. Püterich affirme avoir vu la tombe du chantre d'amour, et signale des armoiries nullement conformes à celles du manuscrit de Manesse. D'autre part, une ancienne estampe, communiquée à Nüremberg, présente cinq lis d'argent, sur fond de gueules, avec la devise :

Wolfram, Freiherr, von Eschembach
Laien mund nie bass gesprach.

Wolfram, sire d'Eschembach,
Bouche de laïc n'a jamais mieux chanté.

Que sert de marchander la gloire, surtout aux vieux poëtes?— L'estampe de Nüremberg a raison.

LE TANNHAÜSER

LE TANNHAÜSER

Le souvenir du Tannhaüser n'est point éteint en Allemagne. Avec moins de titres à l'admiration que plusieurs d'entre les Minnesinger, cet éveillé compagnon, coureur d'aventures et de grandes routes, a su demeurer populaire. Son nom s'est soustrait à l'oubli, comme lui-même s'est dérobé souvent à la note de l'hôtelier. S'il faut en croire la tradition, le Tannhaüser respire encore, à l'heure qu'il est, l'air que nous respirons, et son âme attend pour quitter son corps, le signal de la fin du monde. Il habite

au sein d'une montagne, servi par *dame Vénus*, laquelle le voyant frais et dispos, ne se lasse point d'égayer ses loisirs. Elle lui répète de temps en temps, pour le distraire de la pensée chrétienne de l'éternité : « Tannhaüser, regarde-moi! Songe à mes lèvres vermeilles! Elles te gardent, elles aussi, une éternité de sourires et de baisers. » Le Tannhaüser sait de fort bonne source qu'il sera damné. La montagne s'écroulera, dame Vénus s'évanouira, Satan viendra le prendre par la main et le conduira dans son royaume. N'importe! L'insouciant chevalier met à profit le délai qu'on lui accorde. Résonne quand Dieu voudra, la trompette du jugement dernier! Salut, dame Vénus!

La captivité du Tannhaüser fait songer à Frédéric Barberousse, cet autre prisonnier des monts. L'empereur trône dans une vaste salle, taillée dans un des rocs qui s'élèvent au bord du Rhin. Il est armé, comme s'il allait combattre les infidèles, et songe devant une table de granit. Les splendeurs

de l'empire romain passent et repassent devant ses yeux. Sa barbe se déroule à longs flots, grossit de siècle en siècle, ondoie sous la voûte. Cependant, le Rhin ronge le pied du rocher, le frappe de ses eaux écumantes, et semble invoquer son Neptune. Un matin, la barbe immense refoulera tout obstacle, tombera en avalanche dans le fleuve. Ce jour-là, l'Allemagne sera l'Allemagne d'autrefois; elle retrouvera son unité, et Francfort acclamera le maître du monde.

Il existait au moyen âge une *vie de bohême* chevaleresque, dont le caractère ne saurait être rigoureusement défini, et qui ne manque, à coup sûr, ni de relief ni de singularité. Pages expulsés de chez leur seigneur à la suite de graves escapades ; bâtards de bonne maison, en quête d'un logis ; clecs défroqués, en peine d'une vocation ; turbulents écoliers mal équipés par leurs parents, mal stylés par leurs professeurs, très-fiers de n'avoir rien appris et plus mécontents encore de ne rien savoir ; nobles ruinés

au jeu, réduits à gagner leur pain après avoir fait chère lie dans leur jeunesse, ou rançonnés outre mesure à la suite d'une équipée désastreuse; quelques favoris d'Apollon brouillés avec la fortune, voilà où se recrutait ce corps d'élite.

Plus on remonte vers le nord, moins la misère a de génie. L'Allemagne, en fait de poëtes ambulants, ne saurait rivaliser avec la France. Nos *Jongleurs*, qui florissaient au temps de saint Louis, forment une corporation unique dans l'histoire des lettres. Qu'on se figure des muses vagabondes, tenant une harpe d'une main et montrant un singe de l'autre. Tel *Jongleur* parcourait villes et campagnes, portant une ménagerie sur le dos, avant d'entrer en scène, faisait parader des bêtes, et, quand on avait applaudi cette sorte de préface animée, déclamait des vers, qu'on n'applaudissait point toujours.

Le Tannhaüser se rattache à l'armée irrégulière dont nous parlions tout à l'heure. Vaurien autant

que poëte, je ne sais par quel caprice la fable a pu le hisser sur un piédestal, près des immortels, et lui jeter au front, au lieu d'une toque à plumes, l'auréole d'un demi-dieu.

Plusieurs princes du moyen âge ont été fameux par les vices. Quelques-uns furent des saints. A tous on peut reprocher la rudesse. Quand ils avaient fait l'aumône, doté une abbaye, les plus sensés pensaient avoir accru la prospérité publique. En général, ils consultaient peu. Nos idées sur la liberté eussent alarmé les meilleurs : toucher à un de leurs priviléges et profaner des reliques leur semblait également impie. Mais dans la vie privée, ces fiers batailleurs se souciaient médiocrement de la majesté. La violence n'exclut pas certaines grâces. On peut ferrailler à outrance et converser avec bonhomie. Nos landgraves se déridaient volontiers; ils étaient forts et savaient rire.

Bien en prit au Tannhaüser de naître au XIIIe siècle, d'obtenir ses entrées à la cour de Vienne, cour

charmante, vrai lieu de plaisance, répètent en chœur les Minnesinger. Durant plusieurs générations, les ducs d'Autriche furent de joyeux compagnons et quelquefois des héros. Nous connaissons Henri d'Autriche, le maître bien-aimé d'Ulrich de Lichtenstein. Léopold d'Autriche, magnifique orateur, disent les chroniques, arbitre entre le pape et l'empereur, fut un souverain essentiellement populaire [1]. Arrivons au duc Frédéric [2]. Ce dernier ne se contentait point d'accueillir les artistes de toute nation. Entre deux batailles, il composait des airs de ronde (Tanzwaisen), trouvait les paroles, les

[1] L'éloquence du duc Léopold était célèbre. C'est lui qui, lors du mariage de la fille de l'empereur Philippe avec le roi Othon (Würtzbourg, 1209), prit la parole au nom des princes allemands réunis. *Verba autem posuerunt in ore Luppoldii ducis Austriæ*. Arnold Lubec, p. 19, ch. VII.

[2] Frédéric remporta contre les Tartares l'importante victoire de Rastadt (1242). On cite de lui des exploits extraordinaires (Rauch, *Oestr. Gesch.*, t. II, p. 480). L'empereur lui avait promis la couronne de roi. Pierre de Vineis, chancelier de l'empire, en avait répandu la nouvelle officielle. L'évêque de Bamberg avait remis l'anneau d'or, signe de la dignité octroyée. Un différend s'éleva entre l'empereur et Frédéric, et l'Autriche resta simple duché.

chantait et dansait en face du Tannhaüser, qui répondait par des refrains de sa façon. L'admiration du chantre d'amour s'exhale en vers passionnés :

« En dépit des haines cachées de ses ennemis, la gloire de Frédéric resplendit chaque jour davantage... Ses ennemis le jalousent ; mais ils se gardent bien d'attirer sa colère... Sa bonté est sans borne. Juifs, chrétiens, Polonais, Russes, Hongrois, hommes de tous pays, éprouvent aussi bien que moi, Tannhaüser, les effets d'une générosité sublime... Frédéric trouve partout à vaincre, et partout cherche la paix dans la guerre... Frédéric *exhale la joie*. Il suffit qu'on le voie un jour : on a fait provision de bonheur pour tous les jours d'une semaine, même le dimanche... Les châtelaines du bord du Rhin s'entretiennent de ses prouesses, le soir, en regardant couler l'eau. *Sa grande âme héberge l'honneur et loge à l'aise cet hôte magnifique.* »

Qu'on se représente une cour du moyen âge : des femmes aux traînants atours, au corsage roide ; des chevaliers, moitié fer, moitié soie, et, dans une salle un peu sombre, quelques candélabres et quelques rondes : une fête admirée par de petits pages ébahis.

Vers la fin de la soirée, le Tannhaüser accorde sa guitare, et chante les vers que nous venons de répéter. Les danseurs applaudissent; les danseuses sourient et le duc Frédéric passe une chaîne d'or au cou du chanteur. Cependant, les vins circulent dans les coupes de Bohême et chacun, tout en devisant d'histoires galantes, avant d'escalader ces lits gigantesques qu'on regagnait alors de bonne heure, boit à longs traits le coup de l'étrier.

Le duc Frédéric vint à mourir.

Dieu sait s'il en coûta au Tannhaüser de s'arracher à une vie de réjouissances et de triomphes! Lui, *qui gagnait de la joie pour une semaine*, rien qu'à contempler le visage *du généreux maître*, se sentit, tout à coup, malheureux pour un long temps. Dût-elle l'inventer, sa muse facile se croyait sûre de retrouver un héros; mais le héros sera-t-il un bienfaiteur? La source des compliments ne tarit pas; celle des largesses s'épuise. Cette pensée mélancolique finit par obséder si bien le Tannhaüser

qu'il devint sceptique, et se jeta dans une vie de folles aventures.

De ressources, il n'en possédait guère; d'appui, il n'osait plus en espérer; l'avenir s'ouvrait terne et triste. Plus soucieux de passer gaiement sa jeunesse que d'amasser un petit avoir, acheté par l'épargne et la contrainte, l'insouciant Minnesinger résolut de ne plus s'inquiéter du lendemain. La vue d'une escarcelle vide peut donner le vertige; en homme qui tient à conserver son sang-froid, le Tannhaüser prit le parti de dépenser sans regarder. On ignore vers quelle ville le caprice le conduisit. Probablement, il n'en habita longtemps aucune. Celui qui vit du hasard doit mener la vie nomade; il lui faut changer de lieu, faute de pouvoir changer d'expédients. Son destin est de poursuivre l'occasion à travers le monde.

Sybarite par nature, anachorète par nécessité, le Tannhaüser semble s'être consolé des ennuis du présent avec le souvenir des jouissances passées :

pour oublier la faim, il chante l'abondance. Nous ne devons peut-être l'histoire de ses prospérités qu'aux orgueilleuses inspirations de sa misère. Il est passé maître dans l'art de faire parade de la ruine.

Voyez comme le Tannhaüser, criblé de dettes, met encore le poing sur la hanche. A son gré, défunt Alcibiade ne fut qu'un médiocre mauvais sujet. Quelles délices, lui, favori du duc d'Autriche, n'a-t-il point épuisées! Tapages nocturnes dans les ruelles, libations sans fin à Bacchus couronné de houblon, luttes avec les hommes d'armes, nuits d'hiver passées en festins, employées à jeter les dés en l'air, lutiner les sonneurs du couvre-feu, baptiser un juif dans un abreuvoir, faire hurler les chiens des abbayes : il a parcouru, dit-il, le cercle entier des plaisirs et des joies. Mais il est un excès suprême sur lequel le Minnesinger insiste : « Du temps du duc, je prenais, j'allais jusqu'à prendre deux bains par semaine. » Hélas! la bonne fortune

s'écoule comme l'eau des piscines, et l'expiation suit toujours de près l'excès du luxe.

« Où suis-je? ma maison bâille maintenant du côté du toit; ma chambre est sans porte; les murs humides de ma cave pleurent l'absence des bouteilles; mes fourneaux se demantèlent par désœuvrement; ma grange laisse envoler la paille; mon cheval ne marche plus que pour s'abattre, et quand j'appelle mes valets, l'écho seul répond à ma voix! »

Çà et là, la souffrance arrache au chantre d'amour des exclamations d'une véritable noblesse. Il fait sourire et touche à la fois. C'est ainsi qu'il se représente, un soir, allant frapper à la porte d'un somptueux château. La bise souffle avec fureur; gèle; l'eau des douves brille comme un miroir au clair de la lune. Le Tannhaüser implore l'hospitalité. On le renvoie coucher à la belle étoile. Le poëte indigné se drape alors magnifiquement dans le manteau troué du vagabond. Mais ces mouve-

ments de colère sont passagers. Une gaieté moqueuse, plutôt slave qu'allemande, éclaire les sombres tableaux que le Tannhaüser trace de lui-même. Il se laisse distraire du malheur, aussi aisément que les enfants de leurs chagrins. Quand, après une rebuffade, il s'adosse aux pommiers qui bordent la route, ne croyez pas qu'il va gémir; il relèvera vivement la tête, si les pommiers sont en fleur; il se mettra à rêver, si l'ombre du feuillage, agité par le vent, vacille sur la poussière du chemin; il rira de la mésaventure de la feuille qui se noie et de l'air fanfaron du roitelet qui passe. Une mince douleur l'abat: la plus légère distraction le relève. Par les caprices du génie, il domine l'inconstance de la fortune. C'est un roseau : sa souplesse le protége. Il échappe au désespoir par l'abandon de lui-même. Au milieu des doléances du Tannhaüser, éclatent à chaque instant de vives boutades, de brillantes railleries qui font songer aux jasmins, aux roses dont se parsème le fond noir d'une mosaïque

florentine. Cet infortuné, en énumérant ses détresses, fait des allusions politiques, et se montre, au demeurant, plus mécontent de son siècle que de sa personne.

Le monde *de la Bohême*, au moyen âge du moins, a toutes les prétentions, à défaut de vertus. On trouve chez lui des raffinés en matière de délicatesse, de morale, voire même de patriotisme : ce qui n'empêche point ses héros de mener joyeuse vie et de ne penser qu'à eux. Il échappe au Tannhaüser des effluves de désintéressement qui rappellent la fable de La Fontaine. Elles témoignent de sa gueuserie mieux encore que les déchirures de son pourpoint.

Le Saint-Siége attachait une grande importance à la déposition de Frédéric II, ennemi déclaré de la religion. Les bravades de ce monarque efféminé, dur à vaincre, inquiétaient Rome. Dépensées en pure perte, les excommunications portaient atteinte au crédit du pouvoir spirituel. De guerre lasse, le

pape Innocent IV, le jour de l'Assomption de l'an 1246, voulut porter un dernier coup. Il désigna pour remplacer Frédéric II le landgrave Henri de Thuringe, et pour faciliter l'élection à laquelle, du reste, ne coopérèrent que les princes ecclésiastiques, il expédia par Venise de grosses sommes d'argent[1]. L'or ruissela sur l'Allemagne.

« Dieu me garde de toucher jamais à ces richesses maudites, crie bravement le Tannhaüser, dont on ne marchandait point la voix. Certes, je ne refuserais point ma part du butin rapporté d'Italie par nos soldats : pour y avoir droit, j'accepterais, s'il le fallait, le titre de prince ou de puissant seigneur. Mais quant aux honteuses lippées, je préfère n'y point mordre ! J'aime mieux continuer à chanter mon empereur, *au hasard*, et sans savoir quand viendra la récompense. »

Nous pensons l'avoir suffisamment indiqué ; soit dissipation, soit mépris du vil métal, notre élégant chantre d'amour dut se trouver, vers l'an de grâce 1246, dans un misérable état de fortune. Tourmenté

[1] Raumer, *Hohenstaufen*, IV, p. 214.

par le souvenir d'anciennes splendeurs, dont le lustre s'effaçait chaque jour sur ses vêtements, en butte à de nombreux déboires, réduit à puiser dans la main l'eau claire des fontaines, désastre suprême pour un Allemand, contristé par la fuite de ses amis, lisant sur leur dos, ce sont ses expressions, sa ruine écrite en gros caractères, le Minnesinger s'avoue exténué, vaincu.

Peut-être, en versant des larmes, se souvint-il de Dieu. On peut le croire. Mais, à coup sûr, s'il changea de vie, il eut pour cela des raisons humaines. Entre l'abandon de sa personne aux créanciers et l'occasion d'un voyage en Palestine, le Tannhaüser ne pouvait hésiter : il s'enrôla sous la bannière de la croisade. C'était le meilleur et le dernier des expédients. Il n'y avait pour lui rien à espérer des hommes, du ciel et de la terre d'Allemagne. La croix rouge mettait à l'abri des poursuites. L'armée n'était-elle point un lieu d'asile ? Mieux valait se mêler aux serviteurs du Christ que de se donner au diable !

Toujours les grands mouvements de l'humanité ont entraîné avec eux, pêle-mêle, l'onde pure et le limon. Il y a quelque chose de satanique dans la révolution française, a dit M. de Maistre; — tout n'est pas divin dans les croisades. Tandis que la masse s'en allait, enlevée de terre par la foi, poussée par l'idée du dévouement, exaltée par le cri de « Dieu le veut! » quelques-uns cherchaient, en quittant leur pays, l'aventure, l'inconnu, le merveilleux, et certains trouvaient commode de se soustraire ainsi aux difficultés de leur situation personnelle.

En s'éloignant de Nüremberg, sa ville bien-aimée, le Tannhaüser se signa selon l'usage : il prit soin, et pour cause, de ne confier à personne son projet de fuite par delà les mers. Tant qu'il n'a point dépassé les frontières, il marche modestement, sans bruit. On dirait un vrai pèlerin. A peine les vertes gorges du Tyrol sont-elles franchies, le voici qui relève son feutre orné de coquilles, montre deux yeux étince-

lants, murmure des chansons qui ne sont plus des cantiques, ne marche plus en ligne droite, redevient lui-même. Au lieu d'accepter dans un esprit de mortification les incommodités de la route, il se plaint, il se désole et s'étonne de ne point rencontrer les délices de Capoue dans chaque auberge d'Italie. Et d'abord, la chaleur irrite le joyeux Teuton, comme elle indigne plus tard Luther, suivant à peu de choses près, le même itinéraire, fort scandalisé de ne point rencontrer sur la terre des dieux l'agréable fraîcheur de Wittemberg, ou tout au moins, l'ombre des tonnelles.

Chaque fois que le Tannhaüser secoue la poussière de ses souliers, il se rappelle les forêts, les prés verts de la Thuringe; la patrie lui apparaît comme une oasis. L'imagination du poëte l'entrevoit sans-cesse, dans le lointain. Mais l'enthousiasme atteint son apogée lorsqu'il se voit au milieu de l'Océan et qu'il vogue vers la Syrie. Le mal de mer lui donne le mal du pays. La légèreté de son

escarcelle, le vide de sa cave, la sécheresse de cœur de ses amis, il a tout oublié. Bien plus, il peuple son passé de chimères, et prend ses rêves pour des réalités. C'est merveille de l'entendre déplorer la perte de biens qu'il n'a jamais possédés :

« Ah! murmure-t-il, à bord du navire étroit qui l'entraîne en Orient, ce n'est point dans les campagnes de la Pouille, qu'on peut lancer, comme en Allemagne, sa meute de chiens dans les bois, voir fondre ses faucons sur la perdrix, et faire caracoler son cheval devant dames et fillettes... Ce n'est point là, qu'on peut souffler aux oreilles de sonores tirades, et remplir les tabliers de roses, près de la source, sous l'ombrage ! Dans cette maudite contrée, à quoi sert d'élever mélodieusement la voix ! Ma voix s'est évanouie dans les airs, elle n'a pas eu le pouvoir, à la nuit tombante, de me faire préparer un bon lit ! »

Pour comble d'infortunes, une tempête survint. Le vaisseau que montait le croisé fut démâté par la bourrasque, poussé sur les sables de l'île de Crète et, six jours durant, comme il le dit, *longea la mort.*

Ici, le désappointement fait place au désespoir. Le Tannhaüser n'a plus qu'une pensée ; il tend les bras vers la terre ferme, il la demande et ne s'inquiète plus de savoir si les femmes y sont brunes ou blondes. Enfin, le calme se rétablit. On n'a plus à craindre pour la vie, mais miséricorde! on mange mal, et c'est une humiliation que l'ancien commensal de Frédéric d'Autriche déclare ne pouvoir supporter. Sa mine s'allonge. Les somptueux festins de la cour de Vienne se dressent dans sa mémoire et il endure le supplice de Tantale. « L'eau que je bois ici ressemble à l'eau des ornières... Je ne crois pas, en conscience, qu'un mortel doive être condamné à manger trois fois par jour des pois chiches ! »

C'est dans cet esprit de renoncement que le Tannhaüser se prépare à rendre hommage au Saint-Sépulcre. Il est certain que le Tannhaüser l'a visité. Mais il ne parle ni du Saint-Sépulcre ni de Jérusalem. Il mentionne en passant, le Jourdain; cette

note de voyage, d'une brièveté méprisante, semble arrachée au dépit plutôt qu'à l'émotion. Une rasade de vieux vin du Rhin, dans une large coupe, l'eût autrement réjoui que la vue du rocher frappé par la verge de Moïse. On saurait à peine que le Tannhaüser a traversé la Palestine, s'il ne racontait qu'il est revenu par Constantinople. N'étaient ses irrévérences de mauvais chrétien, on le prendrait pour un fils de Mahomet. « Je compte sur la clémence du Très-Haut; j'ai tant souffert sur terre et sur mer, *que Dieu me doit son paradis!* » Voilà cette croisade étrange et voilà l'homme.

Après avoir été un tapageur sans argent, un pèlerin sans piété, le Tannhaüser se prit à aimer les champs et la vie rustique. Sa muse, toujours frivole, se mit à chanter les grands bois tapissés de lierre, la verdure des prairies si douces à voir, pour qui a traversé les sables brûlants du désert. Ce qui lui plaît, aujourd'hui, c'est de laisser voltiger sur le bord du ruisseau un essaim de pensées légères, de som-

meiller sur le foin odorant, d'oublier sur l'herbe les sables perfides de l'île de Crète, d'égayer, par des accords naïfs les moissonneuses qui regagnent le village au déclin du jour, la gerbe sur la tête, *une frange d'épis devant les yeux*. Consentent-elles à jeter leur fardeau, au pied de la haie, pour danser sous les arbres, le Tannhaüser dirige les rondes, et joue du violon *jusqu'à ce que la corde se rompe et que l'archet vole en morceaux*. Il célèbre volontiers la beauté campagnarde. Dans ses vers, on voit souvent, tournoyant autour de lui, entraînées par la cadence des rimes, de blanches filles aux courtes jupes, aux joues fraîches, aux tresses dorées. Le chantre d'amour témoigne une vive admiration pour elles. Son cœur se partage entre Adélaïde, Hirmengarde et Cunégonde.

Mais les cœurs des poëtes suivent leurs regards : ils vont des chaumières aux châteaux, de la terre au ciel. Le Tannhaüser n'aurait pas été un Minnesinger s'il n'eût soupiré pour une noble dame. Il

aima, fut malheureux, et raconte lui-même sa défaite. Ses chagrins se traduisaient en chansons, et ses malheurs en romances. Une d'entre elles mérite une mention particulière. C'est une ironie qui fond au souffle de la douleur. Les trouvères, si féconds en facéties sentimentales, n'ont rien laissé de plus touchant ni de plus hardi ; c'est une larme enchâssée de rires :

« Oh ! qu'il fait bon traîner un cœur fidèle aux pieds de la Beauté ! On l'a dit souvent : je le répète, suivez mon exemple et soyez heureux !

« — Apportez-moi la salamandre, la salamandre qui se tord au milieu du feu, et je vous aime. Envoyez-moi le Rhône à Nüremberg, et je crois que vous ne vous plaindrez pas. Pour plus de sûreté, lancez la Donau par-dessus les flots du Rhin : cette fois-là, je vous écoute et même je m'en laisserai conter. — Voilà comment nous causons, ma suzeraine et moi, mes beaux seigneurs ! Quand je dis : oui, elle dit : non. C'est notre manière à nous de nous entendre. — Je vous baise les mains, noble dame. Ce n'est point sans quelque raison qu'on vante votre douceur extrême.

« Heï! heïa! oui, ah! tralalla!—Mon Dieu! d'où vient qu'elle me traite ainsi, la pure, la charmante beauté! Hélas, comment se peut-il qu'il jaillisse tant de pleurs de la joie qui ne veut pas naître!

« J'allais oublier nombre de ses souhaits qui, sans doute, s'accompliront bientôt, puisque tel est son bon plaisir.—Que le Maüseberg, la vieille montagne, se fonde en neige, m'a-t-elle juré l'autre soir, et je ne mets plus d'obstacles à votre bonheur:—certes, elle tiendra son serment. Elle ajoute, pour me donner du choix, par complaisance: Tenez, bâtissez-moi une maison d'ivoire, non point ici, mais là, où vous voudrez, je ne suis point capricieuse, sur un lac, et je vous promets toutes mes bonnes grâces.—Ah! je suis sûr de mon fait. Peut-être, après tout, la maison d'ivoire une fois jetée sur les ondes, n'aurais-je plus qu'à aller charger sur mes épaules, au fond de la Galilée, la colline où s'asseyait de préférence Adam, notre premier père. — J'y cours! attendez!

« Heï! heïa! oui! ah! tralàlla! Mon Dieu! d'où vient qu'elle me traite ainsi, la pure, la charmante beauté? Hélas! comment se peut-il qu'il jaillisse tant de pleurs de la joie qui ne veut pas naître?

« Il se dresse au fond de l'Inde un arbre énorme. Son ombre est sœur de la nuit. Si je le coupe, ce bel arbre,

elle se rend à mes prières. Mais cet exploit accompli, il faut que je lui apporte le joyau du Saint-Graal, gardé par Parceval, puis cette pomme que Pâris tendait à Vénus, puis certain manteau fabuleux. J'avoue que si j'y parviens, elle m'a promis bien des choses, la noble dame, et j'espère même qu'elle me sera fidèle. Je touche donc au terme de mes désirs. Et cependant, pour la satisfaire, il lui faudrait encore un objet.—Elle éprouve une vague tendresse pour l'arche où s'embarqua Noé.

« Heï! heïa! oui! ah! tralalla! Mon Dieu! d'où vient qu'elle me traite ainsi, la pure, la charmante beauté! Hélas! comment se peut-il qu'il jaillisse tant de pleurs de la joie qui ne veut pas naître? »

Deux génies différents, comme on le voit, inspirent les chants de ce Minnesinger : l'un soulève en souriant un verre petillant de vin mousseux, l'autre courbe la tête et pleure dans la coupe. La tristesse du Tannhaüser n'est que l'envers de sa gaieté.

La mobilité d'impressions du chantre d'amour vient fort heureusement corriger la monotonie des malheurs. Ceux-ci ne présentent rien d'imprévu;

nous les connaissons tous ; on les rencontre à chaque pas depuis le commencement du monde : ils couraient les champs avant de courir les rues. Mais la manière de sentir rehausse la vulgarité des aventures. Le spectacle de l'adversité, dévorant sa proie sans combat, soulève le cœur au lieu de l'émouvoir. Pour solliciter nos pleurs ou tout au moins piquer notre intérêt, il faut la lutte de force ou d'adresse, un drame, non point un sacrifice, l'homme et non pas la fatalité. Il semble qu'il ait été surtout donné aux poëtes de pouvoir changer d'attitude dans la douleur. Nous venons d'entendre le Tannhaüser, d'une infortune assez banale tirer une harmonie brillante : il donne du retentissement à des coups d'épingle. Prenez garde aux rimeurs si vous craignez le bruit ! Ce sont des génies sonores ; leurs larmes ne sont pas tout à fait des larmes, elles résonnent en tombant, comme des perles sur du métal.

Notre-Minnesinger resta vieux ce qu'il était jeune,

c'est-à-dire qu'il ne vieillit pas. Ce capricieux esprit demeura fidèle à son inconstance. La légèreté le soutint; étoffe souple, il put se prêter à mille plis bizarres et ne jamais montrer la corde. Maintenant que le Tannhaüser descend le versant de la montagne, le côté triste de son caractère s'accuse davantage, mais il s'insurge contre la vieillesse avec toute la verve de ses vingt ans. Les heures joyeuses viennent lui rendre visite moins souvent; il va se plongeant en d'amères rêveries; il boude le plaisir, mais il y croit encore. Je l'entends railler la vie comme on raille une maîtresse, en sa présence, parce qu'on la sait bonne et fidèle, et que lui faire des reproches, c'est parler d'elle.

« *Que faire? A quoi bon chanter?* » murmure le Tannhaüser, le front dans ses mains. Quand on murmure, « *à quoi bon!* » c'est hélas, qu'on ne vaut plus grand'chose. Ce sceptique n'en est nullement convaincu. Voici venir le moment indécis où l'on soupire après l'amour qui s'enfuit, tout en aspirant au repos,

la halte avant la tombe. Chacun se souvient alors, sourit et finit par pleurer. Mais nous comptons sans les grâces d'état. Pour le Tannhaüser la mélancolie est faite de pluie et de beau temps, comme l'arc-en-ciel : le Tannhaüser pleure et finit par sourire.

D'ordinaire, pour les fils de la bohême, rien n'adoucit le passage *du plaisant au sévère,* toujours rude, et que l'honnête homme franchit, la tête haute, adossé au foyer de la famille, en songeant aux enfants qui grandissent, aux travaux de la pensée, à Dieu qui est plus proche, à mesure que nous marchons. Le Tannhaüser résiste, saute le précipice en savourant le souvenir de ses folies. « Ah ! si le duc Frédéric vivait encore, me verrait-on errer ainsi par les chemins, marcher, bravant les ondées ; me verrait-on berné par les vents contraires ? » Ses amis ne daignent plus le reconnaître. Et cependant, au milieu de quels repas splendides n'ont-ils point figuré, jadis, chez lui, à sa grande dépense, quelquefois même, au grand dommage de sa vais-

selle ! Il faut maintenant céder le haut du pavé.

Ces réminiscences nous ont valu la description burlesque du nouveau logis du Minnesinger. L'inventaire ne laisse point d'être plaisant ; il pourrait bien faire hausser les épaules au dernier des tabellions. On se rappelle, en le lisant, le palais fantastique de Hel, déesse infernale de la poésie scandinave[1]. Ce palais s'intitule : *Misère*. La clef qui sert à l'ouvrir s'appelle la *Faim*. Le couteau qui brille sur l'immense dressoir ne coupe pas. Le valet qui bâille sur le seuil s'appelle le *Somnolent*. Si nous entrons dans les salons que nous ouvre l'imagination du chantre d'amour, nous retrouvons trois de ses plus intimes connaissances : *Pauvreté, sire Manque de tout*, avec son voisin *Jamais riche*. Près d'une cheminée sans feu, dame *Privation* se rapproche instinctivement du *Doute*, et, dans le fond du réduit, seigneur *Dommage* provoque le chevalier de *Pris au*

[1] Snorris, *Edda*, chap. XXVIII.

dépourvu. Le mobilier, comme de juste, est en parfait rapport avec les familiers de la maison ; on s'assoit sur *des jeux de mots*. Le Tannhaüser dut mourir sur la paille en méditant une pastorale, d'une main caressant la guitare, de l'autre narguant ses créanciers[1].

Comment ce curieux personnage a-t-il pu mériter une sorte d'apothéose? A peine a-t-il su gagner son pain, de son vivant. Sur quel trait de sa vie ont pu se greffer les récits fabuleux qui l'ont soulevé de terre, couronné de rayons, porté sur des hauteurs avec une déesse à ses genoux? Le fait semble incompréhensible si l'on ne cherche son explication

[1] Notre compatriote Villon, postérieur d'un peu plus de cent ans au facétieux chantre d'amour, rappelle en quelques endroits la manière du Tannhaüser. Il n'a point son audace de joyeuse humeur, sa corruption naïve; il a peut-être plus d'énergie. Villon fait chevroter ainsi un chœur de vieilles mégères décrépites hargneuses, édentées, lesquelles, dans la pensée du poète français, personnifient, sans doute, les illusions perdues :

Ainsi le bon temps regrettons,
Entre nous, pauvres vieilles sottes,
Assises bas, à croppetons,
Tout en ung taz comme pelottes.

dans les passions qui divisaient une partie de l'Europe au XIIIe siècle. Cette belle histoire n'est peut-être qu'un méchant pamphlet dirigé contre l'influence religieuse de Rome que le moyen âge n'a point toujours respectée, et qu'ont parfois si malicieusement combattue, par haine de l'influence politique les partisans des Hohenstaufen. Des témoignages non dépourvus d'autorité, celui de *Goldast* entre autres, appuient cette opinion : ils attribuent au Tannhaüser, dont les tendances gibelines nous sont connues, la rédaction du pamphlet. Le poëte serait ainsi le premier artisan de sa gloire [1].

[1] Goldast, sous les yeux duquel ont dû passer *les Proverbes* d'Agricola, s'exprime ainsi : Paracenet, p. 89, *Tannhaüser,* eques germanus, proindè doctus atque strenuus, carminibus et fabulis apud nos concelebratur. — P. 371, in carmine de Tannhüser quod vulgò cantatur et circumfertur :

Da müst er dur den Babst Orban
Och ewig sin verloren...

Nempè Urbanus PP. in causa fuit ut in Veneris montem *hoc* lupanaria, in quibus volutatus erat, Tannhaüser redierit, æternum pereundus. Vulgo legitur *für der Bapst* sensu improbo. *Carminis aut fallor aut ipse Tannhüser auctor,* quia partem Imperatoris contra Papam steterat, *in hujus contumeliam carmen hoc videtur composuisse.*

Le nom du pape Urbain IV, dont le poëte fut contemporain, figure réellement dans les pièces en question; le pape y est assez maltraité; les intentions satiriques abondent. Qui sait si avant son départ pour la Terre sainte, le Tannhaüser n'a point visité Rome, n'a point eu maille à partir avec son gouvernement et, facilement irritable, n'a point essayé de se venger? Quoi qu'il en soit, voici le résumé succinct d'un petit poëme charmant, inséré dans le recueil, devenu très-rare, de Kormann, cité par F. de Hagen, qui a le bonheur de le posséder.

Le Tannhaüser, d'abord subjugué par le démon de la volupté, se serait arraché une première fois à ses étreintes, en lui jetant à la face le nom de la dame de ses pensées. Puis, l'âme bourrelée de remords, saisi de terreur, songeant à son salut éternel, il aurait été s'agenouiller aux pieds d'Urbain IV, se serait confessé, et l'aurait supplié de lui donner l'absolution. Le pape aurait entendu les péchés, mais aurait refusé l'absolution. De plus, on aurait remis une

baguette au Minnesinger, une baguette blanche, en lui laissant entendre que si, au bout de trois jours, la baguette ne reverdissait point, il serait damné. Les trois jours écoulés, la baguette se couvrit de feuilles ; mais, on ne sait par quel déplorable malentendu, le prodige s'accomplit trop tard pour l'ennemi du pouvoir temporel. On chercha vainement le Tannhaüser. Il avait disparu au fond d'une grotte bleuâtre, dans une montagne, où Vénus, ses cheveux blonds dénoués, l'attendait.

Notre Minnesinger vit donc, il vit toujours, et même en gracieuse compagnie, mais le ciel est perdu. Les amours ne valent point les anges.

Le poëme gibelin se termine par ces deux vers énergiques :

« Cela durera jusqu'au jugement dernier : Dieu alors fera un grand signe au Tanhaüser.

« Le pape n'a point agi là comme agit un vrai prêtre. Désespoir ne doit pas couler des sources du pardon. »

Le Tannhaüser n'est pas mort, mais son âme est en péril :

Priez pour son ame.

FRAUENLOB

FRAUENLOB

L'an de grâce 1317, la veille du jour où l'Église célèbre la fête de saint André, une grande foule de peuple encombrait les rues, d'ordinaire calmes, de la bonne ville de Mayence. Les confréries des marchands, quelques hauts dignitaires, les pauvres, les riches, tous défilaient à pas lents vers la cathédrale, et la cathédrale sonnait le glas des morts. Les artisans avaient abandonné leurs métiers; les seigneurs avaient quitté leurs châteaux des bords du Rhin : chacun paraissait avoir perdu un parent. On

s'abordait d'un air grave. Les cloches de l'église tintaient. Il ne s'agissait ni d'un couronnement d'empereur ni d'un beau sermon à entendre; personne n'avait annoncé la prise de voile d'une princesse, ni la conversion d'un juif, ni la pendaison d'un criminel, et cependant, dans la multitude, les femmes se montraient plus nombreuses que les hommes. Ceux-ci s'écartaient avec respect pour leur laisser le haut du pavé. Et ce n'était point politesse, c'était justice. Les femmes pleuraient. Elles semblaient saisies d'une tristesse extraordinaire. On ne cherche pas à distraire des yeux pleins de larmes : les jeunes chevaliers oubliaient la beauté, à voir passer la douleur.

Pourquoi ce deuil? — Hélas! Notre Seigneur Jésus-Christ venait d'appeler aux joies d'un autre monde l'un des plus gracieux serviteurs de sa vénérée mère, la Vierge Marie. Les filles de l'Allemagne redemandaient à Dieu leur poëte, les habitants de Mayence leur ami. *Henri de Meissen*, surnommé

Frauenlob (louange des dames), avait rendu le dernier soupir. On ne devait plus l'entendre ; on le suivait à son tombeau, lui, dont la voix avait réveillé si souvent les âmes, lui, dont les mains savaient se joindre pour prier, s'étendre en caresses sur les fronts candides qu'illuminaient ses chants, et soulever d'harmonieux orages sur les cordes sonores ; lui, si habile à parsemer la vie de fleurs, à mêler le sourire aux larmes, la terre au ciel, l'esprit au cœur, si fier d'intéresser le monde à son doux métier de Minnesinger.

— Quand un tel maître va rejoindre les morts, ne laisse-t-il pas les vivants moins vivants? Les esprits s'affaissent. Les hommes ne soulèvent plus, en chantant, de brillantes coupes de vin vermeil : ils boivent dans les verres. On ne danse plus sur les pelouses : on marche le long de la route ; on ne songe plus : on dort ; on s'ennuie des longues fiançailles : on se marie bien vite. — Ainsi parlaient, traînant le pas, les filles de la ville de Mayence.

« Huit nobles dames, cheveux épars, dit la chronique, vêtues de noir, portèrent le corps de Frauenlob. Elles le conduisirent jusqu'à l'église. De fraîches guirlandes pendaient le long du cercueil et le voilaient presque en entier. On entendit des cris et des lamentations. Frauenlob fut enseveli *très-magnifiquement* à l'entrée de l'église... Lorsque la pierre sépulcrale fut posée, la foule répandit du vin sur la pierre, selon l'usage antique. Les libations furent si abondantes, que le pavé du temple disparut sous les flots[1]. »

Le souvenir de cette cérémonie touchante s'est effacé ; mais il subsiste un témoignage du sentiment

[1] Chr. Urtisii Germaniæ historicor. illustr. P. II, p. 108. Anno Domini MCCCXVII, in vigilia Sancti Andreæ, sepultus est *Henricus* dictus *Frauenlob*, in Maguntia, in ambitu maioris ecclesiæ, iuxta scolas honorifice valde : qui deportatus fuit a mulieribus ab hospitio usque ad locum sepulturæ, et lamentationes et querelæ maximæ auditæ fuerunt ab eis, propter laudes infinitas, quas imposuit omni generi fœmineo in dictaminibus suis. Tanta etiam ibi copia fuit vini fusa in sepulchrum suum, quod circumfluebat per totum ambitum ecclesiæ. *Cantica canticorum* dictavit *teutonice* quæ vulgariter dicuntur *Unser Frauen Lied*, e multa alia bona.

qui l'inspira. Une tête juvénile d'une expression suave, ceinte d'un *bandeau fleuri*, se détache du mur, à l'intérieur de la cathédrale de Mayence. La tête sculptée s'élance, souriante, du fond de la maçonnerie, comme le refrain d'une romance aimée revient à la mémoire et mêle une pensée douce à de tristes pensées. Si le voyageur demande quelle est cette tête de bienheureux, on répond : c'est Frauenlob [1].

Le chantre d'amour commença de bonne heure sa carrière poétique. Il avait à peine quinze ans que son nom était déjà connu dans toute l'Allemagne. Il chantait l'amour, direz-vous, avant l'âge où l'on aime. Qu'importe! L'inexpérience, en pareil cas, n'a-t-elle pas sur le savoir un immense avantage? Ne connaissant point le vrai des choses, elle rêve le bonheur idéal, et rien n'ayant ébranlé sa foi, elle aspire aux joies sans mélange. Le cœur,

[1] Gudeni cod. dipl. II, 896 : Juxta portam scholæ? erectus ad murum lapis magnus, conspiciendum præbens caput serto cinctum, sparsis in peripheria colli floribus.

une fois blessé, ne retrouve plus les premiers élans qui ravissent. A l'homme-enfant l'horizon semble le ciel même et le ciel s'ouvre pour lui dans tous les beaux yeux qui font baisser les siens.

Frauenlob s'est peint lui-même dans ce premier éveil de la jeunesse. Assis sur un tertre de verdure, libre encore et l'âme un peu vide, il évoque les austères inspirations de l'Égérie du moyen âge, dame Loyauté. Elle est l'objet particulier de son culte; il la vénère instinctivement comme il prie la Vierge, comme plus tard il célébrera les pures amours. Aux heures d'isolement et de mélancolie langoureuse, il s'écrie avec le trouvère gaulois :

« Hé! loiauté, *povre chose esbahie,*
« Vous ne trouvez qui de vous ait pitié[1] ! »

Avec l'âge, les idées se transforment : elles prennent un air plus grave, comme le visage. Sans doute, en avançant dans la vie, Frauenlob se conformera volontiers aux ordres de dame Loyauté,

[1] Hüe de la Ferté.

mais elle lui apparaîtra moins souvent. Plus tard, il interpellera *son Génie de l'épée.* Le Génie lui répond toujours et parle plus vertement qu'Égérie. Il lui apprend la conduite secrète des princes, dévoile les ambitions masquées sous triple visière, et, du milieu des mêlées, accourt porter au poëte les plaintes du Vrai et du Bien, qu'on écrase dans les combats, qu'on fausse partout sur les parchemins.

Chevaliers et châtelaines prirent souvent Frauenlob pour arbitre dans leurs disputes galantes. C'était un casuiste enthousiaste, qui fit école. Notre Minnesinger, nature tendre, pleine d'élans, est tombé dans un écueil plus difficile à éviter qu'on ne pense aux esprits passionnés. Quand on est capable de sentir, on se plaît aux émotions; on recherche les scènes; il faut des aventures; malheureusement, rien n'est si rare que l'imprévu; de désespoir, on se livre alors aux subtilités de sentiment, et l'on s'ingénie pour se remuer le cœur. Le XIIIe siècle, époque ergoteuse et romanesque, eut la manie de

la métaphysique amoureuse. Raffiner ce qui ne se raisonne pas, poser des énigmes à côté de faits simples, faire de la dialectique à propos de caprices, cela séduisait et réjouissait Frauenlob. Mais qu'on ne s'y méprenne point : la forme peut être pédante, ce n'est qu'un voile un peu roide que soulèvent à tout moment des explosions de tendresse.

La légende n'a point manqué une si belle occasion de mentir sans avoir complétement tort. Parce que Frauenlob a soutenu quelques thèses, elle l'a proclamé docteur en théologie.

Nous avons parlé plus haut de la *guerre de la Wartbourg ;* nous savons combien l'Allemagne prit d'intérêt à cette lutte féconde des plus fameux Minnesinger.

Un combat du même genre, avec des rivaux moins illustres, fut provoqué par Frauenlob, au commencement du XIVe siècle, alors que déclinait la grande poésie. Nous arrivons à une époque de dé-

cadence : on dispute sur les mots. Le sujet, pour être futile n'en divise pas moins les esprits. L'Allemagne se sépare en deux camps.

Il s'agit de mots, mais dé mots qui sont le cri de ralliement de la chevalerie. Par le sens donné à ces mots, on peut juger de la valeur morale d'un homme et du caractère d'un siècle. Ils sont comme la marque du degré de la civilisation; dans l'opinion des Minnesinger et de Frauenlob en particulier, on n'a point connu leur valeur avant la venue du Christ.

Est-il mieux en s'adressant à une femme de l'appeler *Weib* ou *Frau*[1]? Lequel honore plus celle qu'on nomme tout bas sa maîtresse? Doit-elle exiger l'un? Peut-elle mépriser l'autre? La question paraît aujourd'hui tranchée : *Frau* règne sans conteste; il prétend seul à la noblesse. Mais, chez les vieux Minnesinger, durant toute la première moitié du moyen âge allemand, *Weib* fut le mot le plus

[1] *Weib*, Femme; *Frau*, Madame.

usité et le plus doux. — *Weib* est l'expression naturelle ; il dit à la beauté ce qu'elle est ; *Weib* semble le mot du cœur et celui de Dieu. Quand on appelle ainsi son amante, c'est lui répéter pourquoi on l'aime. Toutes ont été créées *Weib* et malheur à celles qui, en devenant *Frau*, cessent d'être *Weib*. —*Frau* est une formule d'hommage, un titre de souveraineté. Il annonce à la femme qu'elle a droit de commander et l'absout d'avance si elle en abuse. *Frau* est un courtisan perfide : qui le prononce se fait esclave. — Les anciens ne redoutaient point le *sans-façon* énergique et tendre : le mot *Weib* leur venait volontiers sur les lèvres. Au retour d'une longue expédition, après le repas du soir, égayé par les flammes rougeâtres du foyer, à demi enivré d'hydromel, le guerrier germain se renversait gaiement sur l'escabeau, laissait tomber la lourde cotte de mailles, et soufflait à l'oreille de sa compagne : *Weib!* — Le chevalier applaudi des tribunes, qui reçoit le prix du tournoi, le page élevé dans les

cours, le poëte qui s'incline en baisant la main blanche d'où tombe pour lui la récompense, accentuent avec emphase : *Frau*.

Peut-être n'était-il pas nécessaire de s'appuyer sur d'autres arguments que le respect pour faire prévaloir le mot *Frau; Madame*, pour passer à la postérité, n'avait que faire de dissertations historiques. Frauenlob fut d'un autre avis. Il attire d'abord notre attention sur une heureuse coïncidence. Dans l'orthographe primitive, *Frau* s'écrivait *Frouwe*, ce qui ressemble à *Froüde* (joie); n'est-ce point une raison concluante pour adopter le mot *Frau?* Mais d'autres arguments militent encore en faveur de la bonne cause. *Mennor*, affirme audacieusement Frauenlob, fut le premier fils d'Adam qui, avec l'aide de Dieu, parla la langue allemande. Or, sachez que *Mennor*, le jour de ses noces, dit à la blonde fille, son épouse : *Frau*, et celle-ci rougit de plaisir. *Toute autre façon de parler est d'un mal appris.*

Fermez la bouche, derniers partisans de ***Weib;*** avouez que vous ne vous êtes point pénétrés des Écritures et que votre grammaire n'est point orthodoxe. Le chantre d'amour invoque le témoignage de l'Évangile, cite les paroles de Notre-Seigneur et ne se contente point des traductions vulgaires. On a eu tort, prétend-il, de croire jusqu'à présent, que Jésus dit à sa Mère : ***Mulier***, femme. Écartez la traduction velche ; lisez le Nouveau Testament dans les textes originaux et vous verrez que Jésus s'est servi vis-à-vis de la sainte Vierge du mot équivalent à ***Frau,*** madame. On le sait, Frauenlob a gagné sa cause. Les femmes d'Allemagne crurent leur honneur engagé ; il ne fut plus permis d'aimer, qu'en se servant du mot ***Frau.***

En dépit de cet étalage d'érudition qui fait aujourd'hui sourire, quels que soient les charmes du *savoir galant*, on aurait lieu d'être surpris d'une

renommée si brillante conquise par le Minnesinger; les dames de Mayence n'auraient point versé tant de larmes le jour de la mort de Frauenlob; elles n'auraient point meurtri leurs épaules à porter son cercueil, s'il avait, sans démordre, feuilleté de gros volumes, et, sans jamais chanter l'amour, raconté qu'il avait lu. Personne jusqu'à présent ne s'est fait remarquer des femmes en annotant des livres à la marge. Dieu merci! et de là lui vint la gloire, Frauenlob a composé de beaux vers en pur allemand.

Après s'être attardé plus que de raison au milieu de salles obscures, entre des savants à la voix criarde et des liasses d'informes grimoires, le poëte devait avoir besoin de respirer au grand air. Voyez! Il ouvre la porte. La cathédrale détache sa flèche sur le ciel; là-bas, sur la place, s'élève la demeure de sa dame. Le soleil couchant dore les pignons des maisons; les enfants jouent dans les ruelles. Frauenlob laisse dormir le syllogisme inachevé.

Adieu les disputes! Allons songer aux cieux, allons rêver aux belles!

Louer la sainte Vierge avec les accents de la passion terrestre, et célébrer en même temps les dames dans une langue presque angélique, ce sont des familiarités et un mysticisme qu'un siècle de demi-vertu, comme le nôtre, aura quelque peine à comprendre. Les poëtes du moyen âge étonnent par leurs pieuses mignardises. Il ont la foi: on ne peut les accuser d'irrévérence.

Wernher von Tegernsee, un chantre d'amour moine, adresse à la reine des anges cette strophe qu'on croirait volée au *Mercure galant :* « Tu es à moi : je suis à toi : n'en doute pas, je t'ai emprisonnée dans mon cœur : la porte est close, tu n'en sortiras pas : ce n'est pas moi qui retrouverai la clef pour ouvrir mon cœur. »

Du bist mîn; ich bin dîn.
Des solt du gewiss sîn ·

Du bist beslozzen in mîn herzen
Verloren ist das sluzzelîn.....

Est-ce un cantique ou une chanson, un hymne ou une tyrolienne? Le moine-poëte folâtre parmi les choses saintes; il agacerait volontiers les chérubins sur la route du Paradis. Ces sortes d'inconvenances ne sont point rares dans les poésies religieuses du moyen âge. Un seul, parmi les Minnesinger, Spervogel, fait exception. On dirait qu'accoudé à une fenêtre de son manoir, par une soirée calme, il élève vers Dieu son âme, écoute le vent agiter les feuilles et saisit, au milieu de fraîches harmonies, quelques notes lointaines de la harpe de David. La majesté, le recueillement, une émotion soutenue, sont les caractères de sa poésie :

« Les plantes de la forêt saluent la présence du Seigneur! L'or enfoui sous la terre, le royaume des abîmes, l'obscurité comme la lumière, sont pleins de la présence de Dieu!

« Seigneur! l'univers sent la pression de ta main! Il s'agite en toi; ta pensée fermente au sein des mondes.

« L'armée des archanges ne suffit point à te célébrer dignement.

« Il est fort, il brise la porte des cœurs, Celui qui est né le jour de Noël.—Christ est son nom.

« Malheur à qui ne connaît pas le Christ! Sans compter que celui-là n'entrera jamais dans les joies éternelles, il ne jouit pas pleinement des bonheurs d'ici-bas.

« Pour le *païen*, le soleil n'a pas de splendeur écarlate; pour lui la lune n'envoie point ses rayons glisser sur les lacs, s'étendre sur les pelouses...

« Aux yeux du *païen* les étoiles sont ternes. Quand il lève ses regards vers le Ciel, les étoiles se sentent offensées et se cachent dans les profondeurs du firmament. »

Oui, la gravité en parlant des choses graves, semble avoir été inconnue au moyen âge, et cela frappe surtout dans les effusions de la piété. La religion s'était emparée du cœur au point de refléter l'homme entier, passions, tendresse, badinage et folies. La foi inspirait des chansons d'amour

comme elle dictait la Somme de saint Thomas. Au XIIIe siècle le christianisme souriait et ne craignait pas de paraître jeune. L'Église avait devant elle l'avenir et ses promesses. Nul n'osait lui contester l'empire. On tenait à honneur de porter sa livrée ; les arts eux-mêmes se mettaient à son service. C'était l'Église qui conduisait au champ de bataille, au bonheur et à la gloire. Sûre d'elle-même, appuyée de l'assentiment de tous, elle bénissait d'un air de reine des enfants dévoués qui accompagnaient ses Psaumes, une guitare à la main.

Dès qu'ils se mêlent d'être pieux, nos Minnesinger vont s'agenouiller au pied d'un autel de la Vierge. Essayons de réunir en faisceau quelques-unes de ces guirlandes que Frauenlob offrait, pénétré d'admiration, à la plus parfaite des créatures :

« Je t'en conjure, Marie! toi qui trônes par delà les nuages, toi dont le sein a servi de voile à Dieu pour prendre racine sur la terre, sauve-nous, je t'en supplie,

par ton *cher Fils* mort pour nous! Préserve-nous du *mal d'enfer,* douce et ravissante créature, qui marches dans la lumière et éblouis la face des plus radieux chérubins! »

. . . .

« C'est toi qui nous tendras les bras quand nous entrerons dans l'éternité! *Tu es rose entre les roses et dame entre les dames!* Tu réunis en toi la douceur et la force; tu es le rayon et l'éclair : ce qu'il y a de plus pur ici-bas, et de plus grand partout.

. . . .

« Marie! la verdure de la plus fraîche prairie paraîtrait pâle, foulée par tes pieds éblouissants! Je m'incline devant ton ombre; je la suis et je l'adore! Tu es la fleur d'élection; le Seigneur t'a honorée d'un regard, et soudain tu as tressailli comme le lis sous la rosée... Dame Marie! vous qui sauvez, daignez vous attendrir en contemplant notre pauvre âme. Quand pourrons-nous vous voir, tenant votre beau Fils sur les genoux, serrant dans vos bras le soleil des soleils! »

. . . .

« Que serions-nous devenus sans toi, Marie! notre mère à tous? Sans toi, nous aurions été perdus. Que l'aurore se lève ou que la nuit approche, tu es notre

bouclier. Tu voudrais tenir toujours ouverte la porte du Paradis. Tu es la source de la beauté vraie, la *claire jeune fille comme dit l'Ecriture,* la reine auguste, qui donne des ailes à l'âme, qui chasse au démon et inspire la passion d'être chaste. Marie! tu es le sourire du Dieu terrible! [1] »

. . . .

« Fleur du ciel, manne tombée des hauteurs, pain de vie, consolation et perfection sans égale, saintes délices, *désir du désir,* que mes vers viennent toujours de toi, montent éternellement à toi! Enflamme mon esprit, vierge sans tache! Mon esprit aveugle est attiré vers toi, comme l'oiseau dont les yeux ne sont pas encore ouverts, tend le bec à sa mère... Tu tiens les puissances du Paradis enchaînées par ta grâce..... Éloigne de mon front les colères de la mort, *belle secoureuse!* La mort mène à la damnation, quand tu détournes la tête. *Tu es ma dame,* à moi : tu m'enchantes, tu me ravis! C'est une joie pour le Christ de te rencontrer dans le Paradis [2]! »

[1] Manuscr. de Weimar, str. 20, 21, *passim.*

[2] Manuscr. d'Heidelberg, 350, p. 68, str. 23, 24, 25, *passim.* *Der Frouwenlopin zartin wis.*

Dante, dans sa prière à la Vierge, qui commence le XXXIIIe chant du *Paradis*, l'invoque comme fait Frauenlob,

Personne ne sera surpris que Frauenlob ait paraphrasé le Cantique des cantiques. Poussant l'ardeur du commentaire au delà de toutes limites, ce parfait amant compose un diadème à la dame Marie avec les perles de l'Orient. Sans s'arrêter à la tradition qui voit dans le Cantique des cantiques l'union mystique de l'Église et du Sauveur, Frauenlob veut que le Chant d'amour divin ait été

sous le nom de dame (*Donna Frau*). Il pourra paraître intéressant de rapprocher l'œuvre du grand Florentin de celle du Minnesinger de Mayence. Les époques se touchent, les styles se ressemblent. Nous empruntons la traduction littérale de Lamennais :

« Vierge Marie, fille de ton Fils, humble et élevée plus qu'aucune créature, terme fixe d'un éternel conseil,

« Tu es celle qui tant as ennobli l'humaine nature, que son auteur ne dédaigna point de s'en revêtir.

« En ton sein se ralluma l'amour, par la chaleur duquel dans l'éternelle paix ainsi a germé cette fleur.

« Ici, pour nous, tu es en son midi le flambeau de la charité, et en bas, parmi les mortels, tu es la vraie fontaine d'espérance.

« Dame, tu es si grande, et si grand est ton pouvoir, que celui qui désire la grâce et à toi ne recourt point, son désir veut voler sans ailes.

« Ta bonté non-seulement secourt qui demande, mais d'ellemême, souvent, elle prévient le demander.

« En toi miséricorde, en toi pitié, en toi munificence, en toi se rassemble tout ce que dans les créatures il y a de bonté.

dédié à la Vierge. Pour lui Salomon est un Minnesinger hébreux.

A part la recherche de la pensée et d'inutiles complications de rhythme, Frauenlob ne se montre point absolument indigne du modèle qui égare son imagination.

Les *Ave* de Frauenlob méritent bien le nom de salutations angéliques. Le poëte se sent profondément ému en méditant l'adorable mystère qui glorifie la pureté dans la Mère de Dieu.

Ceux qui ont visité Rome s'en souviennent. Les

« Ores, celui-ci, qui du plus profond gouffre de l'univers jusqu'ici a vu les vies spirituelles une à une,

« Te supplie que, par grâce, il obtienne la force d'élever les les yeux plus haut vers le dernier salut.

« Et moi, qui jamais ne brûlai de voir, plus que je ne brûle qu'il voie, je t'offre toutes mes prières, et te prie qu'elles ne soient pas insuffisantes,

« Afin que, par les tiennes, tu dissipes entièrement les nuages de sa mortalité, en sorte que devant lui, le suprême Bien se déploie.

« Je te prie encore, ô reine, qui peux ce que tu veux, qu'après une telle vue, tu conserves ses affections saines :

« Que sous ta garde il vainque les mouvements humains : Vois, Béatrice, vois avec elle que de bienheureux, joignant les mains, s'unissent à mes prières. »

dimanches et les jours de fête, on voit des troupes de paysans se diriger vers la Ville : les hommes, couverts de grands manteaux, drapés avec une certaine fierté, comme il convient aux petits-fils des conquérants du monde ; les femmes vêtues d'étoffes aux couleurs voyantes, un peu ternies par l'usage, et dont les plis rougeâtres rappellent les teintes chaudement colorées des aqueducs. Les femmes déposent à l'ombre d'un arc de triomphe, ou sur les marches de quelque palais leur fardeau de fruits et de fleurs, et s'assoient, en attendant la Fortune. Parfois elles l'attendent longtemps, toujours avec la gravité sereine que donne une vie mêlée aux ruines. De bruns enfants folâtrent sur leurs genoux ; quelques-uns courent mendier ; un rosaire reluit entre les doigts des Romaines ; leurs cheveux, tordus comme les ceps de la vigne, tombent, par masses repliées, jusque sur leurs épaules. On dirait que la séve antique, tarie ailleurs, déborde sur la tête de ces filles

superbes et s'en échappe à larges flots. Mais les hommes ont franchi la voie sacrée et se sont engagés dans les rues. A l'angle d'une maison est un autel de la Madone. Les manteaux sont rejetés en arrière. Voilà les flûtes qui préludent, les sourires qui s'échangent, les outres qui se gonflent : le concert des bergers commence. Leurs mains, habiles à tirer le lait de la mamelle des chèvres, pressent et caressent tour à tour les urnes souples d'où semblent couler les notes. Les bergers chantent. La Madone regarde, semble bénir. L'étranger qui passait, s'arrête et songe aux pasteurs d'Israël accourus à Bethléem.

Presque tous les Minnesinger ont dédié quelques strophes à la Vierge. Ils lui ont donné de ferventes sérénades comme les pâtres de l'*Agro romano*. Frauenlob lui a consacré sa vie. Il est le maître de chapelle ; les autres ne figurent que dans les chœurs.

A la manière dont priait le Minnesinger, on devine

sa façon d'aimer. Il passe avec une facilité merveilleuse du spirituel au profane. A vrai dire, c'est à peine s'il les distingue ; il spiritualise l'un, comme il matérialise l'autre. Il leur tend la main avec une tendresse égale, ne conçoit pas qu'on puisse vivre agréablement ni saintement hors de leur compagnie, et voit en eux des frères jumeaux. L'œil toujours fixé sur les hauteurs ne distingue plus les distances. L'exaltation des sentiments s'accorde très-bien avec la confusion des idées. Roses pour la Vierge, bluets pour les châtelaines, Frauenlob tire toutes ses fleurs de la même corbeille. Ce mélange d'adorations ne déplaisait pas aux dames du moyen âge.

Le *Lai d'amour*, dont les manuscrits de Vienne et de Weimar ont conservé trente-neuf strophes, est une des plus charmantes compositions du Minnesinger. Chacune des trente-neuf strophes, allemande de fond comme de forme, ciselée avec beaucoup d'art, se termine par le cri païen d'*Evohé*.

Ce refrain d'*Evohé* fait apparaître inopinément Bacchus au milieu de la poésie romanesque. On dirait des festons de pampre qu'un malicieux satyre aurait noués au front de jeunes filles chrétiennes, égarées dans les bois, après Vêpres. C'est dans le *Lai d'amour* que le génie de Frauenlob se montre avec le plus de naturel et de grâce. Tant de jeunesse éclate dans ces strophes, vieilles de six cents ans, que les vers semblent des traits de flammes sur les feuilles du manuscrit.

« Un soir d'été, dans une prairie, maître Alanus vit une fée qui planait. Cette fée disposait des forces du monde : arbres et fleurs lui obéissaient ; les astres gravitaient plus ou moins vite, selon les battements de son cœur. La fée semblait le centre de l'univers, et l'univers l'avait parée de toutes les grâces. — Voilà la femme ! Evohé ! »

La veine du galant rimeur s'échauffe après cet exorde. La fée de maître Alanus l'a touché de sa baguette ; il entonne un véritable dithyrambe.

. . . .

« O Nature, réponds-moi. Qui te rend si charmante à voir, que les vieillards pleurent en fermant les yeux? Le sais-tu? — Savez-vous, vous tous qui m'entendez, pourquoi, à certaines heures, la joie circule abondamment en vous, comme la séve généreuse coule dans la vigne?

« Guitares, pourquoi le soir, à la lueur des étoiles, répandez-vous de vibrants accords, si vibrants que le jeune page rougit en tendant l'oreille?

« Et vous, cloches d'airain, suspendues entre ciel et terre, et vous, grandes orgues, qui grondez si bien, vous qui roulez avec des bruits terribles, à la façon des forêts secouées par l'orage, des flots d'air qui vont à l'âme et secouent les vitraux, répondez aussi! Qui donc a pu créer en vous les vertus sonores?

« Chevaliers, où donc prenez-vous la force de lancer un cheval écumant au milieu des piques, de sourire quand l'acier se brise? — Écoutez, regardez,, pensez, chevaliers, c'est l'amour qui vous enhardit; c'est lui, le suzerain de la vie! — Chacun des mouvements du monde se cadence d'après ses pas; toute harmonie vient du cœur! »

Au printemps, le Minnesinger passait de longues

journées, dans les bois, étendu sur l'herbe, moitié dormant, moitié songeant, moitié à l'ombre, moitié au soleil. « Alors je m'attendrissais sur moi-même, dit-il ; j'appelais les souvenirs, j'inventais des félicités, et après avoir goûté le bonheur, sans presque m'en apercevoir, je regagnais ma demeure, triste et léger, toutefois. »

« Me voici couché sur la mousse; les arbres me voilent l'azur du ciel sans le cacher complétement : j'aperçois du bleu parmi les feuilles. Le vent promène au-dessus de ma tête des parcelles de fleurs blanches arrachées aux vergers, des plumes envolées des nids. Il pourrait bien tomber de la neige. J'en rirais. Je songe à la dame qui s'appuie là-bas, sur le bord de la tourelle et dont le vent qui m'effleure caresse, en passant, le beau col. Je me dis : Si seulement elle venait ici, s'asseoir en face de moi, Frauenlob, près de cette source ! —L'eau est claire—ma dame a les yeux noirs !

. . . .

« Ce n'est qu'après l'avoir trouvée, ma vraie beauté, que je me suis découvert. Je m'ignorais avant de lui parler. Où étais-je ? Je l'ignore. Avant qu'il se logeât

dans mon âme, je n'étais pas à ma place ; elle y gardera toujours la sienne... Tout me vient d'elle, l'art de chanter les vers, la gloire. Mes pensées se mouraient, comme des abeilles dont une nuit froide a engourdi les ailes. D'un regard, ma dame les a éveillées, et les abeilles volent à présent, rapides et d'un air leste, et sans cesse, vont chercher leur miel.—J'ai passé par le paradis ; je connais les vives lumières, j'ai été ébloui, j'ai mon auréole. Évohé !

. . . .

« Ma dame est un être pur. Je l'aime, j'aime à la voir, et je suis saisi de crainte en la voyant : le respect est frère du bel amour.—Elle montre un front serein, une jeunesse vivante, unie comme un lac qui dort.—Quand elle respire, on dirait qu'elle reprend à la joie plutôt qu'à la vie.—Elle est bonne et gaie : je me figure que les chérubins doivent avoir la même manière d'être heureux qu'elle.—On n'a jamais contemplé taille pareille : ses pas se succèdent harmonieusement comme des rimes. »

On dirait que Frauenlob pressent la fin du moyen âge. Il interpelle vertement les seigneurs de son temps, qu'il accuse de mollesse et de grossièreté.

« Allons! les années s'écoulent, les caractères s'abaissent.

« Princes, chevaliers, écuyers, holà ! ne passez point si vite ! Je veux vous parler de vos pères, vous arrêter et vous secoüer par la barbe !

« Vous ne suivez pas votre chemin, comme faisaient les vieux, le cœur ouvert du côté de Dieu.

« Vos yeux ne cherchent plus l'honneur où le cherchaient vos ancêtres, dans les yeux des belles !

« Quand vous avez la force, et cela n'arrive point tous les jours, la force, chez vous, manque de grâce. Où sont les guerriers qu'un regard enflammait, qu'un sourire embarquait pour la Palestine !

« Vous n'êtes plus hommes par les femmes ! Que va devenir la race humaine ?—Le monde va finir... »

Ainsi s'exhale le chant de détresse du dernier Minnesinger. Il eût dû s'écrier : La chevalerie n'est plus ! Et il eût eu raison. Ces princes, ces chevaliers qui passent et qu'il veut arrêter *par la barbe,* ne portent déjà plus les massives cuirasses ; ils ne manient plus l'épée comme les Godefroid de Bouillon. On ne les verra plus prendre la croix, vendre

leurs biens, s'élancer vers la terre sainte. Au commencement du quatorzième siècle, tout se dissout et s'ébranle. Il va s'enfanter quelque chose. L'Italie prépare la Renaissance; l'Allemagne médite sa Réforme. Les dames allemandes pleuraient en ensevelissant Frauenlob, dit la chronique. Elles ne pleuraient point seulement sur leur poëte : elles pleuraient sur elles-mêmes. Le règne de la *Dame* est passé.

Un buste de femme, drapé d'un long voile parsemé de lis : telles étaient les armes de Henry de Meissen, surnommé Frauenlob (louange des dames). Avec lui s'éteint la tribu des chevaliers-poëtes, dont les chefs, Walther, Godefroid, Ulrich, Wolfram, le Tannhaüser, enfin Frauenlob, viennent de passer sous les yeux. Tous, du gantelet ou de la

lyre, ont soulevé un coin du *voile parsemé de lis.* Qu'ont-ils découvert? Je ne sais. Mais ils ont aimé et prié. On nous pardonnera, peut-être, d'avoir troublé leur sommeil de six siècles.

LISTE COMPLETE

DES MINNESINGER

PAR ORDRE CHRONOLOGIQUE

Le sire de Kürenberg	1143
Le sire Dietmar de Ast	
Le sire Leutold de Seven.	1147—1182
Henri de Veldeck	1173—1184
Endelhard d'Adelnburg	1174—1182
Le burgrave de Rietenburg . . .	1179
Le sire Reinmar le Violoneux . .	1182—1217
L'empereur Henri	1190—1197
Le sire Frédéric de Husen	1190
Le sire Henri de Rugge.	1190
Le comte Frédéric de Linange. .	1190—1214

Le comte Othon de Botenlauben.	1196—1245
Le sire Reinmar le Vieux.	1197
Le sire Walther de la Vogelweide	1198—1228
Le sire Hartmann de l'Aue. . . .	1198—1205
Le sire Wolfram d'Eschembach.	1203—1215
Maître Godefroid de Strasbourg.	1204—1215
Le sire Waltram de Gresten, vers	1200
Le sire Gontran de Borste . vers	1200
Le roi Tirol. . . . . vers	1200
Le sire Albert de Johannsdorf . .	1201—1209
Le vertueux Schreiber	1206—1228
Biterolf	1206—1207
Le sire Henri d'Ofterdingen . . .	1206—1207
Klingsor	1207
Singenberg, écuyer tranchant à Saint-Gal.	1209—1228
Le sire Hesso de Rinach	1210
Winsbeke.	1210
Le sire Bligger de Steinach . . .	1211—1227
Sire Henri de Sax	1212—1236
Le duc d'Anhalt	1212—1267
Sire Frédéric le Varlet.	1213
Geltar. . . . . } Reuneu . . . . }	1213

Frère Werher		1217—1245
Sire Rithardt		1217—1230
Sire Göli	vers	1230
Stamheim	vers	1230
Dürner Rosenheim Mülndorf Rubin	vers	1230
Rüdiger	vers	1230
Reimar le Jeune	vers	1230
Stadegge		1216 –1262
Süskind le Juif		1218—1225
Le sire Werher de Teufen		1219—1223
Le comte Rodolphe de Neuenburg		1220—1230
Le sire Reinmar de Zweter		1220—1245
Le sire Hildbold de Schwanegau.		1221—1254
Le sire Ulrich de Lichtenstein		1223—1274
Le sire Henri de Morungen		1225
Hamle Raute. Setzer	vers	1225
Luneck		1227
Luenz		1227—1245
Hardegger		1227—1264
Le sire Burghard de Hohenfels		1228—1229

Spervogel le Vieux	1230
L'échanson de Limburg	1230—1287
Le sire Bruno de Homberg. . . .	1234—1276
Le margrave Henri de Meissen. .	1234—1288
Le sire Wachsmut de Mülnhusen.	1235—1253
Godefroid de Nifen	1235—1273
L'échanson Ulrich de Wintersteten	1239
Bucheim	1235—1277
Le margrave de Hohenburg . . .	1237—1256
Le sauvage Alexandre	1239
Le sire Reinmann de Brennenberg	1238—1276
Le Tannhaüser.	1240—1270
Le sire Milo de Sevelingen	1240
Sire Pfeffel	1240
Le sire Walther de Klingen. . .	1240—1295
Rodolphe, dit l'Écrivain	1241—1251
Le sire Henri de Gütenburg . . .	1242
Le sire Hawart.	1242—1257
Le sire de Sachsendorf.	1245
Le sire Walther de Metze, vers	1245
Le sire de Wengen.	1245—1264
Le sire Jacob de Warte.	1245—1306
Le sire Gösli de Ehenheim. . . .	1246

Le sire Hugo de Werbenwag. . .		1246—1260
Le Marner		1246—1267
Kelin.		1246—1272
Le comte Kraft de Toggenburg. .		1248—1259
Maître Frédéric de Sonnenburg.		1250—1275
Maître Sigeher		1250—1278
Hellefeur		1250—1272
Henneberger	vers	1250
Wachsmut de Kunzingen.		
Gedrut		
Bickenbach.		
Kolmar.	vers	1250
Christian de Lupin. . . .		
Le sire Henri Hetzbold de Weissensee.		
Düring		
Winli.		
Le sire Conrad de Altsteten		
Rost, *seigneur de l'Église*, à Sarnen	vers	1250
Taler.		
Obernburg		
Gast.		
Buwenburg.		

Le sire de Wildonie	1251—1268
Le sire Steinmar	1251—1276
Le roi Conrad le Jeune	1252—1268
Le duc Jehan de Brabant.	1251—1294
Le sire de Scharfenberg	1252—1258
Le sire Henri de Stretlingen . . .	1253—1258
Le sire Bernger de Horheim . . .	1254
Le comte Conrad de Kirchberg. .	1255—1289
Stolle	1256—1275
Le sire Rodolphe de Botenburg.	1257
Le sire Henri de Frauenberg. . .	1257
Le sire Henri de la Mure.	1260
Hartmann de Starkenberg	1260
Le sire Guillaume de Heinzenburg	1265
Le sire de Wissenlo	1266—1268
Le margrave Othon de Brandebourg.	1266—1308
Urenheim.	1267—1315
Meisner le Vieux.	1268—1275
Henri de Tetingen	1269.(1278—1286)
Le comte Albert de Haïgerloch. .	1278—1295
Le sire Othon de Turne . . vers	1270
Le sire Ulrich de Munegiur, vers	1270
Le duc Henri de Breslau.	1270—1290

Le roi Wenceslas de Bohème. . .	1270—1305
Henri de Meissen (Frauenlob). . .	1270—1317
Albert de Raprechtswyl	1271—1276
Le sire Conrad de Landegge . . .	1261—1306
Maître Conrad de Würtzbourg . .	1273—1287
Maître Rumeland.	1273—1286
Le *schulmeister* de Esslingen . . .	1273—1289
Litschauer	1275
Gervelin	1275
Maître Walther de Breisach . . .	1275
Maître Henri Teschler . . } vers	1275
Zilies . . . . } vers	1275
Guter. . . . . } vers	1275
Reinold . . . . } vers	1275
Maître Rumeland de Souabe. . .	1276
Püller.	1276
Hermann Damen.	1276
Le sire de Gliers	1278—1298
Goldener	1280—1295
Rügen.	1284—1325
Boppo.	1285
Le sire Brunwart de Augheim . .	1286—1296
L'Intrépide (der unverzagte), avant	1287
Singuf. . . . . avant	1287
Le comte Wernher de Honberg.	1289—1320

Jehan de Rinkenberg.		1291—1340
Maître Jehan Hadlaub		1293
Le sire de Tronstberg . . .	vers	1300
Le Kanzler	vers	1300
Heinzelin		1300
Regenlogen	après	1317
Le moine de Salzbourg. . .	vers	1400

SOURCES

ET

DESCRIPTION DES MANUSCRITS

Manuscrit de Manesse (Manessische Sammlung). *Paris.* Bibl. imp, n° 7266. 426 feuilles, dont trois égarées. Il contient les œuvres de 140 Minnesinger, et des estampes représentant 137 d'entre eux, avec leurs armes. Source principale.

Manuscrit Weingarten (Weingarter Sammlung). *Stuttgart.* Bibl. part. du Roi. 160 feuilles, avec estampes, représentant 25 Minnesinger. Les premières lettres de chaque strophe sont alternativement enluminées en rouge ou en bleu. Les caractères se rapprochent beaucoup de ceux du manuscrit de Manesse.

Manuscrit d'Heidelberg. Bibl. d'Heidelberg. N° 357. 45 feuilles. XIIIe siècle.

Recueil d'Iéna, manusc. grand in-fol. 136 feuilles. Plusieurs pages manquent. Les premières lettres de chaque strophe sont magnifiquement enluminées. Les Minnesinger du nord de l'Allemagne (Hochdeutsche), Kelin, Zilies, Rumeland, etc., dominent dans ce recueil.

Recueil d'Heidelberg (Heidelberger Sammlung). N° 350. 68 feuilles. Cette collection considérable contient des poésies détachées de Walther de la Vogelweide, de Frauenlob, de Regenbogen et de plusieurs Minnesinger importants.

Collection de Vienne. *Vienne*. Manuscr. n° 509. 50 feuilles. XIVe siècle. Plusieurs mains, en partie illisible, mutilé.

Collection de Würtzbourg.

Grand recueil d'Heidelberg. Manuscrit n° 341. Grand in-fol. 374 feuilles Un chant de Walther. 150 poésies, dédiées à la Vierge, de différents Minnesinger. se trouvent dans ce recueil. XIVe siècle.

Manuscrit de Munich. *Munich.* Découvert par Docen. Écrit en latin mélangé d'allemand.

Manuscrit de Munich (Parcival Haudschrift). Gr. in-fol. Commencement du XIIIe siècle.

Manuscrit de Francfort (Bibl. de Francfort-Rithardt-bruchstück'). In-4°. Les poésies des Minnesinger y sont annotées.

Manuscrit Riedegger (Bibl. du château de Stahremberg, en Autriche, découvert par Joseph Ehmel). Ce manuscrit contient l'*Iwein*, d'Hartmann von der Aue; 58 chansons de Rithardt. Annoté par les copistes à la marge.

Mauuscrit Brentano (Reithards des Minnesäugers sämmtliche Streiche mit den Bauern.) — Voir Arnim et W. Grimm.

Manuscrit de Docen. XVe siècle (Heidelberg, mauuscrit n° 19).

Recueil de Prague (Prager Sammlung).

Manuscrit de Munich. Service des dames (Frauendienst), par Ulrich de Lichtenstein. Mauuscrit du XIIIe siècle.

Archives de la ville de Magdebourg. Man. de 4 feuilles du XIVe siècle, avec strophes notées.

Manuscrit Erlanger. XVe siècle. — Voir les annotations et explications de *Docen.*

Manuscrit de Berne (No 260. Man. in-fol. de 268 feuilles. Bibl. Bongar). Les œuvres des Minnesinger Rithardt, Marner, Leutold de Seven et d'une dizaine d'autres, se trouvent rassemblées dans ce manuscrit, au milieu de productions étrangères aux Minnesinger, mais contemporaines; par exemple, la Vie du duc Richardis, une histoire de l'empereur Frédéric Ier, les Proverbes de Salomon paraphrasés par un poëte inconnu.

Leipziger Handschrift (Rathsbibl. No 1.) Petit in-fol. 102 feuilles. XIII-XIVe siècle. On y trouve des poésies de Reinmar von Zveter, de Walther von der Vogelweide, de Frauenlob, de Boppo, etc.

Manuscrit de Weimar. Ce manuscrit date de la première partie du XVe siècle. 150 feuilles. Il donne les œuvres de quelques Minnesinger inconnus, celles du roi Venceslas de Bohême, du duc Henri de Breslau, enfin des poésies de Walther de la Vogelweide.

Recueil de Colmar (Kolmarer Sammlung). Ce manuscrit,

fort important, riche de plus de 1000 chansons et poésies diverses, fut découvert au milieu des troubles de 1789, à Colmar. Seybold en a donné un compte rendu remarquable. Il contient les poésies des principaux Minnesinger.

LIVRES A CONSULTER

Minnesinger, par Friedrich Heinrich von der Hagen. *Leipzig*, 1838.

Geschichte der Deutschen National Literatur, par F. V. Vilmar. *Marburg*, 1851.

Geschichte der Deutschen Poesie in Mittelalter, par Karl Rosenkranz. *Halle*, 1830, etc.

NOTES ET DOCUMENTS

NOTES ET DOCUMENTS

LES MINNESINGER, page 17.

Les chroniques s'expriment ainsi sur le compte du landgrave Hermann de Thuringe (*Histor. Landgrav.*, 407, 414, 421) :

« Fuit miræ claritatis ac amandæ sanctitatis adolescens, dum floridam juventutis ætatem attigisset, nimiæ benignitatis et bonitatis in eo virtus emicuit. Exstitit enim mediocris staturæ, decens valde proceritas et generosi vultus serenitas, speciosus in facie : nec erat, qui ejus aspectui amabilium hæreret. Erat enim pudicus sensibus, carne mundus; *fuit quoque sermo ejus :*

est, *est non ;* et verba ejus fidelissima. » — Fr. von der Hagen ajoute : Il ne buvait jamais de bière et ne mangeait jamais de hareng.

Page 19.

L'animosité des troubadours contre l'Allemagne et les Allemands ne s'explique point seulement par leur sympathie pour l'Italie, dont ils parlent presque la langue. Il y a là antipathie de races. Quelques rayons de soleil de plus ou de moins font voir les choses différemment. Un *Minnesinger* eût fait bâiller Clémence Isaure ; un troubadour eût scandalisé sainte Élisabeth. Feuilletons nos poëtes du Midi : ils ne peuvent regarder du côté du Rhin sans montrer le poing et lever les épaules. C'est général.

Raynouard, t. IV, p. 197. *Peire de la Caravane :*

4. La gent d'Alamaigna
No voillas amar,
Ni la sua compaigna
No us plassa usar,
Qu'ar cor min fai laigna
Ab lor sargotar.

. . . .

La gent d'Allemagne
Je ne saurais l'aimer;
De sa compagnie
Je fais fi, partout;
Le cœur me saigne
Dès que j'entends leur affreux langage.

. . . .

5. Grant Nogles ressembla
En dir : « Borderguatz! »
Lairan, quant se sembla,
C'uns cans enrabiatz,
No voillatz, ja venga,
De vos lo loignatz.

. . . .
. . . .

Ils crient à tue-tête : Vorder guatz!
Ils aboient : entendez-vous?
Pour recevoir la visite d'un chien enragé
Qui voudrait donc faire des courbettes?
Gardez-vous de l'Allemand!

Vidal, déjà cité, termine une de ses pièces, une *Tornada*, par cette strophe, plus significative encore que les précédentes; elle vide la question (Raynouard, t. V, p. 341) :

Alaman, trop vos die
Vilan, felon, enic,
Qu'anc de vos non j'auzie
Quius amet nius servic.

. . . .

Je le répète, Allemands :
Je vous estime, vilains, félons, *comme rien ;*
Personne ne s'est bien trouvé
De vous aimer, de vous servir !

Il n'est pas jusqu'à l'accoutrement des chevaliers teutons qui ne semble digne de risée aux troubadours. Ils se connaissaient en élégances et ne comprenaient guère les délicatesses de sentiment. Cairel, un artiste graveur sur armes, originaire du Périgord, s'adresse en ces termes au marquis de Montferrat (Raynouard, t. IV, p. 294. Diez, *Vie des Troubadours*, p. 559) :

Marques, li baron vair'e pic
An contra cel trait un cairel
Que lor tornara sus capel...

. . . .

Marquis, les barons aux nippes bariolées,
Viennent de lancer au ciel une flèche
Qui leur retombera sur la tête, etc....

WALTHER DE LA VOGELWEIDE, page 33.

L'éclat de ces diamants et l'éclat de cette jeunesse semblent se sourire, etc.

« Wanden und Gewand leuchten und spiegeln in einander, wie Gold und Gestein. » (*Nibel.*, 1752, 2323, 2360, 3212, 5418.)

Philippe avait les cheveux blonds, était beau de visage et élancé de taille (*Chron. Ursperg*).

Page 54.

Walther de la Vogelweide dit en toutes lettres : « Deutsche zucht geht über alle. Die besten und schönsten, wohnen zwischen dem Rhein und der Elbe und Ungerland; die Manner sind wohlgezogen und die Weiber wie Engel. » — Stollberg répète presque textuellement les paroles du vieux poëte :

Und das ist meiner Reise Frucht
Dass mir gefällt die Deutsche Zucht.

Il n'y a donc de vraies femmes qu'en Allemagne.

Page 66.

De quelle partie de l'Allemagne Walther de la Vogelweide est-il originaire ? On ne sait. Voici cependant quelques indications qui sembleraient lui donner la Bohême pour patrie. Un passage du manuscrit de Heidelberg lui fait dire : *Ich wonne in Bohemlande.* On lit dans Wagenseil :

Der Fünfft Herr Walter hiess
War ein Landherr aus Bohmen gewiss
Von der Vogelwaid war
Schön.

GODEFROID DE STRASBOURG.

La légende de Tristan et Isolde, si ingénieusement interprétée par Godefroid, est peut-être, de toutes les légendes de la Table ronde, celle qui a trouvé le plus de retentissement dans le monde. L'Espagne s'est éprise du type héroïque de Tristan, qui a plus d'un rapport avec son Cid. Tristan est devenu populaire en Espagne.

Voir *Cancionero de romances* (Anvers, 1568), p. 202.

ROMANCE DE DON TRISTAN.

Herido esta don Tristan
De una mala lançada :
Dierase la el rey su tio
Por celos; que del catan
El fierro tiene en el cuerpo
De fuera le tembla al asta.
Va lo a ver la reyna Iseo
Por la sua desdicha mala
Juntan se boca con boca.
Quanto una missa rezada
llora el uno llora el otro
La cama banan en agua.

Alli nace un arboledo
Que açucena se llamaua
Qualquier muger que la come
Luego se siente prenada.
Comiera la reyna Iseo
Per la su desdicha mala.

Voir *Coleccion de romances castellanos* de A. Duran, t. IV (Madrid, 1832), page 22. *Romance de Tristan de Leonis.* — Grimm, *Silva de romances* (1815), page 237. *Chronica de cavalero don Tristan de Leonis et Iovin su hijo* (Sevilla, *Diccion. bibliogr.*, page 1802).

Les vieux poëtes siciliens et florentins, dont la collection manuscrite se trouve à la bibliothèque du Vatican, conservent à Tristan sa figure à la fois héroïque et douce, à Isolde ses blonds cheveux—*Isaotta blondaccia.* L'Italie, non moins que l'Espagne, s'est émue de leurs aventures. On connaît l'incomparable récit de Francesca dans l'*Enfer* de Dante. Boccace consacre un paragraphe de ses contes à ces amours devenues immortelles.

« ... Ricordami alcuna volta aver letti i franceschi romanzi, a' quali, se fede alcuna puote attribuirse, Tristano et Isotta, oltre ad ogni altro amante, essersi amati, e con diletto mescolato a molte aversità, aver la loro età più giovane esercitata, si legge : i quali per-

ciocchè, molto amandosi insieme, vennero ad un fine, non perchè si creda, che senza grandissima doglia, e dell' uno e dell' altro i mondani diletti abbandonassero. — Nelle braccia di Tristano era la morte di sè, e della sua donna : e se quando strinse, gli fosse doluto, egli l' avrebbe aperte le braccia, e saria cessato il dolore. »

Fiammetta, 1-7 (Opere, t. III, p. 158).

Quant aux trouvères et romanciers français auxquels, selon Boccace, revient l'honneur d'avoir transmis la légende de Tristan et Isolde à l'Italie, il semble qu'ils s'en soient pénétrés au point d'y faire continuellement allusion, quand ils ne la développent point dans leurs vers ou leur prose. *Pierre de Blois* fait mention du grand attrait qu'éprouve le peuple au XII° siècle pour tout ce qui se rattache de près comme de loin à Tristan et Isolde. En France, le type de Tristan perd de sa grandeur armoricaine pour gagner en politesse. On le traite d'*amabilis, gratiosus*.

« Sæpe in tragœdiis et aliis carminibus, in joculatorum cantilenis, describitur aliquis vir prudens, decorus, fortis, *amabilis et gratiosus*. Recitantur etiam pessume vel injuriæ eidem crudeliter irrogatæ, sicut de Arturo vel Gangano et *Tristanno*, fabulosa quædam referunt histriones, quorum auditu *concutiuntur ad*

compassionem audientium corda et usque ad lacrymas concutiuntur. »

Petrus Blesensis, *Tract. de confess. sacramentali.* Opera. (Paris, 1667), p. 442.

Marie de France, dans un de ses *lais* (édit. Roquefort, vol. 1, page 138), raconte une entrevue mystérieuse et nous montre les deux amants dans la forêt de Cornouailles. Un nain conduit Tristan à Isolde. Mais le roi Marc arrache Isolde aux bras de Tristan. Il faut se séparer. C'est la même donnée qu'a amplifiée Godefroid de Strasbourg.

Sans parler de Chrétien de Troyes, qui a fait un poëme de *Tristan*, les *Poésies du roy de Navarre* (la Ravalière), les chansons du châtelain de Coucy, certaine chanson intitulée *Eustaces li paintre*, comprise dans la chronique rimée de saint Magloire, les romans d'Ogier, *Renard*, *Violette* la chronique rimée de Bertrand du Guesclin, une foule de compositions différentes de nos vieux auteurs viennent s'inspirer à la même source. Michel, dans son introduction, tome III, a réuni plusieurs de ces pièces (voir aussi Scott, XXXI, p. 270, 302).

Un important manuscrit du XIIIe siècle (Vatican, bibl.

de la reine Christine, nº 1699) confirme une fois de plus l'opinion qui donne à la légende de *Tristan et Isolde* une origine bretonne. Nous n'en citerons qu'un fragment, page 143.

« ..... Li Breton firent un lai de ceste aventure qui encore est appelez li lai de la franchise Tristan... »

On lit page 26 dans le même manuscrit :

Seigneurs, oy auez maint compte
Que maint jonglerres vous raconte
Coment Paris rauit Helaine,
Le mal quil en ot et la paine
De Tristan qui la chieure fist
Qui assez bellement en dist
Et fabiaus et chansons de geste, etc.

Consulter Sinner, *Extraits de poésies du* XIIIe *siècle* (Lausanne, 1759).

Si nous remontons maintenant vers l'Angleterre, nous trouvons que les poésies composées sur Tristan et Isolde furent plus nombreuses peut-être que partout ailleurs. D'importants travaux ont été faits sur ce sujet. (Consulter : *The whole prophecies of Scotland, England, Ireland, France, and Denmark, prophesied by* Thomas

Rymer, *Marvellous Merling*, *Beid*, *Berlington*, *Waldhave*, *Eltrain*, *Bannester and Sybilla*, — publ. by Andrew Hart. Edinb., 1615.—D. Mackensie, *Lives of Scot. writers*, vol. I, p. 394. — Dav. Irving, *Lives of the Scottish poets*, vol. I (Edinb. 1804). — Scott, *Minstrelsy*, t. III, p.168-170. Warton, etc.).

Du reste, la France et l'Angleterre mêlent leurs voix à l'unisson lorsqu'il s'agit de Tristan et Isolde. C'est un trait d'union. Elles racontent en termes souvent identiques la popularité acquise à gauche et à droite du détroit par la légende favorite.

Of Tristrem and hys leif Ysote
How be for here becom a *sote*...

Comunes sont la cronique et l'istoire
De Lancelot et Tristrans ensement :
Enkore maint lour *sotie* en mémoire
Pour essampler les autres du présent.

La Bohême a eu elle-même son poëme de *Tristan* (voir Debrowsky, *Geschichte der Bœhm. Spr. and Liter.* Prague, 1818). La seconde strophe du poëme commence ainsi ; elle fait allusion à la Cornouailles et au roi Marc, raillé par notre Minnesinger Godefroid de Strasbourg :



. . . .
Geden Kral za dawna sedesse
W *Korwenali*, ten *Mark* slowes.

Nous avons cité dans une note, dans l'intérieur du volume, un fragment du poëme grec composé par Gero, à Constantinople.

ULRICH DE LICHTENSTEIN, page 134.

Taylor, dans son aperçu sur le *Frauendienst* d'Ulrich de Lichtenstein, s'est mépris sur le caractère du héros et sur la nature de ses folles amours. Taylor s'exprime ainsi, page 176 : « A most *despairing* and unrequited lover, who follows his unpitying mistress in *platonic affection* through every fortune. »

Un goût décidé pour les aventures extraordinaires, passablement d'entêtement, une imagination chimérique, beaucoup de poésie dans l'âme et du burlesque dans l'esprit, voilà ce qui distingua l'homme qui ne fut point un ange et qui se serait battu pour prouver le contraire. Ulrich soupire sans cesse sans jamais désespérer, et ce qu'il espère, il ne se cache point pour le dire. Nous avons dû nécessairement passer outre sur quelques détails, par exemple, sur certain rendez-vous. La dame d'Ulrich promet un jour toutes ses faveurs à Ulrich. Elle lui fait signe du haut d'une fenêtre de son castel. Le chevalier plante une échelle au pied du mur, parvient jusqu'à la croisée, et, arrivé là, se persuade pour la centième fois toucher au terme de ses

désirs. L'absurde créature qu'il appelait la dame de ses pensées saisit l'échelle, la retourne, et Ulrich de Lichtenstein tombe à la renverse au bord des douves du château. Ulrich voulut se noyer, racontent les Mémoires. Il s'en retourna chez lui appuyé sur un fidèle serviteur qui lui fit entendre raison. Ce trait, à la fois atroce et comique, termine le roman.

Page 139.

Nous l'avons dit, l'équipée d'Ulrich, costumé en dame Vénus, dura vingt-neuf jours, et, parti de Venise, il remonta au nord jusqu'en Bohême.

L'ordre de la marche est connu; voici le nom des villes et des bourgades où Ulrich s'arrêta : Terwis (Trévise), Schetschen (Sacile), Clemaun (Glemona), Willach (en Carinthie, un jour de halte), Feldkirchen, Saint-Veit, Friesach, Scheuflich (sur les bords de la Mur, en Styrie), Iudenburg, Knüttelfelde, Leoben, Kapfenberg, Mürzeslage (aux bords de la Mürz), Glockeniz (Autriche, jour de halte), Neuenkirchen, Neustadt, Dreskirchen, Vienne (jour de halte), Korn-Neuburg, Mistelbach, Felsberg, Teya (Bohême).

On pourra se faire une idée de la manière dont dame Vénus employait ses journées, après avoir lu comment

elle employa la quatrième de son voyage. Ulrich de Lichtenstein, racontent toujours les Mémoires, traversa Saint-Veit au milieu d'acclamations sans nombre, et, sorti de la ville, trouva vingt-cinq chevaliers du pays qui l'attendaient dans un champ-clos. Le premier qui brisa des lances contre lui fut le sire Reinher de Eichelsberg : la lance d'Ulrich et celle du sire Reinher volèrent en éclats. Les sires Conrad de Lebnach, Kuno de Friedberg (lequel Kund, disaient les bonnes gens de la campagne, se conduisait toujours vaillamment de sa personne, mais, pour la question d'argent, se montrait ladre comme un vilain), Jacob von dem Berge, Conrad de Teinach, Rüdelin de Murberg, Gundacker de Frauenstein, Henri de Greifenfels, Wülfling de Gürniz, enfin Henri de Gravenstein, attaquèrent Ulrich à tour de rôle et fournirent brillamment leur carrière. Dame Vénus tint ferme, distribua des bagues d'or, comme c'était convenu, et, devisant de choses plaisantes, rentra à Saint-Veit se coucher.



WOLFRAM D'ESCHEMBACH, page 173.

Le personnage de Klingsor, devenu légendaire en Allemagne et quasi fabuleux, n'est pas complétement imaginaire. Klingsor a existé : Klingsor était un noble hongrois qui s'occupait d'astrologie, dont on connaît le revenu et qui a certainement figuré à la cour des landgraves de Thuringe. Il aurait prédit la naissance de sainte Elisabeth. Nous nous bornons à translater ici, d'après le très-savant Fr. von der Hagen, un fragment de la vieille chronique attribuée à Dietrich de Thuringe. Dietrich, après avoir parlé du landgrave Hermann, fait allusion aux Minnesinger réunis à la Wartburg, et s'exprime ainsi : « In hujus palatio (le palais d'Hermann) et familia fuerunt *sex viri milites, nataliciis non infimi, ingenio excellentes, honestate morum virtuosi, cantilenarum confectores summi, sua certatim studia efferentes.*

« Habitabat tunc in partibus Ungariæ, in terra Septem Castra vocatur, nobilis quidam, et dives trium millium marcorum annuum habens censum, *vir philosophus*, litteris et studiis secularibus a primævo ætatis

imbutus, *nigromantiæ et astronomiæ scientiis nihilominus eruditus.* Hic magister Clingsor (sic) nomine, ad *dijudicandas prædictorum virorum cautiónes in Thuringiam per voluntatem et beneplacitum principum est adductus.* Qui, antequam ad lantgravium introisset, nocte quadam in *Ysenach* sedens in area hospitis sui, astra magna diligentia intuitus est. Tunc rogatus ab his qui aderant, ut si qua secreta perspexisset, ediceret, respondit : « Noveritis quod hac nocte nascitur regi Ungariæ filia, quæ *Elisabeth* nuncupabitur, et erit sancta, tradeturque hujus principis filio in uxorem, de cujus sanctitatis præconio exultabit et exaltabitur omnis terra. »

Ecce qui per *Balaam ariolum* incarnationis suæ pronuntiavit mysterium, ipse per hunc prælectæ famulæ suæ Elisabeth prædixit nomen et ortum.

Page 178.

Généralement les satiriques du moyen âge estiment la farce et, qui plus est, la grosse farce. Lorsque le diable intervient, le ton prend quelque dignité ; on le craint : il faut qu'il se respecte. Mais le diable est trop grand seigneur pour se prodiguer. On tombe souvent au milieu de bouffonneries sans nom, dont le sens

grossier échappe. Je ne sais quel facétieux auteur s'est avisé de faire comparaître un rustre devant Salomon, le prince de la sagesse. Ils causent; ils disputent et le lourdaud finit par l'emporter. J'ai choisi ce morceau comme l'un des plus propres à faire saisir l'esprit des vieilles *soties* allemandes. Celle-ci est rédigée en latin, mais la griffe teutonne saute aux yeux.

Rex vero Salomon cum eos conspexisset, six exorsus est, dicens : Qui estis, et unde estis, quod est genus vestrum? Marcolphus respondit : Dic tu nobis prius geneologiam tuam et patrum tuorum : et tunc indicabo tibi genus nostrum.

Salomon : Ego sum de duodecim generibus Prophetarum. Judas genuit Phares, Phares genuit Esron, Esron genuit Aran, Aran genuit Aminadab, Aminadab genuit Naason, Naason autem genuit Salmon, Salmon genuit Boos, Boos genuit Isai, Isai genuit David regem, David autem rex genuit Salomonem, et ego sum Salomon rex.

Marcolphus respondit : Ego sum de duodecim generibus rusticorum. Rusticus genuit Rustam, Rusta genuit Rustum, Rustus genuit Rusticulum, Rusticulus genuit Tarcum, Tarcus genuit Tarcol, Tarcol genuit Pharsi, Pharsi genuit Marcuel, Marcuel genuit Marquat,

Marquat autem genuit Marcolphum. Et ego sum Marcolphus follus. Uxor mea est de duodecim generibus Lupicanarum, Lupica genuit Lupicam, Lupica genuit Lupidrag, Lupidrag genuit Bonestrung, Bonestrung genuit Boledrut, Boledrut genuit Bladrut, Bladrut genuit Lordam, Lorda genuit Curtam, Curta genuit Curtellam, Curtella genuit Policam, Polica genuit Policanam. Et hæc Policana uxor mea.

Salomon dixit : Audivi te esse verbosum et callidum, quamvis sis rusticus et turpis, quamobrem inter nos habeamus altercationem. Ego vero interrogabo ; tu vero subsequens responde mihi.

Marcolfus respondit : Qui male cantat primo incipiat.

Sal. : Si per omnia poteris respondere sermonibus meis, te ditabo magnis opibus et nominatissimus eris in regno meo. Marc. : Promittit medicus salutem, cum non habet potestatem, etc.

Pages 177-178.

Quand les Minnesinger attaquent le clergé, ce qui leur arrive souvent, ils se servent pour désigner les mauvais prêtres du mot *pfaffen*, qu'on traduit par *moines* en français. Les Minnesinger parlent évidemment du

clergé séculier. C'est donc une sorte de contre-sens que de traduire ainsi ; il est cependant difficile de traduire autrement. Quand le diable s'écrie dans la guerre de la Wartbourg : « Voilà que les *moines* nous vendent, etc. Lisez : *pfaffen*, c'est-à-dire mauvais prêtres, mauvais évêques.—Les Minnesinger ne parlent jamais en mauvaise part des moines (Mönche).

LE TANNHAUSER, page 218.

Qu'on nous permette de citer quelques vers de nos jongleurs, qui florissaient au temps de saint Louis. Deux favoris d'Apollon énumèrent leurs talents respectifs devant la foule ébahie.

« Moi, dit l'un, je sais aussi bien conter en français qu'en latin... Je sais nombre de chansons, nombre d'exploits. »

L'autre reprend :

> Ge sui jugleres de viele
> Si sai de muse et de frestele
> . . . .
> Bien sai un enchantement faire
> Ge sai molt plus que l'on ne cuide.

« Je suis joueur de vielle, de cornemuse et de violon. J'opère un enchantement à ravir. J'en sais bien plus long qu'on ne pense. »

Le premier interlocuteur répond ainsi et écrase son adversaire par cette énumération bouffonne.

Ge sui bon saigneurs de chaz
Et bon ventoussières de bués
. . . .
Si sai faire frains à vaches
Et ganz à chiens, coifes à chièvres...

« Moi, je coupe parfaitement les chats, je suis un habile ventouseur de bœufs.—Liens pour vaches, laisses pour accoupler les chiens, lacets pour coiffer les chèvres, je sais tout faire. »

Page 216

La légende qui montre le Tannhaüser livré à dame Vénus jusqu'au jugement dernier, à la suite d'un désastreux voyage à Rome, n'est point seulement répandue en Allemagne. On la retrouve en Suisse avec des péripéties identiques. Parmi les vieux *Schwitzer Volkslieder* se trouve la chanson du Tannhaüser.

Welle gross wunder schauen will,
Der gang in gruonen wald uhsze.
Tanhuser war ein ritter guot,
Grosz wunder wollt er schauen.

« Tanhuser, lieber Tanhuser mein,
Weit ihr bei mir verbleiben?
Ich will euch die jüngste Tochter gā
Zuo ainem ehlichen weibi. »

« Die jüngste tochter die will ich nit,
Sie treit den teufel in ihre,
Ich gsehs an ihre brun augen an,
Wie er in ihren tuot brinnen. »

« Tanhuser, lieber Tanhuser mein,
Du solest uns nit schelten,
Wann du kommst in diesen berg,
So musst du es ehgelten. — »

Frau Vrene hat ain Feigenbaum,
Er leit sich drunter zu schlafen,
Es kam ihm für in seinem traum,
Von sünden soll er lassen.

Tanhuser stuond uff und gieng davon
Er wolt gen Rom geh beichten :
Wann er ge Rom wol innen kam
War er mit bluoten füoszen.

Wann er in Rom wol innen kam,
War er mit bluoten füoszen,
Es fiel auch nider uff seini knie,
Seini sünden wollt er abbüoszen.

Der Papst treit ain stab in seiner hand,
Vor dürri thaet er spalten :
« So wenig werden dir dein sünden nachgelän,
So wenig dass der stab gruonet. »

Er kneuet für das kreuz altar,
Mit ausgespannten armen :
« Ich bittes dich, Herr Jesus Christ!
Du wellist meiner erbarmen ! »

Tanhuser gieng zur kirchen usz
Mit seim verzagten Herzen :
« Gott ist mir allezeit gnädig gst :
Jetz muoss ich vonem laszen. »

Wann er fürs chor hinüszen käm
Begegnet ihm üsi liebe Frauen :
« Behüot dich Gott, du raini magt !
Dich darf ich nimmen anschauen ! »

Es gieng un eben dritthalben Tag,
Der stab fing an zu gruonen ;
Der Papst schickt usz in alli land,
Er liess Tanhuser suochen.

Tanhuser, ist iez nimmen hie,
Tanhuser ist verfahren,
Tanhuser ist in Frau Vrenen berg,
Wollt Gottes gnade erwarten.

Drnm soll kain Papst, kain kardinal
Kain sünder nie verdammen :
Der sünder mag sein so grosz er will
Kann Gottes gnade erlangen.

FRAUENLOB, page 270.

Nota latinum super cantica canticorum po (Ey ich sach).

1. Ey, in superno trono
Heram vidi pregnantem,
Stupore cunctis tono
Aureolam gestantem.
Hyans ab onerari
Processit summa bona
Gemmas bis sex, est fari,
Gestavit in corona.

Nota secundum super istam cantilenam (Du merket wi si).

2. Contra nature jura
Virgo pura
In, quem erat paritura,
Quem ymo que gestavit,
Præ se vidit sedere,
Lucere

In septem lucernis,
Vidit tamen divisum
Hunc agni sub figura
Florigero Syon in monte.

Nota tertium super istam (Und het ouch waz si solde).

Et redolent (i) orem
Virgo florem
Gessit ac uberiorem
Quem Gabriel vocavit:
Emanuel nobiscum
Theoriscum:
Quem, o mater cernis
A patre indivisum
Ea (b. et) unum in natura,
Te matrem elegit sponte.

Nota quartum super istam (ein fernde mait und eren).

3. Parens virgo, honoris dives patrum,
Pregratum
Fluxu roris irrigatum
Florem parit irrigatum
En turtur novum jam melas tangit
Et clangit

Ac pangit
Ex maji dulcore
Hyemps cessit pro more,
Florens palmes tui fructus exuberat sapore.

Nota quintum super istam (Dez saltu gen).

Procede jam, virtutum preelecta,
Dilecta,
Vinea inter virecta
Te sponsus exspectat. specta
Hunc in mortibus myrre et thuris
Obscuris
Maturis
In montibus bonum,
Propter comune bonum
Te alloqui desiderans, o quam insigne donum, etc.

FIN.



TABLE

Pages

NOTES ET DOCUMENTS :

ERRATA.

Page 8, ligne 5, au lieu de *par*, lisez *de*.

Pages 25, 27, 35, 78, au lieu de *Hohenstauffen*, lisez *Hohenstaufen*.

Page 112, ligne 2, au lieu de *ailleurs*, lisez *en moi*.

Page 278, ligne 11, au lieu de *une*, lisez *d'une*.

Publications de la Librairie Académique DIDIER et C[ie]

CH. DE RÉMUSAT

Bacon, sa vie, son temps, sa philosophie et son influence jusqu'à nos jours. 1 vol. in-8.................. .... 7 »

L'Angleterre au XVIII[e] siècle. Études et portraits. 2 vol. in-8. 14 »

Saint Anselme de Cantorbéry. Tableau de la vie des couvents et de la lutte des deux puissances au XI[e] siècle. 1 fort v. in-8. 7 »

Abailard, sa vie, sa philosophie et sa théologie, 2 vol. in-8..... 14 »

Channing. Étude sur sa vie et ses œuvres, avec une Préface de M. Ch. de Rémusat. 1 vol. in-8.................... .... 7 »

GUIZOT

Œnvres complètes de Shakspeare. Traduction accompagnée d'une Étude et de Notices. Nouvelle édition. 8 vol. in-8.. 40 »

V. COUSIN

Fragments littéraires et souvenirs d'Allemagne. 1 vol. In-8. 7 »

H. DE LA VILLEMARQUÉ

Myrdhinn ou **l'enchanteur Merlin**. Son histoire, ses poëmes, sa légende. 1 vol. in-8........... .... 7 »

Les Romans de la Table ronde et les contes des anciens Bretons. Nouvelle édit. 1 vol. in-8........... .... 7 »

Les Bardes bretons, poëmes du VI[e] siècle, traduits pour la première fois avec le texte en regard, et accompagnés d'un *facsimile* Nouvelle édition. 1 vol. in-8.................... 7 »

J.-J. AMPÈRE

La Grèce, Rome et Dante. Études littéraires d'après nature. 3[e] édition. 1 vol. in-8................................ 7 »

F.-G. EICHHOFF

Tableau de la littérature du nord au moyen âge, en Allemagne, en Angleterre, en Scandinavie et en Slavonie. Nouv. édition. 1 vol. in-8. .... 6 »

LOUIS MOLAND

Origines littéraires de la France. Roman, Légende, Prédication poétique. 1 vol. in-8. .... 7 »

Paris.—Imprimé chez Bonaventure et Ducessois, 55, quai des Augustins.



